

Faculté de philosophie, arts et lettres

Émotions et humanisation de l'ennemi

La perception des Allemands par les occupés à Gand et à Lille pendant la Première Guerre mondiale

Auteur : Luna de Kerchove d'Exaerde
Promoteur(s) : Laurence van Ypersele et Emmanuel Debruyne
Année académique 2020-2021
Master 120 en histoire. Finalité Histoire et Archives

ANNÉE ACADÉMIQUE : 2020-2021

SESSION : septembre

NOM : de Kerchove d'Exaerde

PRÉNOM : Luna

TITRE DU MÉMOIRE : Émotions et humanisation de l'ennemi :

La perception des Allemands par les occupés à Gand et à Lille pendant la Première Guerre mondiale.

PROMOTEUR : Laurence van Ypersele et Emmanuel Debruyne

Résumé du mémoire en 12 lignes :

1. Par le biais de huit carnets intimes d'occupés nous avons analysé comment se construit et se
2. développe au travers des émotions, la perception de l'occupant dans les zones d'étapes de
3. Gand et de Lille pendant la Première Guerre mondiale. Vivre sous l'occupation signifie
4. découvrir l'humanité de l'ennemi. Face à cette humanité les occupés doivent faire un choix.
5. Le refus de l'humanité de l'autre est une première réponse qui s'accompagne du refus
6. de l'individualité. Une deuxième réponse est d'accepter cette humanité et l'individualité
7. des Allemands. Est alors créée une distinction entre l'uniforme et l'individu, le premier
8. étant détesté, le second respecté. Les diaristes reconnaissant l'humanité de l'autre sont
9. plus réceptifs à leurs émotions. Les réactions qu'ils ont et l'empathie qu'ils montrent face
10. à ces émotions dépendent de facteurs comme le genre, la ville et le contexte personnel.
11. Les souffrances de la guerre exacerbent ou font naître parfois la haine pour l'ennemi.
12. La perspective de la paix permet la réhumanisation partielle de l'autre.

Il est demandé aux étudiants qui déposeront leur mémoire pour la prochaine session d'examens de bien vouloir rédiger un résumé (12 lignes maximum), à insérer en début de mémoire.

Ce résumé doit faire état de la problématique, des sources utilisées et des principaux résultats obtenus.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE, ARTS ET LETTRES
COMMISSION DE PROGRAMME HISTOIRE

ÉMOTIONS ET HUMANISATION DE L'ENNEMI :
LA PERCEPTION DES ALLEMANDS PAR LES OCCUPÉS À GAND ET À LILLE PENDANT LA PREMIÈRE
GUERRE MONDIALE

Promoteurs : Laurence van Ypersele et Emmanuel Debruyne

Année académique 2020-2021
HIST2MS/HA
Luna de Kerchove d'Exaerde

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement les personnes suivantes dans le cadre de mes études et de mon mémoire :

Mes promoteurs, Laurence van Ypersele et Emmanuel Deburyne, pour leur suivi régulier et leur présence indéfectible.

Mes co-mémorantes, Clara Folie, Noémie Adam-Colquhoun et Eva Depienne pour leur soutien et leurs encouragements tout au long de ce mémoire, mais également de mes études.

Marie Landrieux et ma mère pour leur présence et l'aide précieuse qu'elles ont apportée.

Enfin, je veux remercier tous mes amis et ma famille d'avoir cru en moi, de m'avoir épaulé et permis de devenir la personne que je suis aujourd'hui.

Luna de Kerchove

TABLE DES MATIERES

Introduction.....	3
1. État de la question.....	6
La Première Guerre mondiale	6
Histoire de l'occupation en France et en Belgique.....	7
À Lille	9
À Gand	10
Le point de vue allemand.....	10
L'histoire des émotions et les émotions en histoire.....	12
2. Sources et leur critique.....	14
3. Méthodologie.....	16
Analyser les émotions	18
Chapitre I : Le ressenti des occupés face à l'occupation en zone d'étape.....	20
1. Écrire un carnet de guerre	21
Quand entame-t-on la rédaction d'un carnet ?	21
Pourquoi entamer un carnet intime ?.....	22
2. L'arrivée des occupants.....	25
3. Vivre en zone d'étape	29
Gand.....	29
Lille	35
4. Qui est l'occupant ? Qui se trouve dans la zone d'étape ?.....	41
5. Conditions de vie et souffrances vécues en zone d'étapes.....	45
Les réquisitions.....	45
La faim	46
Arrestations et exécutions de civils	49
Les déportations et évacuations forcées de civils.....	50
6. Conclusion du chapitre : Vivre la guerre en zone d'étape	52
Chapitre II: La perception des émotions des occupants par les occupés.....	54
1. Au fil de la guerre	54
2. Les émotions transcrites dans les journaux intimes.....	57
Pourquoi un partage d'émotions ?	58
Quelles émotions ?.....	59
La joie et le plaisir	61
La colère.....	66
La tristesse.....	70
La Peur	73
Le découragement et la lassitude.....	74

3. Les diaristes : l'émotion au cœur des mentalités.....	78
<i>Le genre</i>	79
<i>La ville</i>	82
<i>Les différences personnelles</i>	83
4. Conclusion du chapitre : émotions et occupation.....	85
Chapitre III: Cohabitation avec l'ennemi	87
1. Le début de la guerre : qui est l'ennemi ?	88
2. Vivre avec l'autre	95
Gand : la dualité entre ennemi et humain	97
Lille : une situation très ambivalente.....	103
3. L'occupation, vectrice de changements ?	108
4. La fin de la guerre : la réhumanisation de l'ennemi	114
5. Conclusion du chapitre : l'impact de l'humanisation et de la perception de l'autre ...	116
Conclusion	118
Bibliographie.....	122
1. Instruments de travail généraux en ligne	122
2. Ressources électroniques	122
3. Travaux	123
Corpus de sources.....	127
1. Archives	127
2. Sources éditées	127
3. Documents iconographiques et cartographiques	127

INTRODUCTION

« *Die mannen gingen dooden, verminken, brand stichten, ze had ze moeten verfoeien verwenschen en wat lag er in haar hart: onwillekeurig, innig medelij en verfoeiing van haar zelve, omdat ze medelijden had...*¹ »

L'extrait ci-dessus prend place dans le contexte de l'occupation de la Belgique par les Allemands et nous permet de saisir la complexité du vécu des occupés. En effet le mois d'octobre 1914 signifie pour huit départements du Nord et de l'Est français² ainsi que pour la Belgique, le début de quatre ans d'occupation allemande. Cette occupation est soudaine, brutale et les violences exercées par l'occupant soulèvent énormément de protestations de la part des Alliés. Soudaine, car elle n'est ni prévue, ni organisée et brutale, car elle intervient dans un contexte de violences des troupes allemandes vis-à-vis des populations qui font des milliers de victimes et de nombreux dégâts matériels. En effet, villes et villages deviennent tour à tour cantonnements, hôpitaux, mais aussi cimetières et enfin servent de champ de bataille une fois que les fronts se touchent³.

Alors qu'il est largement admis pour les Allemands que la Belgique doit devenir un État politiquement et économiquement dépendant de l'Allemagne, les plans les plus radicaux à long terme veulent son annexion complète⁴. En août 1914, un gouvernement général de la Belgique est établi avec un Gouverneur à sa tête. Il est non seulement responsable de l'administration du territoire occupé pendant la guerre⁵, mais il est également censé jeter les bases d'un ordre d'après-guerre qui lierait étroitement et de façon permanente la Belgique à l'Allemagne. En revanche, l'occupation française ne poursuit pas le même objectif et est considérablement plus vague. Des hypothèses de domination allemande de la France sont émises, mais ces dernières ne sont pas en lien avec la politique d'occupation que l'Allemagne met en œuvre dans les

¹ « Ces hommes allaient tuer, mutiler, mettre le feu, elle aurait dû les mépriser et qu'est-ce qu'il y avait dans son cœur : de la pitié involontaire, profonde et de la rancœur envers soi, parce qu'elle avait de la pitié... » cf. LOVELING Virginie, *Oorlogdagboek [1914-1918]*, éd. VAN RAEMDONCK Bert, e.a., Gand, Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde/ Bibliothèque universitaire de l'Université de Gand, 2005, 25 novembre 1914, p 44.

² BECKER Annette, « Les occupations », dans AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (éd.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 787-798, cf. p. 787.

³ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18 : France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, p. 105.

⁴ WEGNER Larissa, « Occupation during the War (Belgium and France) », dans Daniel Ute e.a. (éd.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin, Freie Universität Berlin, 2014, p. 1-16, cf. p. 3-4

⁵ WENDE Frank, *Die belgische Frage in der deutschen Politik des Ersten Weltkrieges*, Hambourg, Böhme, 1969 (Schriftenreihe zur auswärtigen Politik, 7) p. 21.

territoires français occupés, qui est une politique radicale d'exploitation économique à court terme⁶.

Des milliers des gens en France et en Belgique vivent donc pendant quatre ans sous le joug allemand et subissent en conséquence une cohabitation forcée avec l'ennemi. Leur quotidien est organisé, régulé et rythmé par l'occupant. Les réquisitions sont nombreuses, les interdictions encore plus⁷. Très vite, les habitants connaissent une pénurie de nourriture et une baisse de sa qualité. Les villes, où il est rare de pouvoir subvenir à ses propres besoins, sont proches de la disette et doivent leur survie grâce à la *Commission for Relief in Belgium* et son antenne française le *Comité d'alimentation*⁸.

En outre, certaines villes vivent une occupation encore plus sévère, étant dans ce que l'on appelle les zones d'étapes. Ces dernières sont sous le haut commandement des armées allemandes et fortement soumises aux *Kommandanturen*. Ainsi, en Belgique la zone d'étape comprend la Flandre-Occidentale, la Flandre orientale, la partie occidentale du Hainaut et la partie extrême sud du Luxembourg⁹. Gand en est par ailleurs la ville principale et le siège de la quatrième armée allemande¹⁰. En France, c'est presque l'entièreté du territoire¹¹ occupé qui est soumis aux commandement militaire. Le territoire tombe sous autorité des armées, à l'intérieur de chaque armée il est géré par les Étapes avec un général à la tête des inspections d'Étapes. Enfin, pour administrer le territoire, l'inspection des Étapes fait appel aux *Etappenkommandanturen* ou commandements d'Étapes¹². La ville de Lille, quant à elle, comme l'explique Robert Vandenbussche dans son article *Lille dans la main allemande* : « *a le statut de forteresse dans le territoire de la VI^e armée allemande*¹³ ».

Dans les deux villes citées ci-dessus, l'occupant est par conséquent omniprésent. Entre l'occupation des locaux par la *Kommandantur* et le logement des soldats dans les foyers¹⁴ lillois et gantois, les interactions entre les deux parties sont nombreuses, et ce malgré la réticence des

⁶ WEGNER Larissa, *op. cit.*, p. 3-4.

⁷ BECKER Annette, « Les occupations », *op. cit.*, p. 789.

⁸ *Ibid.*, p. 790.

⁹ DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et musée de la littérature, 2^e éd., 2005 (Documents pour l'histoire des francophonies/Europe, 4) p. 130-131.

¹⁰ « Gand, ville occupée », dans https://stamgent.be/fr_be/digi-expos/gent-bezette-stad (consulté le 30 juillet 2021).

¹¹ À l'exception de certains territoires tels que les cantons de Maubeuge et de Solre-le-Château qui tombent sous le Gouvernement général en Belgique jusqu'en 1916 et les cantons de Givet et de Fumay à partir de 1915 et ce jusqu'en janvier 1918.

¹² NIVET Philippe, *La France occupée. 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 37.

¹³ VANDENBUSSCHE Robert, « Lille dans la main allemande », dans *Cahiers Bruxellois – Brusselse Cahiers*, n° 1F, vol. XLVI, 2014, p. 109-123, cf. p. 112.

¹⁴ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 32-33.

habitants des deux villes¹⁵. Les occupés sont donc témoins des faits et gestes des Allemands, mais également de leurs émotions.

Pour ce mémoire, nous irons à la recherche tout d'abord, de l'expression des émotions des occupants, la réaction des occupés face à ces émotions et l'impact que ces émotions ont sur la perception de l'autre. La question centrale de cette recherche est donc la suivante : comment se construit et se développe au travers des émotions, la perception de l'occupant à Gand et à Lille (et leurs alentours) pendant la Première Guerre mondiale ?

Plusieurs questions adjacentes accompagnent cette problématique. Premièrement, les conditions de vie dans les zones d'étapes jouent-elles un rôle dans la perception que l'on a de l'ennemi ? Nous devons par conséquent nous poser la question de : que signifie pour les diaristes vivre en zone d'étape ? Quel est leur ressenti face à leur quotidien en zone d'étape ? Quels sont les événements qui les marquent le plus ? Les conditions de vie sont-elles similaires à Lille qu'à Gand ? Quelles sont les grandes différences entre les deux ?

Pour comprendre le rôle des émotions dans la perception de l'autre, il est nécessaire de se tourner vers les émotions allemandes et d'approfondir le sujet. Quelles émotions les diaristes observent-ils chez les Allemands ? Quand et comment l'expression de ces émotions a-t-elle lieu ? Comment réagissent les diaristes face aux émotions ? Ont-ils de l'empathie ? Quels sont les facteurs ayant une incidence sur la réaction et la possible empathie face aux émotions ?

Enfin, qu'en est-il de la perception que les occupés ont des Allemands ? L'image de l'autre évolue-t-elle au fil de la guerre ? Quel est l'impact de la cohabitation avec l'ennemi sur la perception de l'occupant ? Quelle est la place des émotions dans cette perception ? Existe-t-il des similitudes ou des contrastes dans l'attitude des occupés ? Peut-on dégager des tendances communes ?

Pour avoir une réponse à ces nombreuses questions, nous allons mobiliser les carnets intimes des occupés vivant à Lille, à Gand et dans leurs alentours immédiats. Le premier chapitre se concentre sur le ressenti des diaristes par rapport à l'occupation. Les habitants des deux villes sont victimes de nombreuses souffrances. Nous cherchons donc à savoir quelles en sont les conséquences pour la perception de l'autre en analysant ce qui touche le plus les habitants. Le chapitre d'après abordera l'expression des émotions des Allemands dans les journaux intimes. Dans un second temps, nous analyserons la réaction des diaristes face aux émotions et

¹⁵ BECKER Annette et DEBRUYNE Emmanuel, « Préambule I – Occupation et rapprochement avec l'ennemi », dans CONNOLLY James e.a. (éd.), *En territoire ennemi : expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018 (Histoire et civilisations) p. 25-28, cf. p. 25.

l'empathie ou non de ces derniers en essayant de déterminer les nombreux paramètres entrant en jeu. Le dernier chapitre se concentre sur la perception qu'ont les diaristes des occupants et les évolutions qu'elle peut avoir au fil de la guerre. Le but étant de comprendre quels sont les évolutions et les éléments ayant un impact sur l'image de l'autre pour ainsi déterminer la place des émotions dans la perception de l'ennemi.

1. ÉTAT DE LA QUESTION

Ce mémoire s'appuie sur un corpus de travaux ayant plusieurs thématiques. Citons les travaux sur la Première Guerre mondiale, l'histoire de l'occupation belge et française, mais également les travaux sur les deux villes en guerre, le vécu des soldats allemands durant la Grande Guerre et enfin, l'historiographie de l'histoire des émotions et des émotions en histoire.

La Première Guerre mondiale

Nous ne nous attarderons pas sur la bibliographie générale de la Première Guerre mondiale. Il s'agit d'une thématique très vaste et largement traitée de manière très variée, aussi bien à l'international qu'au niveau national. Nous estimons par conséquent qu'il est peu pertinent d'en faire un état de la question exhaustif.

Soulignons néanmoins que Sophie de Schaepdrijver demeure une référence incontournable en matière d'histoire de la Première Guerre mondiale. Son ouvrage clef *La Belgique et la Première Guerre mondiale* nous offre un tableau complet des nombreuses réalités entourant la Grande Guerre en Belgique en s'appuyant spécifiquement sur l'aspect humain du conflit. L'auteur analyse davantage la réalité humaine des soldats et des populations civiles que les aspects stratégiques et militaires. Ainsi, elle se penche par exemple sur la manière dont les Belges appréhendent l'occupation, comment ils la vivent. Elle nous offre une solide base sur laquelle nous appuyer pour le premier chapitre, permettant de comprendre ainsi le vécu de nos diaristes en zones d'étapes.

De plus, dans l'ouvrage ci-dessus ainsi dans l'article *Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918* paru dans les Cahiers d'Histoire du Temps présent¹⁶, Sophie de Schaepdrijver décrit une notion essentielle pour ce mémoire : la *distance patriotique*. Elle peut être définie sommairement comme l'obligation morale de conserver une distance aussi bien émotionnelle que physique avec les occupants. Cette notion couplée à celle de *Culture de l'occupé* élaborée par James Connolly, que nous aborderons ci-dessous, formera les racines

¹⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 7, 2000, p. 17-49.

théoriques de notre troisième chapitre et nous permettra d'étudier en profondeur l'attitude des occupés face à la cohabitation avec les occupants.

Spécialiste de l'histoire de l'Occupation en France, Éric Alary se penche également sur le vécu des populations pendant la Première Guerre mondiale dans son travail : *La Grande Guerre des civils 1914-1919*. Il nous offre, comme le suggère le titre, une perspective civile de la guerre. Cependant, plutôt que de n'aborder que le thème des civils sous occupation, Éric Alary nous propose de passer en revue toutes les réalités des civils, des adieux sur le quai à la sortie de guerre et la quête de la paix.

En France, le spécialiste de la guerre dans sa totalité est sans aucun doute Jean-Jacques Becker qui a écrit une quantité non négligeable de travaux sur le sujet dont *Le Dictionnaire de la Grande Guerre* ou encore *L'année 14*. Citons également un travail fait en collaboration avec un autre spécialiste de la Première Guerre mondiale, Gerd Krumeich : *La Grande Guerre: une histoire franco-allemande*. Un autre auteur qui se penche sur la France en guerre est Alexandre Lafon qui a écrit en 2016 *La France et la Première Guerre mondiale*. Cette synthèse mêle histoire sociale, culturelle, mais aussi politique et militaire tout en replaçant le conflit dans le contexte de la société française d'avant-guerre. Alexandre Lafon aborde également la thématique de la mémoire de guerre et des commémorations du centenaire. Nous nous appuyons sur ces quatre références pour le pan théorique de notre mémoire.

Histoire de l'occupation en France et en Belgique

Pour ce qui est de l'occupation, certains noms reviennent plus que d'autres. Ainsi, Annette Becker, auteur prolifique et référence en matière de Grande Guerre et surtout de l'occupation, a écrit un travail fondamental pour ce mémoire : *Les cicatrices rouges 14-18 : France et Belgique occupées*. Plutôt que de choisir une approche chronologique, l'auteur a structuré son livre en chapitres intitulés selon les nombreuses réalités quotidiennes en territoire occupé. Elle se concentre sur les mentalités et le quotidien des populations en occupation et explore la complexité de leur vécu. Ainsi, elle décrit la manière dont les occupés rejettent la guerre et ses souffrances et explique qu'ils savent que l'ennemi en est à la fois la victime et l'instigateur¹⁷. Cette notion sera utilisée, développée et étayée dans le deuxième et troisième chapitre.

Philippe Nivet, également spécialiste de l'occupation sous la Première Guerre mondiale se concentre dans son ouvrage uniquement sur le territoire français, comme l'indique le titre : *La France occupée, 1914-1918*. Cette synthèse vise à démontrer la différence entre la France libre

¹⁷ BECKER Annette, *op. cit.*, p. 107.

et la France occupée en mettant en avant l'expérience douloureuse qu'a été l'occupation par les Allemands des territoires français du nord et de l'est. Dans le chapitre *Le rapprochement entre occupant et occupés*, Philippe Nivet met en avant qu'à force de cohabitation, parfois de la sympathie et de l'empathie peuvent naître. Cet *accommodement* comme il l'appelle sera analysé dans nos carnets intimes. De plus, il aborde la découverte par les occupés de *l'humanité des soldats ennemis*. Cette humanité du soldat sera également au cœur de la perception de l'autre et plus généralement de notre mémoire.

Citons également James Connolly, maître de conférences depuis 2018 en histoire française contemporaine à l'*University College London*. Un de ses domaines de prédilection est l'occupation dans le nord de la France durant la Première Guerre mondiale et toutes les réalités qui en découlent telles que la collaboration, la résistance ou encore la mémoire de l'occupation. Avec son travail *The experience of occupation in the Nord, 1914–18; Living with the enemy in First World War France*, Connolly se place dans la continuité des autres auteurs de l'histoire de l'occupation tels que Annette Becker et Philippe Nivet.

En revanche, il affirme que là où Annette Becker attache une grande importance à la souffrance et aux actes patriotiques de l'occupation formant le point central de l'expérience des occupés, son approche place le patriotisme sur un pied égal à d'autres comportements et vécus d'occupation. Il espère ainsi apporter un nouveau vocabulaire à la problématique, sur lequel débattre et échanger¹⁸. De plus il explique le concept de *culture de l'occupé*, qu'il définit comme étant un système de représentations et de compréhension de l'expérience de l'occupation, établissant des règles définissant le comportement toléré envers l'occupant¹⁹. Nous nous pencherons plus profondément sur ce concept et l'utiliserons pour nos propres analyses dans notre mémoire.

Par ailleurs le Cegesoma a publié le résultat de deux journées d'études intitulées *Vivre l'occupation sur le front Ouest pendant la Première Guerre mondiale* et *Occupations and transfers of experience* sous le titre : *En territoire ennemi. Expériences d'occupation ; transferts, héritages (1914-1949)*²⁰. Dirigé entre autres par James Connolly, Emmanuel Debruyne et Élise Julien, les deux derniers auteurs, étant également spécialisés dans l'histoire de la Première Guerre mondiale en Belgique. Ils se penchent sur la France et la Belgique

¹⁸ CONNOLLY James, *The experience of occupation in the Nord, 1914-1918 : living with the enemy in the First-world-war France*, Manchester, Manchester University press, 2018 (Cultural history of modern war) p. 6-7.

¹⁹ *Ibid.*, p. 4.

²⁰ « En territoire ennemi. Expériences d'occupation ; transferts, héritages (1914-1949) », dans <http://arch.arch.be/index.php?l=fr&m=actualites&r=toutes-les-actualites&a=2018-02-19-en-territoire-ennemi.-experiences-d-occupation-transferts-heritages-1914-1949> (consulté le 15 août 2021).

pendant l'occupation des deux guerres mondiales et les deux sorties de guerre. Chaque chapitre aborde un sujet précis de la thématique extrêmement large que forme la période entre 1914 et 1949. Plusieurs de ces chapitres abordent de fait l'expérience de l'occupation dans des contextes différents que ce soit la mémoire de l'occupation, les rapprochements entre occupant et occupés, la lecture sociale de l'occupation, etc. Cet ouvrage collectif sera donc non seulement utile pour avoir des informations de contexte, mais servira également d'outil à l'écriture du mémoire. Un chapitre écrit par Philippe Salson, *Peut-on faire une lecture sociale de l'expérience de l'occupation*, nous intéresse tout particulièrement. L'auteur pointe dans cette partie la sous-utilisation des carnets intimes par les historiens. Selon lui les chercheurs l'utilisent moins comme véritable matériau à mobiliser que comme une réserve à citations censées soutenir les propos de l'historien. Il offre par conséquent des pistes de comment il est possible de se pencher autrement sur les carnets intimes en les analysant pour ce qu'ils sont et non comme soutien au texte.

À Lille

Lille dans la main allemande est un article paru dans les *Cahiers Bruxellois-Brusselse Cahiers* et écrit par Robert Vandebussche, auteur prolifique sur les conflits contemporains et de manière plus spécifique, Lillois. L'article nous offre une synthèse de l'occupation à Lille certes en 14 pages, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'une synthèse claire et précise sur l'occupation depuis l'invasion allemande jusqu'à la libération « à l'aube du 17 octobre 1918²¹ ».

Plusieurs ouvrages traitent de manière plus approfondie le cas de Lille. Citons par exemple l'ouvrage d'Yves Le Maner, *La Grande Guerre dans le Nord et le Pas-de-Calais : 1914-1918*, qui n'est pas uniquement une histoire de l'occupation. L'ouvrage ayant comme portée géographique tout le nord de la France, son auteur, Yves Le Maner a dès lors étendu le sujet de son travail à toutes les réalités présentes dans le nord de la France : il y a l'occupation certes, mais il y a le front aussi.

Maître de Conférences en histoire contemporaine à l'École supérieure du professorat et de l'éducation Lille Nord de France, Stéphane Lembré est spécialisé en histoire économique et sociale ainsi qu'en histoire de la France septentrionale. Sa monographie, *La guerre des bouches : ravitaillement et alimentation à Lille (1914-1919)* aborde, comme son titre l'indique, une thématique pointue de l'occupation : l'alimentation et le ravitaillement. Dans sa

²¹ VANDENBUSSCHE Robert, *op. cit.*, p. 123.

monographie, Stéphane Lembre offre une analyse des réactions des civils face à un manque manifeste de nourriture et un approvisionnement parfois absent pendant l'occupation militaire de Lille. Cependant, cette monographie n'est pas un simple récit sur les conditions de vie et la faim pendant l'occupation, la thématique se veut plus vaste. Nous pourrions de fait la décrire comme un travail d'histoire sociale de l'occupation de Lille et des enjeux sociaux que connaît Lille pendant la guerre.

Son pendant belge est l'ouvrage *Brood willen we hebben Honger, sociale politiek en protest tijdens de Eerste Wereldoorlog in België*. Écrit par Giselle Nath, la monographie lie histoire de l'alimentation en guerre avec enjeux sociaux et politiques. Dans son travail elle fait une analyse comparative de l'influence de la politique nationale sur la vie quotidienne pour le village Aatrijke et de la métropole industrielle qu'est Gand. L'auteur entrelace les vies d'entrepreneurs, d'enfants de la classe ouvrière et de femmes au foyer socialistes. Nous utiliserons les deux références citées pour aborder la thématique de la faim pendant la guerre et de la naissance de la *Commission for Relief in Belgium*.

À Gand

Rubens Mantel est professeur à l'université de Gand et spécialiste de l'histoire de cette même université. Dans son ouvrage : *Gent: een geschiedenis van stad en universiteit 1817-1940*, il s'intéresse à l'histoire de l'université au gré de l'évolution de la ville entre 1817 et 1940.

Une ressource qui s'avère très utile également est le site *Stam Gent*. Créé par le musée de la ville de Gand en partenariat avec entre autres les archives de la ville de Gand, l'Institut royal du patrimoine artistique ainsi que la bibliothèque de l'université de Gand, il offre un contenu très complet de la situation de Gand pendant l'occupation ainsi que pendant la libération de la ville. Organisé à la fois de façon thématique et chronologique il permet d'acquérir une connaissance de base sur l'histoire de la ville durant l'occupation allemande.

Le point de vue allemand

L'historiographie allemande a produit un grand nombre d'articles et de monographies sur les émotions des soldats. En revanche, l'analyse du ressenti et des émotions des soldats allemands pendant la Première Guerre mondiale est absente de l'historiographie francophone. Quand bien même Anne Duménil a écrit un ouvrage nommé, *Le soldat allemand de la Grande Guerre*, aucun ouvrage ou article francophone récent ne se focalise sur les émotions des soldats allemands. De même, le sujet de l'analyse des émotions des soldats allemands face à

l'occupation ne se retrouve pas dans l'historiographie, même si des travaux en anglais et en allemand se concentrent sur le soldat allemand et ses émotions face à la guerre en général.

Ainsi, nous trouvons dans l'encyclopédie de la Première Guerre mondiale *1914-1918-online* l'article *Between Acceptance and Refusal - Soldiers' Attitudes Towards War (Germany)*. L'article aborde le sujet de l'évolution de l'opinion et du vécu des soldats allemands au cours de la guerre. Les deux fronts, ainsi que la totalité de la guerre, y sont traités, alors que l'article ne compte que quinze pages. L'auteur de l'article Steffen Bruendel ne rentre donc pas dans les détails et n'aborde pas la réalité de l'occupation une fois *l'invasion* finie, et se concentre donc plus sur l'histoire des soldats sur le champ de bataille et sur le front.

Dans son ouvrage *An Intimate History of the Front : Masculinity, Sexuality, and German Soldiers in the First World War*, Jason Crouthamel s'est intéressé exclusivement, à l'aide de sources personnelles telles que des lettres et des journaux de front, aux émotions et au vécu du soldat ainsi qu'à la façon dont les combattants ont manifesté ces sentiments et émotions dans la réalité quotidienne des tranchées. De plus, le livre place un intérêt tout particulier au vécu de la masculinité dans les tranchées.

Dans l'ouvrage collectif *Eine Welt von Feinden. Der Grosse Krieg 1914-1918*, l'auteur Wolfgang Kruse cherche à aborder les différentes thématiques au sujet de la Première Guerre mondiale de façon transversale et à établir l'état de la recherche de ces thématiques. Dans le chapitre *Das soldatische Kriegserlebnis*, écrit par Ulrich Bernard est abordée l'expérience de guerre pour les soldats.

Enfin, citons Alexandre Watson et son livre *Enduring the Great War. Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies. 1914–1918*, qui opte pour une approche transversale en comparant les peurs, motivations et stratégies d'adaptation des soldats du côté britannique et allemand au front de l'ouest. L'auteur veut démontrer que les facteurs militaires seuls ne peuvent pas expliquer l'endurance dont ont fait preuve les armées et ensuite leur épuisement. Selon lui le moral est un facteur décisif dans la persévérance ou non des soldats pendant la guerre.

Toutes les références citées ci-dessus portent sur le ressenti du soldat au front et dans les tranchées. Cela vient confirmer le fait que l'historiographie n'a pas encore ou peu abordé spécifiquement le sujet des émotions des soldats face à l'occupation. Car, quand bien même les émotions liées à la guerre et au front se retrouvent également dans les carnets intimes occupés, certaines émotions observées par les occupées sont en lien direct avec l'occupation et la population occupée.

L'histoire des émotions et les émotions en histoire

L'histoire des émotions connaît un intérêt grandissant ces 10 dernières années. Des centaines d'ouvrages se penchent sur le sujet. Parmi ces travaux, il convient de faire la différence entre les ouvrages de synthèse des émotions analysant les émotions au fil de l'histoire et les ouvrages abordant la thématique des émotions en histoire. La première approche nous apportera des réponses aux questions sur les émotions au XX^e siècle et en temps de guerre tandis que l'autre nous aidera à nous poser les bonnes questions sur ce que cela implique l'analyse des émotions en histoire.

Une des références incontournables est l'ouvrage de Rob Boddice, appelé *The history of emotions*. Il ne s'agit pas d'une synthèse sur l'histoire des émotions, mais bien une introduction à l'étude des émotions en histoire. Rob Boddice cherche à répondre à la question suivante : comment fait-on une histoire des émotions ? Pour répondre à cette question, chaque chapitre se concentre sur un aspect de l'étude des émotions en histoire. L'auteur commence tout d'abord par établir un état de la question, avant de se concentrer sur le langage des émotions. Cet ouvrage est donc un réel instrument de travail pour toute personne souhaitant se tourner vers l'histoire des émotions et les émotions en histoire.

Autre référence qu'il convient de nommer est *What is the history of emotions*, écrit par Barbara Rosenwein – professeure émérite à l'université de Loyola à Chicago – et dont le domaine de recherche est entre autres les émotions en histoire et Riccardo Cristiani « médiéviste de formation et érudit indépendant »²². Les auteurs proposent dans leur travail une introduction à l'étude moderne des émotions que ce soit en psychologie ou en histoire, analysant les tendances actuelles de la recherche. Cet ouvrage dépasse largement le seuil de l'introduction et se veut également un guide pour tous les chercheurs désirant se tourner vers l'étude des émotions. Les deux auteurs ne répondront de fait pas à la question : *quelles émotions sont présentes en histoire*, mais *comment aborde-t-on une histoire des émotions* ?

Un ouvrage indispensable pour une histoire des émotions durant la guerre, est le troisième volume de l'ouvrage de synthèse *Histoire des émotions*. Il balaie l'époque contemporaine depuis le XIX^e siècle jusqu'à notre époque. « Ce troisième volume s'efforce de retracer le destin des émotions depuis lors. (...) C'est donc une position parfaitement assumée dans ce volume : le terme d'« émotion » tel qu'il est entendu ici couvre largement le continent des affects, des

²² « Riccardo Cristiani », dans https://data.bnf.fr/fr/17770397/riccardo_cristiani/ (Consulté le 29 mai 2020).

sentiments et des cultures sensibles. » Ce passage résume parfaitement le contenu de ce troisième volume, se concentrant sur les émotions à l'Époque contemporaine.

Le onzième chapitre nous intéresse tout particulièrement et s'intitule « Apocalypses de la guerre ». Stéphane Audoin-Rouzeau, l'auteur du texte, décrit les émotions dans la temporalité dissociée que forme la guerre. Le chapitre aborde trois émotions : la peur, la haine et le deuil et leur évolution au cours des guerres qui ont marqué le XIX^e ainsi que la première moitié du XX^e siècle. Ce chapitre est donc indispensable pour ce mémoire, car il se concentre bien entendu sur les émotions des soldats, mais également celles des civils pendant la guerre. En revanche, il n'aborde que des émotions négatives en laissant de côté des émotions ambivalentes ou positives qui interviennent pourtant également durant la Première Guerre mondiale. Dans ce mémoire il conviendra donc de continuer sur la lancée de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'explorer les émotions durant la guerre et l'occupation.

L'ouvrage *Émotions contemporaines XIX^e-XXI^e siècle* est un ouvrage collectif qui se concentre spécifiquement, comme son titre l'indique, sur l'Époque contemporaine. Ce dernier, est organisé non pas sur base chronologique, mais bien thématique. Le premier chapitre mentionne les enjeux et les questions d'une histoire des émotions à l'époque contemporaine. En revanche, les deux autres chapitres se concentrent sur des cas de figure très précis, étant de fait moins utiles pour nous.

L'ouvrage de Bernard Rimé, intitulé *Le partage social des émotions* « Traite des expériences émotionnelles et de leur impact cognitif et social. On y examine, d'une part, les épisodes émotionnels qui interviennent à l'occasion d'expériences de la vie courante et de l'autre, les épisodes traumatiques qui surviennent lors de l'exposition à des événements "hors du commun" »²³. Bernard Rimé est un psychologue spécialiste des émotions, son ouvrage est dès lors précieux pour le développement du sujet de ce mémoire.

En outre, cette référence met en lumière deux concepts essentiels pour notre analyse. Premièrement, analyser les émotions est fondamental, mais se rendre compte que ces émotions – aussi bien celles des Allemands que celles des Belges et Français occupés – interviennent également dans un cadre social l'est encore plus. Ensuite, sur les cinq parties que compte son travail, deux se concentrent sur des émotions négatives et des expériences émotionnelles extrêmes, ce qui est plus que profitable dans la cadre de l'analyse des émotions en temps de

²³ RIMÉ Bernard, *Le partage social des émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Quadrige) p. 1.

guerre. De plus les notions telles que le *partage social des émotions* et la *coercition à la parole* expliquées dans son travail seront utilisées dans le cadre de ce travail.

Nous utiliserons également des ouvrages de psychologie sur les émotions afin d'avoir une base scientifique sur laquelle s'appuyer lors de l'analyse de l'expression des émotions dans les carnets intimes. À l'aide de ces ouvrages, nous mobiliserons des concepts de base en psychologie tels que les *émotions fondamentales ou primaires*, afin d'en comprendre les spécificités et leurs éléments déclencheurs. Cela va nous permettre de comprendre comment et pourquoi ses émotions sont exprimées dans un contexte de guerre et d'occupation. Nous mêlerons donc science et histoire dans un unique but : comprendre et décrire.

2. SOURCES ET LEUR CRITIQUE

Les carnets intimes des occupés formeront notre corpus de sources. Nous avons sélectionné huit carnets intimes de guerre sur base de plusieurs paramètres. Premièrement, il y a le paramètre géographique. Ayant décidé de travailler sur les zones d'étapes qui sont des territoires avec une grande affluence de soldats permettant de nombreux contacts entre occupants et occupés. Ainsi, nous avons choisi de nous tourner vers Lille et Gand, deux centres pour respectivement la sixième et quatrième armée allemande. Quatre carnets viennent donc de Lille et quatre de Gand.

En outre, nous avons opté pour une parité à Gand entre carnets flamands et carnets francophones. De même, nous avons voulu mobiliser autant de carnets féminins que masculins, et utiliserons donc quatre carnets écrits par des femmes et quatre carnets écrits par des hommes. Pour une plus grande cohérence, nous avons choisi de ne prendre que des adultes. La plus jeune diariste est donc Jeanne Vanderstegen âgée de 20 ans en 1914 (née en 1894). La personne la plus âgée du corpus est Virginie Loveling (née en 1836) âgée de 78 ans. Enfin, tous font partie de la bourgeoisie. Ainsi, nous espérons avoir un cadre homogène pour ce mémoire, tout en ayant assez de variations dans les individus, permettant ainsi d'être cohérent sans être redondant. Nous n'avons par conséquent qu'une image partielle de la perception de l'ennemi, qui devra dans le futur être améliorée et complétée.

Voici donc les noms des personnes que nous allons étudier²⁴. À Gand nous étudierons les carnets de Marc Baertsoen, Virginie Loveling, Jeanne Vanderstegen et un carnet intime anonyme édité par Philippe Debaillie portant le titre de *Bommen op gent. Het orlogsdagboek*

²⁴ Dans les annexes vous trouverez des informations plus détaillées sur les huit diaristes. Voir annexe 20.

van een Gentenaar. À Lille nous avons analysé les carnets de Just Arnoux, Pauline Delahaye-Théry, Jeanne Lefebvre et de Pierre Motte.

Étudier les témoignages des civils occupés pour comprendre l'occupation du front ouest date des années 1990. En revanche, comme nous l'avons expliqué ci-dessous ces témoignages ne sont souvent utilisés que pour justifier des propos d'un historien dans le cadre d'un travail, le carnet intime n'étant dès lors mis à contribution que comme un outil rhétorique plutôt que réellement comme matériau²⁵. Pourtant, l'intérêt d'utiliser les carnets intimes des occupés et non des occupants est multiple. En effet, le journal intime est une source unique d'information dans le sens qu'elle contient des spécificités qu'on ne retrouve dans aucune autre source.

Tout d'abord, il convient de s'arrêter sur ce que l'on comprend par *journal intime*. Béatrice Didier dans son ouvrage *Le journal intime* décrit de manière simple et claire le concept même de journal intime :

« *Journal signifie d'abord œuvre écrite au jour le jour. Mais toute œuvre est écrite au fil des jours : nulla dies sine linea. Dans le journal, la marque des jours n'est pas effacée par la rédaction, mais au contraire soulignée par le discontinu de l'écriture, et même par l'inscription de la date* »²⁶.

Ceci est un premier élément à la fois important et intéressant du journal : la chronologie des faits est retraceable. Étudier les carnets intimes permet donc non seulement d'étudier des dynamiques temporelles, mais également les antécédents et les conséquences d'expériences quotidiennes²⁷. Par ailleurs, l'occupation forme aussi bien une temporalité à part que liée à la guerre. Comme nous le verrons au travers de ce mémoire, vivre en occupation et particulièrement en zone d'étape, c'est vivre dans un monde isolé avec des lois et un quotidien unique tout en étant confronté de manière récurrente à la réalité du front et de la guerre en général. Étudier un carnet de guerre signifie par conséquent étudier cette temporalité unique.

Ensuite, un point important qui est aussi bien un défi qu'un avantage est l'immédiateté de la source. À l'inverse de mémoires, les diaristes couchent leurs pensées dans un laps de temps

²⁵ SALSON Philippe, « Peut-on faire une lecture sociale de l'expérience de l'occupation », dans CONNOLLY James (e.a.) éd., *En territoire ennemi, op. cit.*, p. 73-86, cf. p. 73-74.

²⁶ DIDIER Béatrice, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1976 (Littératures modernes, 12) p. 27.

²⁷ SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier et VRINTS Antoon, « Fighting and Writing. The psychological functions of Diary Writing in the First World War », dans WARLAND Geneviève (éd), *Experience and Memory of the First World War Belgium: Comparative and Interdisciplinary insights*, Waxmann, Münster, 2018 (Historische Belgienforschung, 6) p. 23-43 cf. p. 26

court après que les expériences aient été vécues²⁸. Ce laps de temps relativement court et le contexte spontané du carnet intime (au contraire d'une lettre par exemple) sont ce qui le rend si intéressant : il réduit la possibilité de rétrospection de l'individu²⁹. Il est donc moins possible de changer d'avis ou de se rallier a posteriori à l'avis général ou attendu.

De plus, la personne écrit ce qu'elle a vécu comment elle s'en souvient à la lumière du présent. Il y a donc une subjectivité omniprésente dans le carnet intime, car il est l'image du vécu de la personne. Au travers du mémoire nous cherchons donc avant tout l'authenticité des expériences. Le journal intime contient des réflexions les plus intimes des diaristes et donc des réflexions qui ne seraient ni partagées dans une correspondance et encore moins dans la presse.

Néanmoins, cette immédiateté qui est si intéressante pour l'étude de la perception de l'autre comporte un piège : il ne s'agit pas de la réalité ni de la vérité pure. Comme nous l'explique Béatrice Didier, les inhibitions, les non-dits et autres biais sont également présents dans cette source. La personne, quand bien même elle est sincère, obéit à un schéma qui est le reflet de son éducation. Pour prendre un exemple, certains détails de la vie privée telle que la vie sexuelle sont souvent tus par décence. Le journal reste donc un portrait et non un miroir de la personne³⁰. Il convient donc de garder un esprit critique et d'y être attentif lors de la lecture. Les questions que nous nous poserons lors de l'analyse devront donc prendre en compte toutes les spécificités et contradictions du journal intime.

3. MÉTHODOLOGIE

Le premier choix qui a dû être effectué est d'établir un premier balisage géographique. Comme mentionné ci-dessus, les villes de Lille et Gand et de leurs environs immédiats ont été choisis. Il s'agit de deux villes dont les habitants ont, de par leurs conditions d'occupation, vécu de manière intense avec les Allemands. Jeanne Lefebvre n'est pas à Lille même, mais bien dans le village de Saint-André, situé à cinq kilomètres de Lille, ayant par conséquent vécu les mêmes conditions extrêmes d'occupation que les autres et se situant également en zone d'étape.

Il est important de mentionner que les huit carnets retracent presque totalement l'entièreté de la guerre, le but étant que l'occupé ait vécu de manière la plus complète possible l'occupation. Cinq diaristes décrivent les quatre années de guerre du début à la fin. Il s'agit de Just Arnoux, Marc Baertsoen, Pauline Delahaye-Théry, Virginie Loveling et Jeanne Vanderstegen. En

²⁸ Idem.

²⁹ BOLGER Niall, DAVIS Angelina et RAFAELI Eshkol, « Diary methods: capturing life as it is lived », dans *Annual review of psychology*, vol. 54, 2003, p. 579-616, cf. p. 580.

³⁰ DIDIER Béatrice, *op. cit.*, p. 113-114.

revanche, une partie du carnet intime de *Bommen op Gent* a été perdue, entre le 6 juin 1917 et le 30 mai 1918. De plus, bien que Pierre Motte écrive pendant toute la guerre, il ne rentre à Lille que le 2 mars 1915. Enfin Jeanne Lefebvre commence son carnet le 15 janvier 1915 en reprenant les événements depuis qu'elle n'a plus été en contact avec son mari. Néanmoins, nous avons jugé que ces personnes étaient toutes pertinentes, car elles avaient toutes vécu l'occupation en zone d'étape durant la majeure partie ou l'entièreté de la guerre et ont écrit leur carnet pendant plusieurs années.

Le carnet intime de Jeanne Vanderstegen est un cas à part, en effet une partie a été réécrite par la suite sous forme de mémoires. Nous avons donc un cas hybride où certaines parties sont laissées brutes et d'autres sont retravaillées. Nous avons pris le parti de tout de même utiliser le carnet, car la diariste a des réflexions intéressantes et elle correspond parfaitement aux restrictions du corpus de sources. En effet, elle fait partie de la bourgeoisie, est adulte, a écrit toute la guerre et a vécu l'occupation au plus près de l'ennemi.

Nous l'utiliserons donc pour le premier et le troisième chapitre. En revanche, pour le deuxième chapitre, dans lequel nous analysons de manière quantitative les émotions des soldats allemands, nous avons pris la décision de ne pas l'utiliser, car nous estimons que le journal intime ou plutôt son contenu biaiserait les données. Nous sommes conscients qu'il y a par conséquent un léger déséquilibre entre les deux villes, déséquilibre qui est selon nous comblé par le fait que Virginie Loveling a écrit un journal intime beaucoup plus important que les autres et qu'elle analyse les émotions de manière très récurrente.

Pour la lecture du contenu des carnets, nous avons collecté les données de manière quantitative et qualitative. Ainsi, les émotions des occupants ont été analysées, balisées chronologiquement et placées dans un tableur Excel, nous permettant créer des graphiques sur base du tableur. Ensuite, nous avons étudié de manière approfondie aussi bien le vécu des occupés face à la guerre que l'évolution des mentalités, sélectionnant des passages pertinents et représentatifs des diaristes.

Analyser les émotions

Ouvrons dès à présent une parenthèse sur l'étude des émotions et notre méthodologie dans ce cadre-là. Qu'entendons-nous par émotions ? Commençons d'abord par définir à l'aide de l'ouvrage de Bernard Rimé, le terme même d'émotion :

« Une émotion est une structure préparée de réponse qui intervient de manière automatique dans le cours du processus adaptatif. Elle se manifeste à la fois par des changements dans l'expression (faciale, vocale, posturale ...), par une impulsion marquée à déployer une action spécifique (bondir, frapper, rejeter, fuir, s'effondrer, s'immobiliser...), ainsi que par une coloration marquée de l'expérience subjective (le "vécu" émotionnel)³¹. »

Pour réussir à les quantifier, nous nous sommes basés sur le tableur Excel créé lors du séminaire d'Époque contemporaine de master de 2020-2021 donné par les professeurs Emmanuel Debruyne et Laurene van Ypersele³². 31 émotions ont été quantifiées dans ce tableur. En revanche, le courage, l'envie, la culpabilité, ni le dégoût ne sont quantifiés dans le nôtre, faute d'occurrences. Cela ne veut pas dire que ces émotions n'ont pas été éprouvées, mais qu'elles n'ont pas été remarquées par les diaristes ou tout simplement notées dans les carnets intimes. Les émotions sont divisées en trois parties. Il y a les émotions plaisantes, ambivalentes et déplaisantes. Ensuite, toutes les émotions sont nuancées en trois intensités, des émotions dites légères, une catégorie centrale et des émotions dites excessives.

Il est important de mentionner que nous ne pouvons pas analyser les émotions des Allemands tels quels, car il est impossible de connaître les pensées intimes de ces derniers, mais bien l'expression des émotions. Cette expression peut être interprétée de différentes manières. Outre le dialogue avec la personne exprimant ses émotions, différents indices gestuels nous permettent d'analyser les émotions des autres. Ces indices peuvent être aussi bien des expressions du visage que les gestes que la personne fait³³.

Le contexte dans lequel le diariste est témoin des émotions aussi change. Nous avons des cas de figure dans lesquels les diaristes sont des témoins directs, que cela soit volontaire ou non. Il arrive aussi que le diariste retranscrive dans son journal les émotions qu'il ou elle a entendues d'une autre personne ayant été témoin d'émotions.

³¹ RIMÉ Bernard, *op. cit.*, p. 52.

³² Voir annexe 5.

³³ BODDICE Rob, *The history of emotions*, Manchester, Manchester University Press, 2018, p. 124.

Enfin, il est important de noter que nous utiliserons de manière récurrente le terme *occupant* et *Allemand*. Nous ne pouvons pas utiliser le terme *soldat* dans tous les contextes, car il recouvre mal la réalité face à l'occupation. Car outre des soldats, les occupés feront face à des infirmières allemandes, à des « soldats » de la Croix-Rouge allemande, à la police militaire et enfin à de nombreux rangs possibles dans l'armée (officiers, lieutenant, sergent, etc.). Les nommer tous à chaque fois est impossible, nous tentons donc de regrouper toutes ces catégories en employant les termes nommés précédemment.

Ayant parcouru notre thématique, l'historiographie autour et offert les outils de compréhension de notre mémoire, nous pensons qu'est venu le moment de se plonger dans les carnets intimes des occupés et de quatre ans d'occupation.

CHAPITRE I : LE RESENTI DES OCCUPÉS FACE À L'OCCUPATION EN ZONE D'ÉTAPE

« Lille est triste. Les magasins, pour la plupart, ont leurs volets fermés. Seule la porte est entr'ouverte. Les rares étalages sont mesquins. C'est navrant de circuler dans les quartiers si éprouvés par le bombardement³⁴ »

Lille et Gand sont administrées respectivement par la sixième et la quatrième armée allemande³⁵. Les deux villes vivent donc une occupation au plus proche de l'ennemi pendant quatre longues années. Le quotidien de milliers de personnes est bouleversé dès l'entrée des Allemands en ville. L'expérience de la guerre, l'occupation, les souffrances vécues, certains ont décidé de les coucher sur les pages d'un carnet intime, action pourtant illégale³⁶.

Pour comprendre la perception que les diaristes ont des Allemands, il convient d'abord d'analyser leur ressenti de l'occupation : quels événements, quelle part de ce quotidien en guerre, les ont marqués, touchés, au point qu'ils ressentent le besoin de l'écrire ?

Il ne s'agit dès lors pas d'informer de la situation de manière objective, mais plutôt de tenter de transmettre le vécu des occupés pendant cette cohabitation, étant donné qu'elle a fait couler beaucoup d'encre. Nous commencerons par nous intéresser de plus près aux raisons qui poussent les diaristes à prendre la plume. Ensuite, nous analyserons l'expérience de l'occupation. Comment les diaristes ont-ils vécu l'arrivée des occupants ? Comment vivent-ils l'occupation ? Quels sont les éléments qui les ont le plus marqués ?

³⁴ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *Les cahiers noirs. Notes quotidiennes d'octobre 1914 à novembre 1918 par une Lilloise sous l'occupation allemande*, éd. DELAHAYE Eugène, Rennes, Éditions de la Province, 24 novembre 1914, p. 7.

³⁵ Voir introduction

³⁶ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, op. cit., p. 251.

1. ÉCRIRE UN CARNET DE GUERRE

Quand entame-t-on la rédaction d'un carnet ?

Prendre la plume pour écrire son ressenti de la guerre est un des points communs fondamentaux qui relie nos huit diaristes. Il y a deux moments déterminants pour entamer un carnet de guerre.

Le premier est sans grande surprise le début de la guerre. Ainsi, sur les huit carnets analysés, trois diaristes commencent à écrire entre juillet et août 1914. Ainsi, le diariste anonyme de Gand prend la plume pour la première fois le 28 juillet 1914³⁷ et Virginie Loveling un jour plus tard³⁸. Pierre Motte depuis Coublevie décrit pour la première fois son quotidien le dimanche 23 août 1914³⁹. Ces trois dates sont loin d'être arbitraires : plusieurs éléments déclencheurs peuvent être discernés.

Mentionnons tout d'abord la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie, le 28 juillet 1914⁴⁰. C'est donc cette menace venant de l'est qui semble pousser les deux premiers diaristes à écrire. En ce qui concerne Pierre Motte, nous émettons l'hypothèse que l'évènement décisif pour commencer son carnet intime est l'entrée des premiers détachements allemands le 22 août à Condé-sur-l'Escaut, proche de la ville de Valenciennes⁴¹.

Just Arnoux⁴² et Marc Baerstoën⁴³ commencent quant à eux leur journal de guerre vers la fin du mois de septembre et la première quinzaine du mois d'octobre⁴⁴. Ces dates coïncident avec les premiers combats autour de Lille entre les Alliés et les Allemands, le quatre octobre. Le 12 octobre 1914 marque la prise de Lille par les Allemands qui forcent la porte de Douai et pénètrent dans la ville⁴⁵. À Gand, la guerre se fait ressentir dès la fin du mois d'août : des milliers de Belges sont en fuite – près de 45 000 entre fin août et mi-octobre – et cherchent

³⁷ *Bommen op gent. Het orlogsdagboek van een gentenaar*, ed. DEBAILLIE Philippe, Bruges, Éditions Bonte, 2016, p. 7.

³⁸ LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 4.

³⁹ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 23 août 1914, feuille 1914 non numérotée.

⁴⁰ BECKER Jean-Jaques, *L'année 14*, Paris, Armand Collin, 2^e éd., 2013 (Histoire contemporaine) p. 75.

⁴¹ LE MANER Yves, *La Grande Guerre dans le Nord et le Pas-de-Calais. 1914-1918*, Lille, Éditions la voix du Nord, 2014, p. 30.

⁴² ARNOUX Just, *Bombardement et occupation de Lille par les Allemands*, éd. Bibliothèque nationale de France, Paris, Hachette, 2018, p. 7.

⁴³ BAERTSOEN Marc, *La guerre de 1914-1918. Notes d'un Gantois*, Gand, Société anonyme de la presse libérale gantoise, 1922, p. 17.

⁴⁴ Just Arnoux commence le 13 octobre 1914 et Marc Baertsoen le 29 septembre 1914.

⁴⁵ LE MANER Yves, *op. cit.*, p. 50-51.

refuge dans la ville⁴⁶. Enfin, le 12 octobre 1914, les troupes allemandes arrivent en ville et le 13 octobre 1914⁴⁷, la maison communale porte pour la première fois les couleurs allemandes⁴⁸.

Jeanne Lefebvre et Pauline Delahaye-Théry sont des cas particuliers. Jeanne Lefebvre n'entame l'écriture de son journal que le 15 janvier 1915⁴⁹, mais la raison est liée à l'occupation et plus particulièrement à l'impossibilité de correspondre avec son mari parti en guerre. Enfin, la date précise du début du carnet de Pauline Delahaye-Théry est inconnue. Son fils publie son journal à partir du quatre octobre 1914. Nous savons qu'elle commence son journal à cause de la guerre par peur de ne plus revoir ses enfants et estimons donc qu'elle commence dans les mêmes dates que les deux diaristes ci-dessus⁵⁰, quand la menace allemande devient réellement tangible pour la population.

Pourquoi entamer un carnet intime ?

Au-delà du fait de prendre la plume sous l'impulsion d'un événement marquant, souvent le fait de poursuivre ce même journal de guerre pendant plusieurs années a une explication. Dans certains cas c'est le diariste qui la fournit, dans d'autres, il est possible d'émettre des hypothèses. Commençons tout d'abord par Jeanne Lefebvre et Pauline Delahaye-Théry. Toutes deux écrivent pour combler l'absence de leurs proches. Ainsi Jeanne Lefebvre explique dans la première page de son carnet :

⁴⁶ « Gand, ville occupée », *op. cit.* (consulté le 14 juillet 2021).

⁴⁷ MANTELS Ruben, *Gent. Een geschiedenis van universiteit en stad. 1817-1940*. Bruxelles, Mercatorfonds, 2013, p. 49.

⁴⁸ PIETERS Denis et DE GROOTE Stefaan, *Gent in de grote oorlog*, Bruges, Uitgeverij de klaproos, 2014, p. 5.

⁴⁹ LEFEBVRE Jeanne, *Moi, Jeanne. Mon journal intime sous l'occupation. Quatre ans en tête-à-tête avec l'ennemi*, éd. Francis Arnould, Paris, Éditions PixL, 2016 (Carnets de guerre) p. 19.

⁵⁰ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, *préface*.

« À mon Charles bien aimé. Il y a déjà bien longtemps que je me disais : je veux écrire tout ce qui se passe, puisque malheureusement on ne peut plus correspondre. On est rayés, pour ainsi dire, du reste du monde. Rayés n'est pas le terme exact, nous sommes séparés. Comme tous ces événements se sont produits si vite, c'est incroyable ! Je te revois encore, partir en pantoufles, ton cahier de dessin sous le bras voir le départ des mobilisés à la gare. Tu ne t'imagines pas le choc que j'ai reçu quand un voisin est venu me prévenir que tu étais parti avec eux ! Mais tu sais déjà tout cela de même que tout ce qui s'est passé jusqu'au 4 octobre. J'ai reçu ta dernière lettre le dimanche, puis j'ai encore écrit le lundi et le mercredi. Ma lettre du samedi et restée chez nous, je n'ai pas pu l'envoyer. Je vais donc essayer de me rappeler les faits qui se sont déroulés⁵¹. »

La raison qui les pousse à écrire est l'impossibilité de correspondre. Le journal fait donc office de correspondance, c'est une intériorisation des lettres familières⁵². L'écrire peut aider à rompre l'isolement dont sont victimes les diaristes.

Marc Baertsoen, Just Arnoux et le diariste anonyme publié sous le titre *Bommen op Gent* écrivent tous les trois un journal pour fixer le temps, faire le bilan de leur quotidien sous l'occupation⁵³, pour garder en mémoire le vécu extraordinaire que représente l'occupation et analyser leur vécu⁵⁴. Marc Baertsoen décrit ce besoin avec grande justesse :

« Si j'ai publié ces modestes notes, commencées au début des hostilités pour mon usage exclusif et dans l'idée de me remémorer les émotions, les phases impressionnantes d'une guerre que tout le monde croyait devoir être très courte, continuées plus tard, alors que nos prévisions étaient successivement déjouées pour me rappeler un jour les alternatives d'espoir et de découragement par lesquelles nous avons passé⁵⁵. »

Just Arnoux exprime lui, dès le début de son carnet, une volonté de partager son expérience et plus généralement l'expérience des occupés aux personnes extérieures à l'occupation ou justement aux personnes qui comme lui ont souffert :

⁵¹ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 19.

⁵² LEJEUNE Philippe et BOGAERT Catherine, *Un journal à soi : Histoire d'une pratique*, Paris, Éditions Textuel, 2003, p. 54.

⁵³ *Ibid.*, p. 10-11.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 8-9.

⁵⁵ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 261-262.

« J'ai voulu faire connaître ainsi à tous ceux à qui ont été épargnées ces années d'angoisse, d'affolement et d'horreur, le bilan de nos tristesses, de nos misères et de nos désastres. Quant à ceux qui, comme nous, en ont été témoins et les victimes, ils reliront avec intérêt cet exposé de la vie lilloise pendant l'investissement⁵⁶. »

L'auteur anonyme explique le 10 août 1914, presque deux semaines après le début de son carnet, qu'il a la volonté de faire un bilan complet de la Belgique en guerre. Son carnet est donc une manière pour lui d'apporter sa pierre à l'édifice de l'histoire :

« Mochten er anderen zijn als ik die het gedacht opgevat hebben, de toestand van hunne stadsgenoten weer te geven uur aan uur schier toch dag aan dag zoo zullen wij later kunnen oordelen over de houding van ons land, de kleine Belgen in den oorlog. En wij zouden weten wat ons soldaten verricht hebben en wat wij burgers gezien hebben⁵⁷. »

Cependant, tous ne se justifient pas : Pierre Motte et Virginie Loveling commencent tous deux leur carnet sans introduction. Pierre Motte en effet commence dans le vif du sujet, décrivant sa journée :

« Lever à cinq heures après une nuit assez mauvaise. Je réveille André⁵⁸ et les enfants Becquart après m'être habillé, pour qu'ils assistent à la messe de six heures. Puis je vais à la gare prendre leurs billets. (...) Les enfants me disent au revoir et vont sur le quai trois quart d'heure avant l'heure du train. La foule s'amoncelle sur le quai. On voit des familles entières avec leurs paquets, des femmes qui pleurent en quittant leurs maris. Le train n'arrive que quelques minutes avant le départ. (...) Après le dîner, promenade sur le nouveau boulevard. Tout le monde est en émoi parce qu'on a vu des uhlands rôder dans le pays⁵⁹. »

Les mots utilisés permettent de connaître son ressenti : la peur s'installe dans la population à l'annonce de l'arrivée des Allemands. De plus, il semble touché par les séparations des familles. Pour le moment il est encore à Lille et les enfants prennent le train pour Coublevie⁶⁰. Virginie Loveling quant à elle, écrit une simple ligne le 29 juillet 1914 en guise d'introduction :

⁵⁶ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 3.

⁵⁷ « S'il y en a d'autres comme moi qui ont pensé à décrire la situation de leurs concitoyens heure par heure presque, jour par jour, nous pourrons plus tard juger de l'attitude de notre pays, les petits Belges, dans la guerre. Et nous saurons ce que nos soldats ont fait et ce que nous, civils, avons vu. » cf. *Bommen op gent*, *op. cit.*, p. 7.

⁵⁸ Son fils.

⁵⁹ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 23 août 1914, feuille 1914 non numérotée.

⁶⁰ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, note explicative n° 2.

« *In 't Oosten woedt de oorlog. België mobiliseert*⁶¹. »

Jeanne Vanderstegen, enfin, écrit un carnet intime déjà depuis 1894⁶². Ainsi, nous voyons que dans bien des cas, la raison pour laquelle les diaristes décident de coucher leurs pensées sur papier est intimement liée à la guerre et à l'occupation de leur ville.

2. L'ARRIVÉE DES OCCUPANTS

L'arrivée des occupants à Lille ne se fait pas de manière pacifique. De plus, la ville vit une situation particulière, car elle connaît une première très brève occupation entre le 2 et le 5 septembre. Les Allemands quittent la ville⁶³ pour rejoindre la Marne⁶⁴ le 5 septembre pour revenir un mois plus tard. Entre le quatre et le 12 octobre 1914, la ville se fait assiéger et prendre à nouveau par les Allemands⁶⁵. Les habitants vivent par conséquent une période chaotique les plongeant dans un désarroi total : les combats font rage et le canon tonne. Les trois diaristes lillois⁶⁶ le mentionnent. C'est le chaos des bombes et des tirs lors des combats autour de la ville qui semblent le plus les marquer. Jeanne Lefebvre écrit à ce sujet le 10 octobre 1914 :

« *Le bombardement de Lille a commencé le samedi soir (10 octobre 1914). Des coups de canon... on croirait que l'on remue de grands tonneaux à côté de chez toi, puis les vitres tremblent, le gaz de la véranda vacille et clique, pourtant, nous ne l'allumons plus depuis longtemps, nous restons dans la cuisine avec une lampe à pétrole, car le gaz à ce moment était cassé*⁶⁷. »

Une même ambiance règne chez Pauline Delahaye-Théry quand elle décrit sa nuit le 12 octobre :

« *La nuit a été terrible. Trois fois nous sommes descendues dans la cave, et la troisième fois pour ne plus remonter. Ce n'est que le matin que nous nous sommes rendu compte du danger, car il n'y avait plus un instant d'arrêt dans le bombardement*⁶⁸. »

⁶¹ « À l'est, la guerre fait rage. La Belgique se mobilise » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 4.

⁶² GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/mémoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, Inventaris 1752.

⁶³ Exposition virtuelle, « Lille en 1914 : des premières heures de la guerre au début de l'occupation », éd Archives municipales de Lille, via le lien <https://archives.lille.fr/exhibit/17> (consulté le 19 juillet 2021).

⁶⁴ La bataille de la Marne s'est déroulée stricto sensu entre le 6 et le 9 septembre 1914. Quand bien même en résulte une victoire française, les troupes allemandes sont solidement positionnées sur la ligne à l'Aisne et les soldats français étant épuisés, n'ont pas la capacité de les repousser. cf. « Marne (Bataille de la) », dans BECKER Jean-Jacques, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Bruxelles, André Versaille, 2008 (Références (Versaille)) p. 131-132.

⁶⁵ LE MANER Yves, *op. cit.*, p. 50.

⁶⁶ Pierre Motte est encore à Coublevie.

⁶⁷ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 20.

⁶⁸ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 3.

Les deux passages suivants complètent ceux-ci et nous montrent à quel point ce mois d'octobre a dû impressionner et terrifier les Lillois. Pour citer Jeanne Lefebvre, le lundi 12 octobre 1914, elle écrit :

« J'allais donc voir souvent dans la cour et à chaque fois, je regardais tomber toutes ces paillettes noires provenant des feux de notre belle ville qui brûlait. C'est un spectacle indéfinissable, je ne trouve pas assez de mots pour définir ma pensée. Quel feu gigantesque, c'était terrible, le ciel tout rouge, la fumée qui s'élevait dans le ciel, fumée noire, fumée rouge⁶⁹. »

Poursuivons avec un extrait du carnet de Just Arnoux décrivant la journée 18 octobre, durant laquelle, selon ses dires, la population part à la découverte des destructions de la ville :

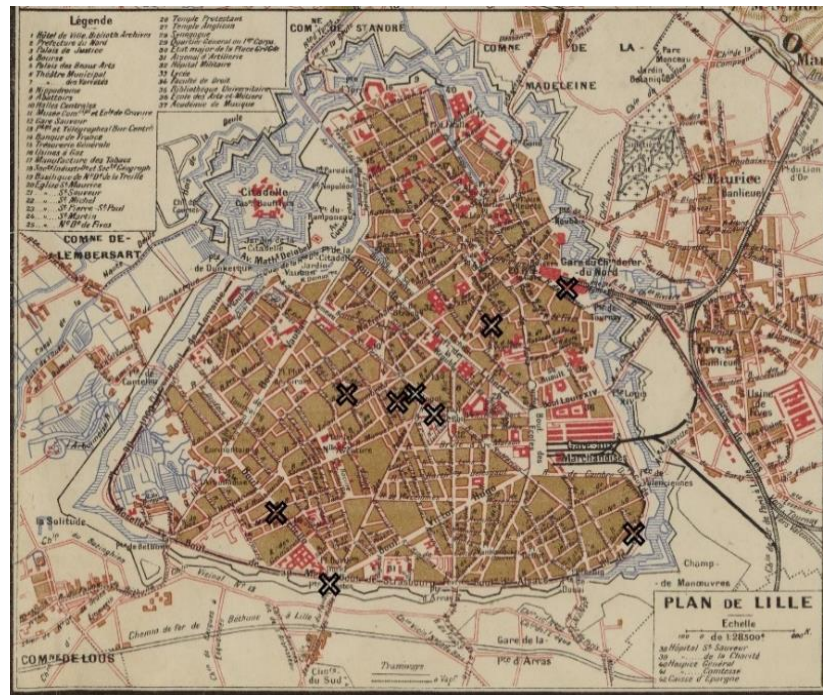
« Cette journée est consacrée par les habitants à un pèlerinage sur les décombres fumantes de la cité. Nous pouvons prendre sur le vif, au milieu des ruines, bien des tableaux saisissants. Rue des Pyramides, un pan de maison écroulé laisse apercevoir aux étages deux lits non défaits suspendus presque dans le vide, ailleurs, des cuisinières restées à l'entrée des cheminées s'y maintiennent comme par un miracle d'équilibre. Rue de Tournai, c'est tout l'intérieur d'un logement du deuxième étage qui est à nu, les objets mobiliers sont en place. Cela fait l'effet d'une boîte dont on a enlevé un des côtés. Boulevard de Belfort, la cheminée d'une usine porte les traces de vingt et un obus, mais elle reste debout. Boulevard Montebello, une maison incendiée ressemble à une cage. Seuls les quatre murs restent. Au rez-de-chaussée, on remarque encore intacte la cuisinière, sur laquelle repose une cafetière, dont on s'est sans doute servi dans la nuit pour donner du réconfort aux réfugiés dans la cave⁷⁰. »

Notons qu'il mentionne également la Rue du Molinel, la place Sébastopol, la rue Colibrant, la rue Ratisbonne et la porte des Postes. Pour avoir une meilleure image de la scène décrite par le diariste, nous exposons ci-dessous une carte de Lille où nous avons indiqué les rues et boulevards cités d'une croix noire. Ce ne sont bien entendu pas les seules destructions que la ville a subies, la prise et les combats autour de la ville ont en effet détruit près de 1300 bâtiments et tués environ 200 civils⁷¹.

⁶⁹ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 21-22.

⁷⁰ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 21.

⁷¹ VANDENBUSSCHE Robert, *op. cit.*, p. 111.



Carte « Département du Nord », éditée par la Bibliothèque nationale de France, GED-6476, 1911⁷².

À Gand, l'ambiance y est différente. Certes, les troupes pénètrent la ville, mais les destructions sont beaucoup moins importantes. Il ne s'agit bien entendu pas d'une ambiance festive ni même sereine, car là aussi le canon gronde comme nous l'explique le carnet *Bommen op Gent* le 11 octobre :

« Noch steeds kanon gebulder. De Engelschen komen en gaan in de stad. Meer gaan er uit, in de richting van Lokeren en van Melle. Weeral een vlieger (Duitsch). In de stad is het betrekkelijk kalm. Dezen avond nog ene spion aangehouden. Op 't oogenblik van slapen gaan, hooren wij weeral zoo een vrede slag (10 ½ ure). Is dat een bom die geworpen wordt? Wij zien door 't venster en hooren beneden in de straat zeggen " 't is aan St.-Pieter Aalst". Wat zal het geweest zijn⁷³? »

Marc Baertsoen confirme les bruits entendus par la population ce même jour :

⁷² Voir annexes 1 et 2.

⁷³ « Encore toujours le rugissement du canon. Les Anglais vont et viennent dans la ville. Plus en sortent, en direction de Lokeren et de Melle. Un autre aéroplane (allemand). En ville, c'est relativement calme. Ce soir, un espion a été arrêté. Au moment de s'endormir, nous entendons un autre coup effrayant (10h30). Est-ce que c'est une bombe que l'on jette ? Nous regardons par la fenêtre et entendons les gens dire dans la rue "C'est à St.-Pieter Aalst". Qu'est-ce ? » cf. *Bommen op Gent*, op. cit., p. 16.

« L'après-midi, on entend distinctement les coups de canon, dans la direction de l'est. On dit qu'on se bat à Melle-Quatrecht et aussi à Loochristy. A la soirée tombante, le bruit de la canonnade semble être très proche ; je vais à la place du Parc pour me rendre compte de sa direction ; elle vient nettement de l'est-sud-est ; dans l'obscurité de la nuit, on voit très distinctement l'éclair qui précède chaque coup, ce qui, à raison de 300 mètres par seconde, ferait une distance de 5,400 mètres, soit la distance de Melle environ⁷⁴.

Virginie Loveling en parle aussi dans son carnet intime, mais à partir du 13 octobre :

« Het is half twaalf. Van sedert negen uur dondert het kanon niet heel verre van hier, gewoonlijk twee ontploffingen achtereen dan een korte verpoozing. Het is te hooren op een groote lijn langs het noord en noordwest, of is het een de weergalm van 't ander? De grond dreunt. De zenuwen worden geschokt, de hand, die de pen wil vastnemen, beeft... het hart klopt en tranen benevelen den blik... Toch eindelijk vrees voor 't zelfbehoud? O neen, neen, van wat belang is thans desnoods een menschenleven min of meer. Doch... al die arme jongens prijs gegeven aan verminking en aan dood!...⁷⁵»

Jeanne Vanderstegen ne mentionne pas les bombes, mais bien l'arrivée des Allemands. Le 12 octobre, elle écrit :

« J'étais allée chez B.M. avec Henry et à 11h en rentrant, maman nous annonça qu'ils étaient arrivés, à 4 ou 5 à l'hôtel de ville. En l'apprenant, B.M. avait éclaté en pleurs. Chose que je ne comprends guère, car l'entrée des alleboches ne change rien, n'est pas une chose importante pour l'avenir de la Belgique⁷⁶. »

La peur est donc bel et bien présente, mais rien de comparable à la terreur dans laquelle vivent les Lillois en ce début d'occupation. En effet, à la différence de Lille, Gand n'a connu ni batailles ni incendie en son sein⁷⁷. L'entrée de l'ennemi en ville se fait de manière moins chaotique et violente que pour son homologue française.

⁷⁴ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 18.

⁷⁵ « Il est onze heures et demie. Depuis neuf heures, le canon tonne pas très loin d'ici, généralement deux coups de canon d'affilée puis une courte pause. On peut l'entendre sur une large ligne le long du nord et du nord-ouest, ou l'un est-il l'écho de l'autre ? Le sol tremble. Les nerfs sont ébranlés, la main qui veut prendre le stylo tremble... Le cœur bat et les larmes embuent les yeux... La peur, l'instinct de survie, enfin ? Oh non, non, quelle est l'importance maintenant, une vie humaine de plus ou de moins. Mais... Tous ces pauvres garçons livrés à la mutilation et à la mort ! » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 33.

⁷⁶ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/mémoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 13 octobre 1914, p. 36.

⁷⁷ MANTELS Ruben, *op. cit.*, p. 49.

3. VIVRE EN ZONE D'ÉTAPE

Dans les deux villes s'installe désormais l'occupant. Pendant quatre ans le quotidien est bouleversé, les règles de vie sont changées et la ville s'apparente à une grande prison pour les habitants⁷⁸ des zones d'étapes. Notre objectif sera de comprendre non seulement ce que cela implique pour la population locale, mais également, comment ces nouvelles règles, cet enfermement est vécu par nos diaristes.

Gand

Le 22 octobre 1914, le siège de l'Etappen-Inspektion est installé à Gand. Ainsi, de grandes parties de la Flandre-Orientale et Occidentale, une partie du Hainaut et du Luxembourg deviennent la zone de rassemblement de la quatrième armée allemande, qui tient un front allant de la côte à Armentières⁷⁹. Le territoire de l'Etappen-Inspektion de la quatrième armée est divisé en treize *kommandaturen*. Gand dispose également d'une Kommandantur, qui se trouve au Kouter. Le Kommandant Georg von Wick y contrôle différents services, de la police aux soins de santé et en passant par les aumôniers et la délivrance de cartes de transport⁸⁰.

Dès le début de l'occupation, les Allemands placardent les nouveaux règlements sur les murs de la ville. Toutes les mesures annoncées viennent la plupart du temps des autorités militaires, mais aussi de l'autorité belge (avec dans de nombreux cas l'occupant à l'origine des règles) et des comités d'alimentation, instance dont nous parlerons plus en détail ci-dessous⁸¹. Jeanne Vanderstegen mentionne d'ailleurs cette présence d'affiches dans son carnet le 23 octobre 1914 :

« Les Alle. ne perdent pas leur temps et placardent des tas d'affiches. Entre-autres, pour recommander de ne pas stationner. C'est pourtant le meilleur moyen de former des attroupements que de mettre sur les murs des affiches promettant qu'on sera fusillé si on fait ci ou si on ne fait pas ça...⁸² »

Ainsi, Marc Baertsoen détaille l'organisation administrative de la zone d'étape le 21 mars 1915 :

⁷⁸ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 116.

⁷⁹ VANDENBOGAERDE Sebastiaan, *Een kijk op de administratiefrechtelijke organisatie van het "Etappengebied" tijdens de Eerste Wereldoorlog. Masterproef van de opleiding 'master in de rechten'*, Gand, Universiteit Gent [2009-2010] p. 51.

⁸⁰ PIETERS Denis et DE GROOTE Stefaan, op. cit., p. 6.

⁸¹ « Gand, ville occupée », op. cit. (consulté le 21 juillet 2021).

⁸² GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/mémoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 23 octobre 1914, p. 59-60.

« Gand est devenue en effet la grande ville d'étape de la 4^{me} armée allemande, soit le centre de l'administration du ravitaillement, de la concentration et de la reconstitution de toute la partie de l'armée allemande opérant dans les Flandres⁸³. »

Très vite la population se sent isolée. Les contacts avec le reste de la Belgique sont limités et la presse est soumise à la censure⁸⁴. Cela semble déplaire fortement à Marc Baertsoen, lui qui est si prompt à mentionner des nouvelles internationales. Il se retrouve sans nouvelles officielles du monde extérieur et écrit à ce sujet le 19 octobre 1914 :

« Toujours l'occupation. Pas d'évènements. Ce qui pèse le plus c'est l'absence complète de toute nouvelle du dehors. On apprend seulement que les Allemands occupent Ostende Zeebrugge et Knocke aussi bien que Bruges⁸⁵. »

Le service postal aussi est grandement impacté par la guerre. À nouveau, Marc Baertsoen s'en plaint dans son carnet à l'entrée du 26-27 octobre 1914 :

« La poste qui ne fonctionnait plus depuis longtemps qu'entre certaines localités, et en mettant un temps énorme pour faire parvenir les lettres, ne fonctionne plus du tout depuis que les Allemands occupent presque toute la Belgique. C'est une des plus grandes privations : impossible de faire parvenir un mot, ni en ville, ni dans le pays, ni à l'étranger et impossible d'en recevoir un. Impossible surtout de connaître le sort des êtres qui nous sont chers et qui sont au front de l'armée⁸⁶. »

Virginie Loveling – un peu plus tard certes – mentionne également la rareté des lettres, le 9 janvier 1915, de manière assez poétique :

« Een brief, dat is een zeldzaamheid, een witte meerle, een wonder nu⁸⁷! »

⁸³ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 48.

⁸⁴ « Gand, ville occupée », *op. cit.*

⁸⁵ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 20.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁸⁷ « Une lettre, c'est une rareté, un merle blanc, un miracle maintenant. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 62.

En l'absence de journaux⁸⁸, le carnet intime *Bommen op Gent*, nous révèle l'importance des ragots et du bouche-à-oreille pour savoir non seulement ce qu'il se passe dans la ville même, mais également à l'extérieur. Ainsi, le diariste écrit le 20 octobre 1914⁸⁹ :

« Enfin, ik kom René tegen die mij zegt dat de Duistchers zijn achetrom geslagen, 70.000 dooden, 300 kanons en 31 vlaggen afgepakt. Ik antwoord enkel "Ik weet het al." Een Duistcher in 't fonteintje (...) zei het mij⁹⁰. »

Le transfert de l'information, d'occupé à occupé, est un canal de communication fondamental durant l'occupation : les gens se partagent l'information de manière récurrente comme le montrent les écrits de Virginie Loveling datant du trois mars 1916 :

« 's Namiddags damesgezelschap hier. De kaarten worden uitgedeeld, opgenomen, maar het spel dra stop gezet. Het onderhoud loopt weder over den oorlog : "Slecht nieuws van Verdun⁹¹." "Och, allemaal leugens, ze doen niets dan valsche berichten mededeelen." "Nee, neen, 't is nu wel waar."⁹² »

Le diariste anonyme affirme même ne pas ressentir le manque de journaux, mais semble tout de même espérer leur réapparition en écrivant le 22 octobre 1914 :

⁸⁸ Absence temporaire il est vrai, quelques jours plus tard, les occupés ont à nouveau accès à certains journaux, comme c'est le cas du *Nieuw Rotterdamsche Courant*, journal hollandais qui se veut neutre et informatif, ce qui a comme conséquences d'avoir l'autorisation d'être publié en Belgique occupée. cf. GEUDEKER Nienke, *Onafhankelijkheid en neutraliteit. De Nederlandse pers tijdens de Eerste Wereldoorlog. Een vergelijkend onderzoek naar De Telegraaf, de Nieuwe Rotterdamsche Courant en Het Volk.*, Utrecht, Universiteit Utrecht [Maart 2004] p. 70-71 & 74.

⁸⁹ Il s'agit de la première bataille d'Ypres qui prend place à partir de la mi-octobre et jusqu'à la fin du mois de novembre 1914 le long du canal de l'Yser sur un front de presque 50 km. Le 13 novembre 1914, l'épuisement des troupes, les pluies intenses et la neige ont raison de la tentative des Allemands de rompre le front allié et la course à la mer. cf. PORTE Rémy, « Ypres », dans COCHET François et PORTE Rémy (éd.), *Dictionnaire de la Grande Guerre. 1914-1918*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2008 (Bouquins) p. 1082-1083.

⁹⁰ « Quoi qu'il en soit, je rencontre René qui m'apprend que les Allemands ont battu en retraite, qu'il y a eu 70.000 morts, que 300 fusils et 31 drapeaux ont été emportés. Je réponds simplement "Je le sais déjà". Un Allemand à la petite fontaine (...) me l'a dit. » cf. *Bommen op Gent. op. cit.*, p. 18.

⁹¹ « Commencée le 21 février 1916, la bataille de Verdun comporta deux phases. Jusqu'au 1^{er} juillet, les Allemands multiplièrent les attaques, d'abord sur la rive droite de la Meuse, puis plus tard sur la rive gauche. Ils s'emparèrent du fort de Douaumont mal défendu et du fort de Vaux défendu avec acharnement. (...) À partir du mois de juillet, les Allemands se tinrent sur la défensive. Au mois d'octobre et de décembre 1916, Douaumont puis Vaux furent repris, ainsi que la plus grande partie du terrain perdu au début de la bataille. » cf. « Verdun (Bataille de) », dans BECKER Jean-Jacques, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Bruxelles, André Versaille éditeur, 2008 (Références (Versaille)) p. 229-230.

⁹² « Dans l'après-midi, j'ai la compagnie des dames ici. Les cartes sont distribuées, récupérées, mais le jeu est rapidement arrêté. La discussion porte à nouveau sur la guerre : "Mauvaises nouvelles de Verdun." "Oh, ce ne sont que des mensonges, ils ne font que transmettre de fausses nouvelles." "Non, non, c'est vrai maintenant." » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 234.

« *Het is verwonderlijk hoe weinig het mij verveelt geene dagbladen te hebben. Wij weten het nieuws al even gauw geloof ik en wij lezen toch geene honderdmaal het zelfde. Het is te hoopen dat de gazettiers ons iets puiks zullen geven na nu zoolang gezwezen te hebben*⁹³. »

Quand bien même les occupés réussissent à avoir quelques nouvelles, le sentiment d'être enfermé reste bien présent, car il est interdit de sortir de la zone d'étape sauf si l'on réussit à obtenir un passeport⁹⁴, chose peu aisée selon les dires des diaristes. Le premier à mentionner l'utilisation de passeport est Marc Baertsoen qui écrit le 14 janvier 1915 :

« *Les communications par terre, par eau et par poste deviennent de plus en plus difficiles. Il faut un passe-port pour tout voyage à un endroit quelconque de la Belgique, même par vicinal, ce qui n'était pas exigé auparavant. Ces passe-ports se délivrent très difficilement. (...) L'administration allemande se montre très tracassière ; pour le moindre déplacement, même pour tenir une réunion publique, il faut une autorisation, qu'il faut aller chercher à la "Kommandatur", où il faut faire queue et perdre beaucoup de temps*⁹⁵. »

Virginie Loveling l'évoque dans un contexte de narration de son quotidien et explique le 24 mai 1915, de manière très succincte, que quand elle quitte la ville, il y a un barrage avec des sentinelles vérifiant les passeports⁹⁶. Enfin, la jeune Jeanne Vanderstegen évoque le 21 mars 1915, les frontières au-delà desquelles il faut se munir du précieux document :

« *En principe, il faut des passe-ports : si on quitte même à pieds, l'Etape ou Gand, c'est-à-dire si on va au delà de Scheldewindeke, Moortzele, Gontrode Melle, Heusden, Destelbergen Evergem, Vinderhoute, Luchteren (je crois), la Pinte gare, Dickelvenne*⁹⁷ ... »

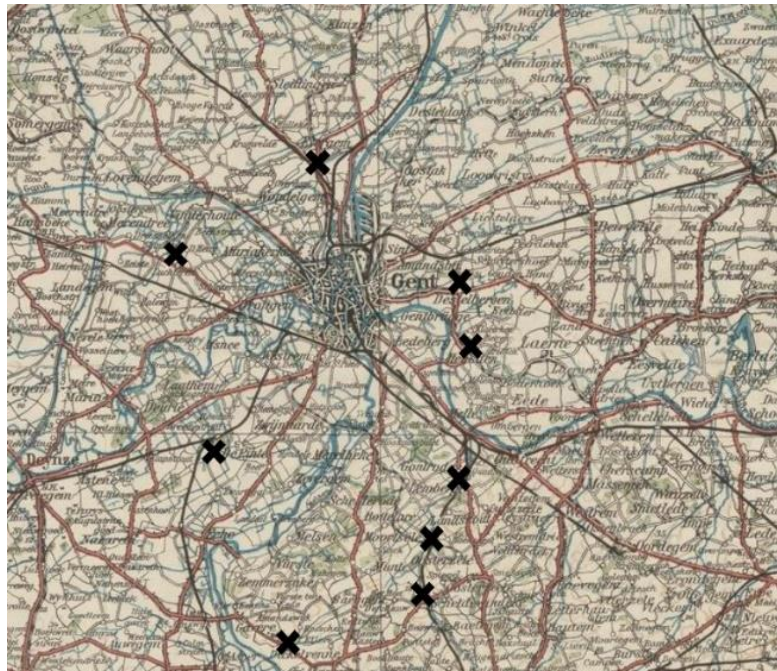
⁹³ « C'est incroyable à quel point je me lasse peu de ne pas avoir de journaux. Je pense que nous connaissons les nouvelles aussi rapidement et que nous ne lisons pas la même chose cent fois. Il faut espérer que les gazetiers nous donneront quelque chose de bon après un si long silence. » cf. *Bommen op Gent*, op. cit., p. 20.

⁹⁴ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 236.

⁹⁵ BAERTSOEN Marc, op. cit., p. 37.

⁹⁶ LOVELING Virginie, op. cit., p. 125.

⁹⁷ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/mémoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 21 mars 1915, p. 120.



Carte de transport de la Belgique et du nord de la France « Gent – Brüssel », exécutée et éditée par PAASCHE Walter et Institut Paasche & Luz, Stuttgart, 1918⁹⁸.

Ainsi, sur cette carte nous observons les frontières imposées par les Allemands : les occupés ne peuvent pas se déplacer en dehors des environs de Gand et sont par conséquent réellement enfermés dans leur ville. Sortir se fait uniquement sous certaines conditions, ce qui rend tout voyage hors de Gand fastidieux et cher⁹⁹, le passeport étant payant et temporaire, donc à renouveler à chaque nouveau déplacement.

Outre ce soudain isolement du monde extérieur, les diaristes notent tous l'arrivée et le va-et-vient incessant des soldats. La ville devient véritablement une caserne : 12.000 soldats¹⁰⁰ circulent, s'entraînent, arrivent et quittent la ville sous les yeux parfois étonnés ou circonspects des habitants. La jeune Jeanne Vanderstegen en parle souvent, même si brièvement, au début de la guerre. Ainsi le 13 octobre elle note dans son carnet :

« Depuis ce matin tôt il passe des soldats... c'est un défilé interminable on en voit partout, à cheval, à vélo, à pied¹⁰¹. »

⁹⁸ Voir annexes 3 et 4.

⁹⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 116.

¹⁰⁰ « Gand, ville occupée », op. cit. (consulté le 11 août 2021).

¹⁰¹ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/mémoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 13 octobre 1914, p. 39.

Virginie Loveling assiste de loin à un entraînement de jeunes recrues le deux septembre 1915 et témoigne à quel point le monde civil et le monde militaire – et donc par extension celui de la guerre – se côtoient dans les zones occupées :

« Toen wij eergisteren voorbij het lokaal der Schijfschieting reden, wemelde het grijs van soldaten aan den overkant onder de boomen : het waren jonge kereltjes van zeventien, achttien jaar. Ze werden gedrild door hier en daar een er bij staanden oudere. De eerste reeks lag neergeknield, de tweede reeks stond daarachter en allen mikten met den loop hunner geweren recht naar ons in het voorbijrijden¹⁰². »

Le diariste anonyme de Gand semble très intéressé par ce va-et-vient et note aussi bien l'affluence que l'absence d'Allemands sans la ville. Le mercredi 11 août 1915, il semble interloqué par l'absence de soldats en ville, ou plutôt une présence moins importante que d'habitude:

« Alles is weer kalm. Geen Duitschers te zien, als we zeggen geen, beteekent dat, dat je er bv van de Kortrijksche straat tot het Justitiepaleis maar een dertig à veertig zult zien. We horen ook maar nu en dan gedommel meer uit de verte¹⁰³. »

En revanche, le premier septembre 1916¹⁰⁴, il remarque un grand remue-ménage :

« Vele soldaten loopen langs alle zijden rond. De autos's zijn al de geheelen week in volle draf. Oude en jonge soldaten trekken op. De jonge, lachend in hun vuistje, toelonkend. De oudere (getrouwde) al weenende als zij een kind bij zijne moeder¹⁰⁵. »

¹⁰² « Avant-hier, en passant devant le stand de tir, nous avons remarqué la tenue grise des soldats de l'autre côté, sous les arbres : c'étaient de jeunes hommes de dix-sept ou dix-huit ans. Ils étaient entraînés ici et là par un aîné. Le premier groupe était à genoux, le second derrière eux, et tous pointaient leurs fusils droit sur nous pendant que nous passions. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 168.

¹⁰³ « Tout est redevenu calme. Aucun Allemand en vue, quand nous disons aucun, cela signifie par exemple que de Kortrijkschestraat au Palais de Justice, vous ne verrez qu'une trentaine ou une quarantaine d'entre eux. Nous entendons maintenant aussi qu'un grondement occasionnel au loin. » cf. *Bommen op Gent, op. cit.*, p. 61.

¹⁰⁴ Ce va-et-vient est causé par la bataille de Verdun [février-décembre 1916]. cf. LAFON Alexandre, *La France de la Première Guerre mondiale*, Paris, Armand Colin, 2016 (cursus) p. 90 & 93.

¹⁰⁵ « De nombreux soldats se promènent de tous les côtés. Les voitures ont roulé toute la semaine. Les vieux et les jeunes soldats défilent. Les plus jeunes, riant dans leurs petits poings, faisant de l'esbroufe. Les plus âgés (mariés) pleurent en comme un enfant auprès de sa mère. » cf. *Bommen op Gent, op. cit.*, p. 104.

Lille

Lille tombe le 12 octobre 1914 sous l'autorité allemande. Commencent ainsi les 1465 jours d'occupation de la ville¹⁰⁶. Elle devient le siège aussi bien de la zone d'étape que de la VI^e armée allemande¹⁰⁷. Comme à Gand, très vite les affiches sont placardées. Devenus le quotidien des Lillois, certains en profitent pour plaisanter au sujet des affiches et des restrictions alimentaires. Ainsi, Pauline Delahaye-Théry écrit le 11 mars 1915 :

«Un plaisant a apposé sur la mairie un “avis” manuscrit, demandant qu’afin de retrouver dans les assiettes le morceau de viande quotidien, la Kommandantur distribue des loupes. Naturellement l’avis a été enlevé, mais il est bien resté une demi-heure. Tous les passants riaient et les sentinelles allemandes qui n’y comprenaient rien ont appelé un officier qui lui, lisait le Français¹⁰⁸ ... »



Comme nous l'avons constaté ci-dessus, la situation à Lille et Gand, bien que similaire, connaît des différences au niveau de l'expérience de guerre.

Premièrement, comme nous l'indique la carte ci-contre¹⁰⁹, Lille est beaucoup plus proche¹¹⁰ du front que la ville de Gand. Ainsi, toute la durée du conflit, les bruits de la guerre sont omniprésents, comme en témoignent tous les diaristes. Pierre Motte par exemple, mentionne les bruits

d'aéroplanes, de canons ou d'obus de manière récurrente, parfois dans des notices très courtes comme nous l'atteste celle du 14 août 1916 :

¹⁰⁶ LEMBRÉ Stéphane, *La guerre des bouches. Ravitaillement et alimentation à Lille (1914-1919)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016 (Histoire et civilisations), p. 19 & 31.

¹⁰⁷ VANDENBUSSCHE Robert, *op. cit.*, p. 112.

¹⁰⁸ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 37.

¹⁰⁹ Voir annexe 6.

¹¹⁰ À moins de 20 kilomètres de la ligne de front pour être précis. cf. VANDENBUSSCHE Robert, *op. cit.*, p. 113.

« Le canon marche toute la journée. Vers 10 heures du soir cela devient très fort et fait trembler tout de la maison pendant une heure¹¹¹. »

La distance entre le front et l'arrière est si mince qu'elle est parfois même effacée, comme c'est le cas lors de combats aériens. Combats qui sont alors retranscrits de manière minutieuse dans les journaux intimes des diaristes comme en témoigne l'extrait de Jeanne Lefebvre datant du trois mars 1915 :

« Nous avons vu des avions de toutes les sortes, quand les Anglais ou Français passent, les Allemands tirent après, on voit de gros flocons dans le ciel. Samedi dernier, il y en a un qui a été touché, c'était triste de le regarder piquer vers le sol et s'écraser dans un grand nuage de poussière¹¹². »

Le canon fait partie du quotidien, à tel point que quand il est silencieux, certains diaristes le notent et se posent la question de la raison du silence. C'est le cas de Pauline Delahaye-Théry¹¹³ le 24 janvier 1915, de Pierre Motte le 20 mai 1915¹¹⁴ et de Just Arnoux le 29 août 1915¹¹⁵.

De plus, la vie même des civils est mise en danger à de nombreuses reprises au cours de l'occupation. Ainsi, Jeanne Lefebvre nous explique le 9 août 1916 avoir reçu des instructions d'un prêtre sur les démarches à effectuer si par malchance du gaz se répandait en ville :

« M. le curé nous a prévenus, lors de son sermon de dimanche dernier, que quand nous entendrons les cloches sonner, il faudrait directement monter aux étages supérieurs et respirer un linge imbibé de vinaigre pour ne pas sentir les gaz asphyxiants et empoisonnés qui risquent de nous contaminer bientôt¹¹⁶. »

De même, l'explosion du 11 janvier 1916 d'un dépôt de munitions nommé *le bastion des 18 ponts*, est décrite dans tous les journaux de guerre analysés. En effet, vers 3h30 du matin, le dépôt explose probablement à cause du stockage temporaire par les Allemands d'explosifs, les Allemands voulant les protéger des tirs anglais¹¹⁷. Outre le dépôt en lui-même, 21 usines et pas moins de 700 maisons sont entièrement détruites. De plus, des centaines d'autres ont les vitres

¹¹¹ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 14 août 1916, p. 35.

¹¹² LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 51.

¹¹³ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 22.

¹¹⁴ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 20 mai 1915, p. 12.

¹¹⁵ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 144.

¹¹⁶ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 127-128.

¹¹⁷ Exposition virtuelle « 11 janvier 1916: l'explosion des "18 ponts" » éd. Archives municipales de Lille, via le lien <https://archives.lille.fr/exhibit/32> (consulté le 18 juillet 2021).

brisées ou le toit endommagé. L'évènement fait une centaine de morts ainsi que 400 blessés. Les carnets témoignent du choc et de l'horreur que cette catastrophe a causés chez les Lillois. Pierre Motte reste factuel en écrivant le jour même :

« Le matin à 3h ½ explosion formidable a secoué toute la ville. (...) le matin on a appris que c'était le dépôt de munitions entre les portes de Douai et de Valenciennes qui avait sauté. (...) Plusieurs centaines de tués¹¹⁸. »

En revanche, Pauline Delahaye-Théry et Jeanne Lefebvre font toutes deux part de leurs émotions dans leur récit :

« Quelle nuit, mes chers enfants ! Jamais je n'arriverai à vous décrire l'angoisse et l'horreur de cette nuit. À 4 heures moins vingt, un bruit plus qu'extraordinaire a réveillé toute la population qui croyait avoir reçu une bombe. Les magasins de munitions et le bastion qui se trouve entre la porte de Valenciennes et la Porte de Douai venaient de sauter. J'ai encore le bruit dans les oreilles¹¹⁹. »

Au contraire d'autres diaristes, Jeanne Lefebvre n'aborde le sujet que deux jours plus tard. Elle appelle l'évènement une *terrible catastrophe*¹²⁰ et elle compare la situation avec les bombardements et incendies du début de la guerre :

« Ce qui se passe maintenant semble encore plus grave que le bombardement de 1914, des remparts on aperçoit toutes ces ruines, on ne reconnaît plus notre ville¹²¹. »

Enfin, la personne qui semble avoir été touchée le plus par l'incident est le diariste Just Arnoux qui, outre une description minutieuse des événements sur plusieurs pages, dénonce l'horreur de la guerre:

« Pauvres Lillois, qui avons subi le bombardement, supporté l'occupation, souffert la misère d'un siège, la fièvre typhoïde, il ne nous manquait plus que ce fléau, nouvelle horreur qu'engendre la guerre, nouvelle douleur ajoutée à notre vic¹²². »

Pour le reste, les Lillois connaissent également un sentiment d'isolement, par rapport au reste du pays. Ce sentiment est encore amplifié par une censure de la presse. Les seuls journaux pouvant encore paraître sont des journaux censurés par l'occupant. Ainsi, le *Bulletin de Lille*

¹¹⁸ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 11 janvier 1916, p. 24.

¹¹⁹ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 141.

¹²⁰ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 89.

¹²¹ *Ibid.*, p. 90.

¹²² ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 173.

est publié deux fois par semaine à but informatif et comporte des articles au sujet de l'administration allemande de Lille¹²³. *La Gazette des Ardennes*¹²⁴, en revanche, est un réel périodique de propagande¹²⁵. Les Lillois sont privés de nouvelles de l'avancement des troupes et de la situation internationale en général : l'incertitude semble totale. Ce silence est déploré par Pauline Delahaye-Théry, comme en témoigne cet extrait du 9 juin 1915 :

« Mon Dieu si nous n'avions pas confiance en vous, nous serions effrayés du silence qui s'alourdit de plus en plus autour de nous. Notre prison se rétrécit de jour en jour. Plus de nouvelles, plus de journaux, plus de communiqués, plus de paquets lancés par les aéros¹²⁶. Partout des gens qui ont l'air de se décourager¹²⁷. ».

Mais, tout comme à Gand, les nouvelles officielles et le bouche-à-oreille permettent d'être au courant des nouvelles de la guerre. Ainsi, les diaristes mentionnent tous au moins une des grandes batailles. Prenons l'exemple de la bataille de Verdun dont l'existence est parvenue aux oreilles des Gantois. Les quatre diaristes lillois en parlent au moins une fois dans leur carnet. Le premier est Pierre Motte qui le mentionne le 24 février 1916 :

« Les Allemands annoncent un succès¹²⁸ et 3.000 prisonniers près de Verdun¹²⁹. »

La fin et l'issue favorable pour les alliés le 19 décembre 1916 sont mentionnées par tous sauf Jeanne Lefebvre, qui n'en touche pas un mot, ni le jour même, ni les jours qui suivent.

Ensuite, comme c'est le cas à Gand, la correspondance postale est pratiquement au point mort à Lille. Envoyer ou recevoir des lettres hors zone occupée est désormais illégal. Il est également illégal pour une personne de circuler avec des lettres¹³⁰. Tous les diaristes sont touchés par cette interdiction, car bien souvent leur famille habite en France libre.

¹²³ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 62-63.

¹²⁴ La Gazette des Ardennes est fondée le premier novembre 1914 par l'état-major allemand à Charleville. Il forme un outil important de propagande allemande en territoire occupé. cf. WEBER David, « Démobilisation des esprits chez l'occupé et guerre des cultures : l'expérience de la Gazette des Ardennes », dans *Cahiers d'Études Germaniques*, n° 66, 2014, p. 77-90, cf. p. 78.

¹²⁵ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 62-63.

¹²⁶ Il arrive en effet que des avions alliés lancent des tracts pour partager des nouvelles de victoires alliées. cf. DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 236.

¹²⁷ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 76.

¹²⁸ Les Allemands ne mentent pas : le 21 février 1916, la cinquième armée allemande attaque le nord-est de la ville de Verdun. Cette première offensive allemande se déroule jusqu'en juillet 1916 et résulte en des victoires allemandes. cf. LAFON Alexandre, *op. cit.*, p. 90-92.

¹²⁹ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire (1914-1918), *Journal de guerre*, J 1950, 24 février 1916, p. 27.

¹³⁰ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 16-17.

La personne qui le mentionne le plus dans son carnet est sans aucun doute Jeanne Lefebvre dont le mari est parti le 2 août¹³¹ 1914, en pantoufles et avec un cahier de dessin sous le bras, à priori pour assister au départ des mobilisés. Dans la première page de son carnet, Jeanne Lefebvre explique le choc éprouvé lorsqu'elle apprend la nouvelle du départ impromptu¹³². Des lettres sont encore échangées jusqu'au neuf octobre avant que la guerre ne mette fin à leur correspondance. Après cette date, elle reste sans nouvelles de son mari jusqu'au 15 juillet 1917 :

« Quel bonheur inespéré, enfin, j'ai reçu une lettre de mon Charlot par l'intermédiaire de la Croix de Francfort, il pense à nous constamment dit-il, et nous donc ! Il dit que lui non plus n'a jamais reçu de nouvelles de nous. J'espérais que des personnes évacuées pourraient le rencontrer et lui parler de nous, mais il n'a vu personne. J'ai prévenu tout le monde que je savais enfin mon mari en bonne santé et le lendemain, 14 juillet, j'ai répondu vingt mots. Espérons que notre Charles chéri les reçoive bien vite. Quel réconfort pour nous de savoir qu'il pense toujours à nous¹³³. »

En revanche, quand bien même elle n'a pas reçu de nouvelles avant juillet 1917, le 16 octobre 1916 elle mentionne tout de même que d'autres personnes de son entourage ont reçu du courrier, tout en y ajoutant ses propres doutes quant à l'absence de nouvelles de son mari :

« Pour l'instant, tout le monde reçoit des nouvelles par des lettres de prisonniers ou par l'intermédiaire de la Croix-Rouge de Genève, seulement nous n'en avons pas, Charlot nous oublie c'est sûr. Il ne pense plus à nous, depuis si longtemps qu'il est parti. Moi, je ne l'oublie pas et je prie de tout mon cœur pour lui¹³⁴. »

En effet, des lettres sont bel et bien échangées par le biais des pays neutres, de la Croix-Rouge ou encore grâce à certains officiers allemands¹³⁵. À partir de 1916, les règles s'assouplissent et l'Allemagne autorise la correspondance entre la France occupée et la France libre par cartes réglementaires toujours via la Croix-Rouge, comme l'a expliqué Jeanne Lefebvre ci-dessus¹³⁶. Néanmoins, elles mettent des mois à arriver à destination, comme nous pouvons le lire dans le journal de guerre de Pierre Motte.

¹³¹ LILLE, Archives municipales de la ville de Lille, *Cartes postales de la ville de Lille*, Lille. – Gare, 7Fi/548, Gravure représentant le départ des mobilisés le 2 août 1914.

¹³² LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 19.

¹³³ *Ibid.*, p. 209.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 150.

¹³⁵ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 16-17.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 19.

La première fois qu'il mentionne recevoir des lettres de sa femme le 28 janvier 1916, il explique aussi que les nouvelles datent du 23 décembre 1915 et du 1^{er} janvier 1916¹³⁷. De plus, il explique le premier du mois de mai 1916 qu'il reçoit des nouvelles de sa femme, nous donnant plus d'information sur les délais :

« Ma carte postale de Coublevie du 12 avril qui ne dit que quelques mots, mais me fait le plus grand plaisir puisqu'il y a plus de 3 mois que je n'ai pas vu l'écriture de ma femme. Tout le monde va bien : deo gratias¹³⁸. »

Tout comme à Gand, la zone d'étape de Lille n'est plus accessible qu'à la condition d'avoir un passeport. Pour comprendre l'implication de ces mesures, prenons l'exemple de Pierre Motte qui part de Coublevie le huit février à huit heures¹³⁹ et arrive à Lille le deux mars¹⁴⁰ en étant passé par les Pays-Bas¹⁴¹ et la Belgique¹⁴². Le passage suivant datant du premier mars 1915, nous démontre le calvaire administratif pour rentrer en zone occupée :

« Là après une fausse direction on nous indique enfin le bureau où il nous faut faire signer nos papiers et obtenir le parchemin définitif. (...) on nous établit un passeport pendant qu'on nous dit qu'on va téléphoner à Lille pour savoir de quoi il retourne. (...) un officier âgé et très poli ayant grade de Rittmeister nous fait entrer dans un cabinet nous pose qqes questions, paraissant étonné qu'on nous ait donné l'autorisation d'aller à Lille, les instructions reçues en général prohibant la délivrance de passeports aux Français¹⁴³. »

Enfin, Jeanne Lefebvre nous fournit une explication le 8 août 1915 sur l'implication des autorisations de sortie dans la vie quotidienne des habitants en zone d'étape :

¹³⁷ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 28 janvier 1916, p. 26.

¹³⁸ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 1^{er} mai 1916, p. 30.

¹³⁹ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 8 février 1915, p. 1.

¹⁴⁰ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 2 mars, p. 5.

¹⁴¹ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 11 février 1915, p. 1.

¹⁴² LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 1^{er} mars 1915, p. 4.

¹⁴³ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 1^{er} mars 1915, p. 4.

« Les Allemands deviennent de plus en plus difficiles pour accorder des laissez-passer, même les plus petits enfants doivent en avoir un pour passer d'un point à un autre. Et toutes les semaines, renouvellement, avec tous les problèmes et les dérangements que cela cause, et à chaque fois 1 ou 2 francs à déboursier. On a jamais vu ça, c'est incroyable¹⁴⁴. »

Vivre avec l'ennemi est d'autant plus tangible, que les soldats sont partout dans la ville. Les Allemands prennent possession d'un grand nombre de bâtiments publics à diverses fins, dont celle tout simplement d'abriter la *Kommandantur*. De plus, les soldats sont également logés dans des maisons, d'abord inoccupées et puis tout simplement chez des particuliers¹⁴⁵. Nous en parlerons de manière plus étendue dans le deuxième et troisième chapitre. Toujours est-il qu'il faut s'habituer à ce constant va-et-vient d'hommes et d'équipements qui semblent faire grande impression sur les occupés comme nous pouvons le lire dans le carnet de Jeanne Lefebvre dans cet extrait datant du 25 janvier 1915 :

« Et toujours le passage des régiments, de voitures à bâche blanches, des chariots qui embarquent à la gare de Saint-André, on ne voit que ça ! Et plus il y en a qui partent, plus il y a en a qui reviennent¹⁴⁶. »

Pierre Motte partage aussi de manière ponctuelle son quotidien avec les Allemands :

« je rentre en mongy jusqu'au dépôt avec des soldats ivres et ensuite à pied jusqu'à Lille où j'arrive à 7h42¹⁴⁷ »

4. QUI EST L'OCCUPANT ? QUI SE TROUVE DANS LA ZONE D'ÉTAPE ?

Mais qui sont-ils ? Nous avons parlé de militaires, de soldats, d'officiers même. Les diaristes ont-ils conscience des différents grades et différentes catégories de militaires ? Qu'en est-il de leurs particularités individuelles ?

Effectivement, les occupés constatent rapidement des différences au sein des troupes d'occupation. La première est tout simplement leur rôle dans la grande machinerie allemande. Ainsi, Virginie Loveling héberge chez elle un ambulancier de la Croix-Rouge. Même après son départ, il vient lui rendre visite de manière ponctuelle, comme en témoigne le passage suivant datant du 29 septembre 1915 :

¹⁴⁴ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 71.

¹⁴⁵ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 26-27.

¹⁴⁶ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 41.

¹⁴⁷ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire (1914-1918), *Journal de guerre*, J 1950, 2 mai 1915, p. 11.

« 's Avonds om 7 uur gaat de bel over. (...) Het is de ambulancier, die hier gelogeed heeft. "De meid liet mij niet boven gaan, maar ik wilde u niet den last veroorzaken voor mij beneden te komen," spreekt hij. Ik zeg hem niet, dat niemand — zelfs niet de naaste bloedverwanten zoo maar dadelijk bij mij toegelaten worden. Ik verontschuldig zijn stoutheid inwendig, hij heeft het goed bedoeld. Hij doet zich hartelijk voor als een vriend. Hij heeft een sterken, nieuwen bleekgrijzen winterjas aan — zijn witte hoed heeft hij op een stoel geworpen — en een nieuw rood kruis op den witten armband. En hij vertelt allerlei van zijn wedervaren. Hij is heel opgewekt: Alles is stil, er wordt voor 't oogenblik weinig gevochten... (Weet hij het niet, of zijn de tegenovergestelde, heimelijke berichten van heftigen strijd — hier te hooren — valsch?) Schier geen gekwetsten. Hij heeft te weinig werk. Daarom maakt hij van de gelegenheid gebruik om het omliggende te bezoeken¹⁴⁸. »

Étant donné qu'il est d'origine allemande, nous émettons l'hypothèse que l'ambulancier fait partie de la Croix-Rouge allemande. En effet, Première Guerre mondiale devient un défi majeur pour cette dernière. Comptant plus d'un million de membres au début de la guerre, l'organisation s'acquitte de diverses tâches, dont la prise en charge des réfugiés¹⁴⁹.

À Lille Pierre Motte, à peine rentré chez lui, découvre que sept infirmières y logent :

« Je rentre à la maison (...) il y a dans la maison 7 infirmières, 2 qui logent dans la chambre de Jeanne (sœurs protestantes) 4 dans la grande chambre des garçons et 1 qui parle le français dans la chambre d'enfant au premier¹⁵⁰. »

Par ailleurs, comme nous l'analyserons de manière plus détaillée dans les prochains chapitres, cette cohabitation avec des infirmières allemandes se fait durant l'entièreté de l'occupation. Sortons maintenant du milieu médical pour nous intéresser à la police militaire. Aussi bien

¹⁴⁸ « A 7 heures du soir, la cloche sonne. (...) C'est l'ambulancier qui a logé ici. "La femme de chambre ne voulait pas me laisser monter, mais je ne voulais pas vous causer de problèmes en descendant pour moi", dit-il. Je ne lui dis pas que personne — pas même les parents proches — n'est admis chez moi comme ça. Je l'excuse intérieurement pour sa gaffe, il voulait bien faire. Il se comporte comme un ami. Il porte un manteau d'hiver neuf et solide, gris pâle — il a jeté son chapeau blanc sur une chaise — et une nouvelle croix rouge sur son brassard blanc. Et il raconte toutes sortes d'histoires sur ses expériences. Il est très joyeux : tout est calme, il y a peu de combats en ce moment... (Ne le sait-il pas, ou les informations contraires, secrètes, de combats violents — entendues ici — sont-elles fausses ?) Presque aucun blessé. Il a trop peu de travail. Il profite donc de l'occasion pour visiter les environs. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 180.

¹⁴⁹ « Geschichte des Deutschen Roten Kreuzes », dans <https://www.drk.de/das-drk/geschichte-des-roten-kreuzes/wissen-und-helfen/das-rote-kreuz/geschichte-des-deutschen-roten-kreuzes/> (consulté le 22 juillet 2021).

¹⁵⁰ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire (1914-1918), *Journal de guerre*, J 1950, 2 mars 1915, p. 5.

Jeanne Lefebvre que Virginie Loveling mentionnent leur présence dans leurs carnets. En effet, le 16 octobre 1916, l'écrivaine reçoit la visite d'un "*militärischer Polizeichef*"¹⁵¹ :

*« Welk een sterke stap langs de trappen voor een geneesheer! Ik open de kamerdeur : daar staat een tamelijk groote, kloeke heer heel in 't bruin, keurig gekleed, die beleefd groet. Hij komt binnen. Te zien op 't eerste zicht, dat het een Duitschman is, en een beschaafde: "Welke taal verkiest u dat ik spreek?" vraagt hij in zuiver nederlandsch. "Duitsch," verzoek ik. Hij haalt een koperen plaat te voorschijn. "Van wege de duitsche Polizei," zegt hij*¹⁵². »

Heureusement pour Virginie Loveling, il s'agit seulement d'une demande du consulat américain de la part d'un membre de sa famille résidant aux États-Unis, qui s'enquiert du bien-être de cette dernière. Cela soulève le questionnement de la police allemande, qui vient de ce fait l'interroger¹⁵³. Elle ne subit aucune conséquence négative de cet entretien.

Ensuite, certains diaristes se rendent compte de la différence régionale qu'il peut exister entre les soldats. Un cas particulier du carnet de Jeanne Vanderstegen est à mentionner. Sa mère se retrouve en effet confrontée aux différentes réalités qu'englobe le terme *occupant*. Ainsi, le 17 octobre 1914, une conversation aussi surprenante qu'intéressante a lieu entre la mère de Jeanne et un soldat :

*« Après le diner, coup de sonnette. C'est un soldat qui demande à manger. Il est de Mulhouse. Maman lui fait donner de la soupe, mais elle réunit tout ce qu'elle sait d'allemand pour lui dire son impression : "Deutsch, schlechtes mann*¹⁵⁴*!" – "Ich nicht"*¹⁵⁵*", répond vivement l'autre. "Ich bin von Mulhausen, noch nicht hab ich gesshossen"*¹⁵⁶*!*¹⁵⁷ »

¹⁵¹ LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 304.

¹⁵² « Quelle forte descente d'escaliers pour un médecin ! J'ouvre la porte de la chambre : il y a un monsieur assez grand et corpulent, habillé en brun, qui me salue poliment. Il entre. Au premier coup d'œil, je vois qu'il s'agit d'un Allemand, et d'un Allemand civilisé : "Quelle langue préférez-vous que je parle ?" demande-t-il dans un néerlandais impeccable. "Allemand", je demande. Il sort une plaque de cuivre. "Au nom de la police allemande," dit-il. » cf. *ibid.*, p. 303.

¹⁵³ Idem.

¹⁵⁴ « Allemand, mauvaise personne »

¹⁵⁵ « Moi pas »

¹⁵⁶ « Je suis de Mulhouse, je n'ai pas encore tiré »

¹⁵⁷ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/mémoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 17 octobre 1914, p. 48.

Cet extrait nous éclaire sur la complexité des situations individuelles. Ainsi, le soldat explique être de Mulhouse : l'Alsace-Lorraine est un territoire français depuis 1683, jusqu'à la guerre franco-allemande de 1870. Lors du traité de Francfort du 10 mai 1871, la France est contrainte de céder cette région au profit d'un Empire allemand victorieux¹⁵⁸.

Jeanne Lefebvre est particulièrement attentive aux différences. Elle explique d'ailleurs un changement dans l'origine des troupes allemandes le 21 septembre 1916, en mentionnant les Bavaois et les Prussiens :

« Depuis trois jours, nous assistons à de grands changements de troupes, quatre à cinq débarquements ou embarquements par jour et autant la nuit. Les Prussiens s'en vont et les Bavaois les remplacent, le soldat installé chez nous depuis sept semaines doit partir demain¹⁵⁹. »

Enfin, tous les diaristes remarquent les différents grades dans l'armée. Les officiers, lieutenants, sergents, généraux, etc., et les différents types de soldats. Les journaux intimes mentionnent deux types de soldats : les Uhlans et les Landsturms. Les premiers sont des lanciers à cheval non seulement dans les armées allemandes, mais également dans les armées autrichiennes et russes¹⁶⁰. Jeanne Lefebvre écrit à leur sujet le 21 septembre 1916 :

« Les Uhlans, ces méchants lanciers avec leurs casques comiques, sont en train de s'installer dans nos maisons¹⁶¹. »

Les seconds sont des réservistes, étant de fait plus âgés¹⁶² comme en témoigne Marc Baertsoen le 4 novembre 1914 :

« À Gand les premières troupes d'occupations ont successivement quitté la ville pour se rendre au front vers Nieuport, Dixmude, Ypres. Elles ont été remplacées ici par des troupes de 2^e et 3^e ligne, surtout par de la Landsturm, des hommes de 40 à 50 ans, reconnaissables à leur casquette en cuir, ornée d'une croix de Malte dorée, ces gens ont l'air fort paisible et pas désireux du tout d'aller au feu¹⁶³. »

¹⁵⁸ ROTH François, *Alsace-Lorraine. Histoire d'un "pays perdu". De 1870 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2019, p. 13.

¹⁵⁹ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 139.

¹⁶⁰ « Uhlan », dans <https://www.universalis.fr/dictionnaire/uhlan/> (consulté le 22 juillet 2021).

¹⁶¹ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 142.

¹⁶² « Landsturm », dans <https://www.universalis.fr/dictionnaire/landsturm/> (consulté le 22 juillet 2021).

¹⁶³ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 23-24.

Il est donc possible d'observer que le terme *soldat* est trop restrictif pour décrire l'occupant. Car c'est toute une administration qui s'organise dans les zones d'étape¹⁶⁴.

5. CONDITIONS DE VIE ET SOUFFRANCES VÉCUES EN ZONE D'ÉTAPES

Dans cette guerre totale, plus que jamais, les civils sont mêlés au conflit. De plus, les dommages qu'elle a infligés à la société civile sont stupéfiants¹⁶⁵. Les populations soumises à l'occupation allemande se retrouvent confrontées à la violence de la guerre, mais également à une forme de violence symbolique, infligée par des mesures vexatoires. De plus, l'occupant met en place des restrictions sévères et réprime durement tout comportement non conforme¹⁶⁶.

Les souffrances vécues en zone occupée sont multiples, ont un impact considérable sur la population occupée et donc de ce fait sur les diaristes dont nous parlons dans ce travail. Plus spécifiquement, les réquisitions, la faim, les arrestations et exécutions de civils, les déportations, les évacuations d'individus et enfin l'humiliation vécue par les occupés sont une constante dans les carnets intimes.

Les réquisitions

Dès le début de la guerre, dans la Belgique occupée et donc également dans les zones d'étapes, l'occupant réquisitionne des biens et des marchandises. Les voitures, les charrettes, les calèches et les chevaux sont réquisitionnés. Mais parfois il s'agit d'objets beaucoup plus anodins tels que le caoutchouc des pneus¹⁶⁷. À partir de 1916 – année critique aussi bien au front¹⁶⁸ qu'à l'arrière¹⁶⁹ – les réquisitions se démultiplient¹⁷⁰. Elles sont bien évidemment mal vécues par la population comme nous le montre l'extrait du journal intime de Virginie Loveling datant du 23 septembre 1917 :

« *De wol en het paardshaar van al de matrassen en kussens wordt opgeëischt. "Liever dan ze af te geven, zullen wij ze verbranden," verklaren sommigen*¹⁷¹. »

¹⁶⁴ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 131.

¹⁶⁵ WINTER Jay, « Introduction to Volume III », dans WINTER Jay (éd.), *The Cambridge History of the First World War*, vol. III, Cambridge, Cambridge University Press, 3 vol., 2014, p. 1-4, cf. 1.

¹⁶⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Populations under Occupation », *Ibid.*, p. 242–256 cf. p. 243.

¹⁶⁷ *Ibid.* p. 118.

¹⁶⁸ PRIOR Robin, « 1916: impasse », dans WINTER Jay (éd.), *The Cambridge history of the First World War*, vol. I, Cambridge, Cambridge University Press, 3 vol., 2014, p. 89-108, cf. p. 89.

¹⁶⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 213.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 214.

¹⁷¹ « La laine et le crin de cheval de tous les matelas et oreillers sont réclamés. "On préfère les brûler que les remettre", déclarent certains. » cf. LOVELING Virginie, op. cit., p. 366.

Ce qui choque le plus nos diaristes – et ce depuis le début de la guerre – est la réquisition des cuivres pour faire des munitions¹⁷², comme il est possible de lire dans le journal intime anonyme le 6 novembre 1915 :

« Men eischt nu van ons dat wij ons koperwerk opgeven om daarna af te geven om kogels te maken om mijn schoonbroer of Marcel of Ruffiaen of misschien mijn vader, alhoewel hij burger is, te vermoorden. Neen dat niet, dat nooit¹⁷³! »

À Lille aussi les réquisitions de métaux, meubles et les matelas ont lieu. Les occupés ont donc le sentiment que leurs habitation devient un réservoir de biens pour les Allemands, de choses qu'ils emportent à leur guise¹⁷⁴. Jeanne Lefebvre écrit à ce sujet le 10 mai 1916 :

« Nouvelles réquisitions : Cette fois ce sont les caoutchoucs, les pneus, les chambres à air, etc. que l'on possède qu'il a fallu porter à la Kommandantur. Un peu à la fois, toute la maison y passera¹⁷⁵. »

Ce sentiment d'être utilisé et volé, Just Arnoux aussi le mentionne quand il écrit le 13 janvier 1915 :

« Les Allemands sont affairés ; le pillage les occupe de plus en plus. En ce moment ils exigent une espèce d'inventaire de tous les produits, même des provisions de ménages excédant une certaine quantité. On peut dire que dans nos maisons ils stationnent, questionnent, réquisitionnent, perquisitionnent et fonctionnent en vrais inquisiteurs¹⁷⁶. »

La faim

Dès le début de la guerre, dans les deux villes, les problèmes de ravitaillement voient le jour et engendrent de la peur chez les habitants : les deux villes étant toutes les deux très urbanisées ne produisent aucune denrée¹⁷⁷. La situation se dégrade par conséquent de manière très rapide, et ce dès octobre 1914¹⁷⁸. Ainsi, à Gand Marc Baerstoën déclare pour l'entrée du 13 au 15 novembre 1914 – soit un peu plus d'un mois après le début de l'entrée de l'occupant en ville :

¹⁷² NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 93.

¹⁷³ « On nous demande maintenant d'abandonner nos cuivres pour fabriquer des balles afin de tuer mon beau-frère ou Marcel ou Ruffiaen ou peut-être mon père, bien qu'il soit citoyen. Non, pas ça, jamais ça » cf. *Bommen op Gent*, *op. cit.*, p. 69.

¹⁷⁴ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 88.

¹⁷⁵ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 112.

¹⁷⁶ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 80.

¹⁷⁷ LEMBRÉ Stéphane, *op. cit.*, p. 32.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 90.

« On commence à se préoccuper beaucoup en Belgique de la situation économique. La température, qui avait été douce jusqu'ici après le superbe été dont on avait joui, devient petit à petit moins clémente : toutes les denrées ont enchéri et le charbon commencé à manquer¹⁷⁹. »

Just Arnoux quant à lui décrit une situation similaire pour la ville de Lille le lundi 19 octobre 1914 :

« Mais la vie économique, qui a ses exigences, devient la préoccupation du moment. Les magasins se vident et on voit se multiplier cette affiche peu rassurante : “Fermé pour cause de manque de marchandises”¹⁸⁰. »

L'aliment qui manque le plus rapidement et qui préoccupe le plus les occupés est sans aucun doute – et cela dans les deux villes – le pain. Faisant partie des repas quotidiens avec les pommes de terre¹⁸¹, il n'est dès lors pas étonnant que, comme explique Pauline Delahaye le 30 décembre 1914 :

« Le manque de pain se fait sentir de plus en plus, et des discussions fréquentes ont lieu à la porte des boulangeries¹⁸². »

À Gand dès le 13 novembre, la jeune Jeanne Vanderstegen mentionne déjà un possible rationnement :

« Les boulangers ont commencé à donner du pain gris, mais maintenant les bateaux de farines sont arrivés en Hollande. Cependant, comme il faut tout prévoir, on songe à rationner. Chaque personne aurait droit à 200 gr. de pain par jour¹⁸³. »

Ce fait est confirmé le 28 novembre par le diariste anonyme de Gand, qui mentionne 250 grammes de pain par personne¹⁸⁴. C'est pour contrer cette inquiétante pénurie que la *Commission for Relief in Belgium*¹⁸⁵ est créée dès le 22 octobre 1914¹⁸⁶, permettant le

¹⁷⁹ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 26.

¹⁸⁰ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 25.

¹⁸¹ LEMBRÉ Stéphane, *op. cit.*, p. 40.

¹⁸² DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 12.

¹⁸³ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 13 novembre 1914, p. 82.

¹⁸⁴ *Bommen op Gent*, *op. cit.*, p. 30.

¹⁸⁵ La *Commission for Relief in Belgium* est un programme international ayant de secours alimentaire innovant et fructueux ayant opéré entre 1914 et 1919 pour plus de 9 millions de civils belges et français qui vivaient dans les territoires occupés par les Allemands et dépendaient fortement de l'importation d'aide alimentaire étrangère pour leur survie. cf. LITTLE Branden, « Commission for Relief in Belgium (CRB) », dans DANIEL Ute e.a. (éd.), *op. cit.*, p. 1-5, cf. p.1.

¹⁸⁶ NATH Giselle, *Brood willen we hebben. Honger, sociale politiek en protest tijdens de Eerste Wereldoorlog in België*, Anvers, Manteau, 2013, p. 63.

ravitaillement de la population occupée. Les habitants des deux villes occupées semblent par ailleurs avoir conscience de l'utilité de cette intervention. Les carnets intimes de Virginie Loveling et celui Jeanne Lefebvre abordent le sujet respectivement le 23 mars et le 12 juillet 1915 :

« De heeren Brand Whitlock, Amerikaansche minister en de markies de Villalobar, Spaansche gezant, hebben onderhandeld met vertegenwoordigers van de oorlogvoerende mogendheden te Londen, Berlijn en Parijs en de toelating bekomen om de burgerlijke bevolking van België van al het noodige te voorzien. Winkels zullen daartoe geopend worden¹⁸⁷. »

Le passage de Jeanne Lefebvre met bien en évidence l'insécurité alimentaire dans laquelle la population se trouve¹⁸⁸, et la difficulté pour les foyers de s'approvisionner en suffisance :

« les Allemands ont réquisitionné les poules et les coqs aussi, ils ont envie de nous laisser mourir de faim ma parole ! Heureusement que l'Amérique a eu pitié de nous, hier nous avons eu droit à une distribution de riz¹⁸⁹. »

Cela étant, et ce malgré l'aide de la CRB, ayant ralenti la dégradation du ravitaillement lors du premier hiver, la détresse de la population est bien présente dès le second hiver¹⁹⁰. En témoigne Pauline Delahaye-Théry le 31 janvier 1916 :

« Aujourd'hui, presque pas de viande. Mon boucher n'en avait pas du tout. Le beurre coûte 10 fr. 40 le kilo, les légumes deviennent d'un prix ridicule. Constatation générale : tout le monde maigrit¹⁹¹. »

À Gand aussi cette préoccupation est également bien présente. Le diariste du carnet *Bommen op Gent* témoigne de la difficulté de se nourrir, et mentionne la faim continue des occupés, le 10 avril 1916. Il exprime dans son carnet un fait qui nous montre la gravité de la pénurie pour la population de l'époque :

¹⁸⁷ « M. Brand Whitlock, ministre américain et le marquis de Villalobar, envoyé espagnol, ont négocié avec les représentants des puissances belligérantes à Londres, Berlin et Paris et ont obtenu la permission de fournir à la population civile de Belgique tout ce dont elle a besoin. Des boutiques seront ouvertes à cet effet. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 95.

¹⁸⁸ LEMBRÉ Stéphane, *op. cit.*, p. 90.

¹⁸⁹ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 69.

¹⁹⁰ LEMBRÉ Stéphane, *op. cit.*, p. 90.

¹⁹¹ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 151.

« *Het is omtrent 14 dagen dat ik regelmatig zonder gemak ben. Altijd honger, honger en honger. Ten andere onze menu is kostelijk: 1k500 ardappelen, 150 gr vleesch, 4 brooden, 4 eieren, 100 gr boter voor veertien dagen. (...) We sluiten den dag en gaan weer eens, met honger als kameraad slapen*¹⁹². »

Arrestations et exécutions de civils

Outre le quotidien mis à mal à cause des réquisitions et des pénuries de nourriture, la souffrance psychologique est également présente. Tout d'abord, par les arrestations et exécutions de civils qui choquent particulièrement les diaristes. Le 27 septembre 1915, Pauline Delahaye-Théry, annonce, avant de retranscrire le numéro du *Bulletin de Lille*, les exécutions de civils et lance un cri du cœur : « *Ils ont fusillé des Lillois ! C'est horrible*¹⁹³. »

Un peu plus tard, le 20 novembre 1915, à Gand, Marc Baertsoen, se montre plus volubile sur la question des exécutions de civils :

« *Les Allemands ont publié ici que par un jugement du tribunal de campagne du 2 novembre 1915, les nommés Jules Legay, cantonnier à Cuesmes, Joseph Delsaut, fabricant de chaussures à Cuesmes et Charles Simonet*¹⁹⁴, *journalier à Mons, ont été condamnés à mort pour trahison commise pendant l'état de guerre ; l'affiche explique que, depuis début février dernier, ces personnes ont tenu notes de tous les transports allant au front ou en revenant sur deux lignes de chemins de fer et ont transmis ces renseignements à l'ennemi ; elle ajoute que les condamnés à mort ont été fusillés. (...) On se demande comment ces malheureux Belges, qui ont été fusillés pour avoir tenté de rendre service à leur patrie, peuvent avoir été condamnés pour "trahison commise pendant l'état de guerre". Trahison envers qui ? Envers les Allemands ? Mais nous ne leur devons rien, à ces envahisseurs de notre pays, à ces violateurs de la foi jurée, à ces assassins de nos frères, à ces incendiaires de nos villes ! Comment les trahirions-nous ? On ne trahit que les siens... on ne trahit pas ses ennemis*¹⁹⁵ ! »

¹⁹² « Cela fait environ 14 jours que je suis régulièrement sans aise. Toujours affamé, affamé et affamé. De plus, notre menu est cher : 1k500 de pommes de terre, 150 gr de viande, 4 pains, 4 œufs, 100 gr de beurre pour quatorze jours. (...) Nous terminons la journée et nous nous endormons à nouveau, avec la faim comme un camarade. » cf. *Bommen op Gent, op. cit.*, p. 82-83.

¹⁹³ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 120.

¹⁹⁴ Charles Simonet transmet des informations pour un réseau de renseignement britannique. Il se fait arrêter le 20 mai 1915 et exécuter le 2 novembre 1915 avec les deux personnes citées ci-dessus. cf. NIEBES Pierre-Jean « Simonet Charles », dans NIEBES Jean-Pierre e.a. (éd.), *1000 personnalités de Mons et de la région : dictionnaire biographique : Boussu, Colfontaine, Dour, Frameries, Hensies, Honnelles, Jurbise, Lens, Mons, Quaregnon, Quévy, Quiévrain, Saint-Ghislain, Waterloo*, 2015, p. 711-712.

¹⁹⁵ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 88.

On peut aisément lire de la colère, mais également de l'indignation dans ces lignes. Indignation du fait que les occupants traitent les occupés comme faisant partie de l'Allemagne, et doivent par conséquent fidélité et obéissance à des gens qu'ils considèrent comme des ennemis. Dans le carnet de Jeanne Lefebvre aussi l'on peut retrouver beaucoup d'indignation envers l'occupant, bien que l'extrait intervienne dans un contexte différent¹⁹⁶ :

« Nous sommes devenus non pas des Allemands comme ils veulent nous le faire croire, mais leurs esclaves, ni plus ni moins. (...), Mais je ne supporte plus l'humiliation d'être obligée de leur obéir au doigt et à l'œil pour n'importe quoi. Que vont-ils encore inventer pour nous faire souffrir? »¹⁹⁷

Les déportations et évacuations forcées de civils

Un autre élément qui amène beaucoup de ressentiment envers les occupants, sont les déportations de civils et les évacuations forcées. Afin d'effectuer des travaux physiques assez durs tels que des travaux de voiries, agricoles, voire forestiers¹⁹⁸, les Allemands réquisitionnent des personnes parmi la population locale. D'abord pour travailler sur place et puis dans des camps de travail forcé¹⁹⁹, soit derrière le front, soit en Allemagne²⁰⁰. De plus, face à la pénurie de nourriture, l'occupant organise des évacuations forcées de ce qu'il considère être des bouches inutiles²⁰¹. L'annonce même des départs a pour conséquence que *« l'affolement se met dans toutes les familles »*²⁰² comme l'explique Pierre Motte le 22 avril 1916. Pauline Delahaye-Théry complète cette image en décrivant le 24 avril 1916 le départ des individus déplacés de force :

« Des pleurs ! des cris déchirants, des appels sans réponses, des sanglots, des baisers donnés sous les yeux des Allemands qui ricanait, des mouchoirs qui s'agitaient tant qu'on pouvait apercevoir les tramways qui partaient »²⁰³.

¹⁹⁶ 25 juillet 1916.

¹⁹⁷ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 122-123.

¹⁹⁸ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 134.

¹⁹⁹ BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre. 1914-1818. Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Éditions Noësis, 1998, p. 59.

²⁰⁰ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, *op. cit.*, p. 211.

²⁰¹ BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre. op. cit.*, p. 65.

²⁰² LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire (1914-1918), *Journal de guerre*, J 1950, 22 avril 1916, p. 29.

²⁰³ DELAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 181.

En Belgique aussi, les déportations de travailleurs commencent à l'automne 1916 et provoquent une vague de panique dans les foyers²⁰⁴. Nous pouvons voir qu'à Lille aussi bien qu'à Gand, ces déportations touchent fortement émotionnellement les occupés. Au travers de l'extrait de Pauline Delahaye et celui de Virginie Loveling du 11 octobre 1916 ci-dessous, nous pouvons constater des émotions similaires. Tout d'abord le choc, la colère et l'indignation pour les occupés, témoins du départ des travailleurs déportés ou pour les diaristes qui apprennent par le bouche-à-oreille les événements. Ensuite, il est possible de lire la peur et la tristesse des familles concernées :

« Te Gentbrugge zijn 's nachts een honderdtal werklieden uit het bed gehaald geworden en onder gendarmgeleide weggevoerd. De vrouwen liepen er een eind weegs schreiend achterna. Een klein jongetje aan zijn moeders hand jammerde verschrift: "Vader, vader, wat gaan ze met u doen!" Tegen een, die geweigerd had, werd geantwoord: "Goed, ge gaat in 't kot, ge zult van honger sterven." En het schijnt waar, dat de weigerende gevangenen enkel genoeg eten krijgen om het leven te behouden. Dezen morgen staan ze in groot getal op St. Pietersplein, de opgeëischten, een jammerlijke groep: "Uw hart zou er bij breken," zei een werkvrouw, die er was voorbijgegaan, "die dutsen, met het hoofd in den grond, de druk is er aan te scheppen. 't Gelijkt een keuring van beesten op een tentoonstelling van vee. En zeggen, dat ze zoo iets met onschuldige menschen doen!..." hoofdschuddend, en dan in eens, de vuist ballend met schitterende oogen in het verarmoed, verslenst gelaat: "Mijn bloed kookt, als ik peins, dat die ongelukkigen loopgraven moeten gaan delven of prikdraad stellen voor de bescherming van de invallers, die hier onze jongens komen omverschieten en ons land uitsuigen... Is er dan geen God meer om ze te straffen, zal hij ons blijven verlaten in den nood²⁰⁵?" »

²⁰⁴ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 224.

²⁰⁵ « À Gentbrugge, pendant la nuit, une centaine d'ouvriers ont été tirés de leur lit et emmenés par des gendarmes. Leur femme leur ont couru après en pleurant. Un petit garçon, tenant la main de sa mère, s'est écrié : "Père, père, que vont-ils te faire ?" À l'un d'entre eux, qui avait refusé, on a répondu : " Très bien, tu vas dans en cellule, tu vas mourir de faim." Et il semble vrai que les prisonniers qui refusent de se soumettre reçoivent juste assez de nourriture pour rester en vie. Ce matin, ils se tiennent en grand nombre sur la place Saint-Pierre, les réquisitionnés, un groupe pitoyable : "On aurait le cœur brisé", dit une ouvrière qui passait par là, "ces Allemands, la tête dans le sol, la pression les atteint. C'est comme juger des animaux dans une exposition de bétail. Et dire qu'ils font une telle chose à des personnes innocentes !" En secouant la tête, puis tout d'un coup, en serrant le poing, les yeux brillants sur son visage appauvri et usé [elle dit] : "Mon sang bouillonne quand je pense que ces malheureux devront creuser des tranchées ou installer des barbelés pour protéger les envahisseurs qui viennent renverser nos garçons et sucer notre pays.... N'y a-t-il plus de Dieu pour les punir, va-t-il continuer à nous abandonner à l'heure du besoin ?" » cf. LOVELING Virginie, op. cit., p. 301.

Cette colère et cette indignation de la population sont également très marquées dans le carnet intime de Marc Baerstoën qui semble révolté quand il écrit le 30 octobre 1916 :

« Or c'est bien de forcer les Belges à prendre part aux opérations de guerre dirigées contre eux que de les contraindre à travailler de manière à augmenter le nombre de ceux qui combattront leur patrie. C'est ce que tout le monde comprend ici et l'indignation est extrême contre ces réquisitions barbares de travailleurs forcés, véritable renouvellement de l'esclavage antique²⁰⁶. »

6. CONCLUSION DU CHAPITRE : VIVRE LA GUERRE EN ZONE D'ÉTAPE

Au travers de ce chapitre, il a été possible de constater que le début de la guerre ou de l'occupation est l'occasion pour beaucoup de diaristes d'entamer l'écriture d'un journal. Certains écrivent le journal pour fixer le temps, se rappeler ou partager a posteriori le vécu de l'occupation ou encore pallier au sentiment d'isolement dû à l'impossibilité de correspondre avec les membres de la famille étant hors des zones d'étapes.

Vivre en zone d'étape entre 1914 et 1918 signifie en effet un isolement et un sentiment d'emprisonnement pour les occupés, soumis à une autorité étrangère et, qui plus est, ennemie. L'absence de la presse et de la correspondance combinées à l'interdiction de sortir de la ville sans passeport renforce ce sentiment. C'est une frustration constante aussi bien à Gand qu'à Lille. De plus, les habitants des deux villes ont dû survivre pendant quatre ans en étant soumis à des souffrances multiples. Tout d'abord, des souffrances physiques, avec une confrontation extrême aux violences de la guerre pour Lille. Les bombes et surtout le grondement du canon font partie du quotidien. Gand aussi en souffre, mais de manière moins intense, étant plus loin du front. Mentionnons également la faim, due aux nombreuses pénuries et aux problèmes de ravitaillement présents dès 1914. Le *Commission for Relief in Belgium* arrive à stabiliser la situation en apportant des vivres, mais dès le deuxième hiver la faim est présente dans tous les foyers, et ce dans les deux villes.

Il y a également des souffrances émotionnelles et psychologiques avec l'arrestation et l'exécution de civils, les déportations et les évacuations forcées. Enfin, les réquisitions de matériel sont non seulement une souffrance physique, mais également psychologique. Comme nous l'avons vu, les diaristes sont indignés et horrifiés d'être volés dans leur propre foyer,

²⁰⁶ BAERSTOËN Marc, *op. cit.*, p. 136.

d'autant plus que le cuivre dérobé sert à la fabrication de munitions qui serviront à leur tour à combattre des soldats alliés et donc, potentiellement des membres de leurs familles.

Enfin, l'occupation est aussi un moment de rencontre de l'autre. Les occupés comprennent vite qu'il y a des différences importantes au sein même des troupes allemandes qui arrivent dans leur ville. Que ce soit leur rôle dans la zone d'étape (infirmière, police militaire ou encore membre de la Croix-Rouge allemande), leur grade (lieutenant, officier, sergent, etc.) ou encore leur origine (e.a. Bavarois et Prussiens), de nombreuses réalités se côtoient en zone d'étape. Tous ces éléments ont chacun leur impact dans la vision que l'on a de l'autre et la manière dont on humanise et voit les émotions des autres, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II: LA PERCEPTION DES ÉMOTIONS DES OCCUPANTS PAR LES OCCUPÉS

Vivre au quotidien avec l'occupant crée une proximité qui favorise la perception des émotions ou plus précisément de l'expression des émotions des Allemands par les occupés. Tout d'abord, nous chercherons à comprendre la temporalité des émotions au fil de la guerre. Quelle est l'évolution dans les carnets, et que cela signifie-t-il pour les soldats et les diaristes ?

Ensuite, nous nous pencherons sur les émotions en tant que telles. Quelles sont les émotions ? Comment sont-elles rapportées ? Quels en sont les déclencheurs ? Ces émotions sont-elles les mêmes à Lille qu'à Gand ? Au fil des analyses et des graphiques, nous chercherons à montrer le lien qui existe entre occupants et occupés par le biais de ces émotions.

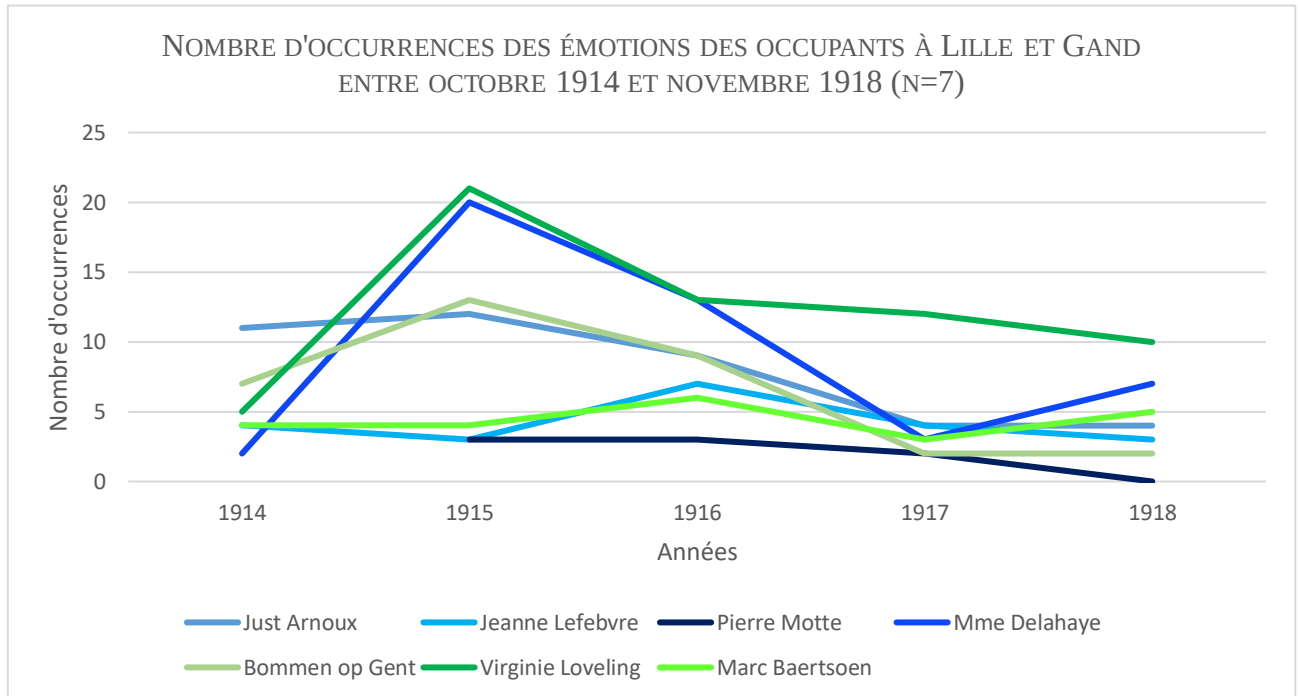
Enfin, il nous faut comprendre l'impact du diariste sur les émotions des occupants et sa réaction aux émotions. Y a-t-il de l'empathie ? Quels sont les différents paramètres jouant un rôle ? Pour cela, nous analyserons la différence au niveau du genre, de la ville et au niveau individuel.

1. AU FIL DE LA GUERRE

Dès que commence l'occupation et donc le contact avec l'autre, les diaristes transcrivent l'expression des émotions qu'ils interprètent chez les occupants. Les premières occurrences apparaissent chez Just Arnoux, qui explique l'entrée d'Allemands à Lille le 10 octobre 1914²⁰⁷ en y impliquant déjà des émotions telles que de la surprise, de l'irritation et de la peur. Du côté de Gand, les premières émotions apparaissent le 15 octobre dans les carnets.

²⁰⁷ LE MANER Yves, *op. cit.*, p. 51.

Comme nous le montre le graphique²⁰⁸, les premiers mois de l'occupation sont prolifiques pour les diaristes. Ce sont les premiers mois de cohabitations avec l'ennemi et par conséquent il y a une réelle découverte de l'autre.



L'année 1915 est un pic pour quatre des carnets analysés²⁰⁹, tandis que le pic de Pierre Motte, Jeanne Lefebvre et Marc Baertsoen est en 1916. Comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre, l'année 1915 est une année importante pour le conflit, non seulement par l'aménagement de tranchées, mais également l'industrialisation de la guerre avec par exemple l'utilisation de plus en plus massive de mitrailleuses et d'obus²¹⁰. L'année 1916 poursuit la violence de 1915 avec de grandes offensives françaises²¹¹ telles que la bataille de la Somme, grande offensive franco-britannique de l'année, avec 465.000 pertes allemandes²¹². Citons également la bataille de Verdun, qui se déroule entre février et décembre 1916 avec des pertes énormes pour les deux camps. Les pertes allemandes sont de 330 000 avec 143 000 morts,

²⁰⁸ Voir annexe 7.

²⁰⁹ Virginie Loveling, *Bommen op Gent*, Just Arnoux et Pauline Delahaye-Théry.

²¹⁰ COCHET François et PORTE Rémy (éd.), *op. cit.*, p. XI.

²¹¹ PRIOR Robin, *op. cit.*, p. 89.

²¹² SIMKINS Peter, « Somme », dans HIRSCHFELD Gerhard, KRUMEICH Gerd et RENZ Irina (éd.), *Brill's Encyclopedia of the First World War*, trad. CORUM James, t. II, Leiden, Brill, 2. t., 2012, p. 913-918, cf. p. 913 & 917.

disparus ou capturés²¹³. Ainsi, ce sont des années intenses de guerre ce qui explique l'important nombre d'occurrences.

L'année 1917, en revanche, est très clairement une année de déclin des émotions analysées par les diaristes, et ce dans tous les carnets intimes. Plus généralement, l'année 1917 est une année marquée par le terme *survie*. Les soldats continuent à se battre par survie, pas par idéaux : quand bien même continuer la guerre c'est accepter la souffrance et les sacrifices, perdre la guerre signifierait accepter les conditions dévastatrices que l'ennemi exige. Les populations occupées souffrent également aussi bien psychologiquement que physiquement²¹⁴.

Par ailleurs, Pierre Motte délaisse son carnet intime pendant deux mois et reprend le sept avril 1917 en écrivant : « *Je reprends mon journal intime interrompu depuis 2 mois*²¹⁵ ». En outre, la fréquence d'écriture des autres diaristes est également en baisse. Virginie Loveling – étant pourtant volubile auparavant et écrivant parfois plusieurs pages pour une journée – semble avoir moins à raconter de manière générale. Il est donc logique que les observations diminuent parallèlement aux nombres d'entrées dans le journal.

En outre, quand ils écrivent, il s'agit plus de leurs tracasseries quotidiennes – le manque de nourriture, les perquisitions, les divers règlements – que des émotions de l'autre. Les émotions allemandes sont transcrites quand les préoccupations autres sont limitées. Quand des peurs (peur de la faim, peur de l'évacuation) interviennent, l'ennemi en tant qu'humain passe au second plan. La faim, la maladie, le décès outrepassent par conséquent l'importance que l'on accorde à l'autre et donc à ses émotions. Dans le carnet de Jeanne Lefebvre par exemple, pour qui réussir à nourrir ses trois enfants semble un défi constant, et qui souffre des nombreuses perquisitions, c'est extrêmement marqué.

Vient ensuite l'année 1918 qui, comme nous le montre le graphique déjà cité ci-dessus, apporte une hausse des occurrences. La raison est très simple, comme nous le verrons par après, la fin de la guerre et la défaite allemande engendrent un grand nombre d'émotions – parfois contradictoires – chez les soldats allemands. Nous nous pencherons plus amplement sur quelles émotions ressortent ci-dessous.

²¹³ HERWIG Holger « Chapter Four. War in the West, 1914-16 », dans HORNE John (éd.), *A companion to the First world war*, Oxford, Blackwell, 2010 (Blackwell companions to world history) p. 49-65, cf. p. 58-59.

²¹⁴ NEIBERG Michael, « 1917: Global war », dans WINTER Jay (éd.), *op. cit.*, vol. I, p. 110-132, cf. p. 110.

²¹⁵ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – *Journal de guerre*, J 1950, 7 avril 1917, p. 45.

Nous pouvons donc tirer une première conclusion : les émotions qui sont analysées au travers des carnets sont hautement liées aux diaristes. Certes, les occupants sont ceux qui ressentent les émotions, mais ces dernières sont vues et remarquées par des diaristes. Le rôle que joue le diariste est prépondérant.

2. LES ÉMOTIONS TRANSCRITES DANS LES JOURNAUX INTIMES

Pour comprendre la perception que l'occupé a de l'ennemi au travers de ses émotions, il faut comprendre les émotions que le diariste voit ou croit voir chez l'autre pendant l'occupation. Car, comme le dit Stéphane Audoin-Rouzeau :

« La guerre constitue elle aussi une brèche du temps induisant une économie des émotions qui elle-même est autre – radicalement différente en tout cas de celle des sociétés pacifiées »²¹⁶.

Mais qui exprime ces émotions ? Est-ce un individu ? Une collectivité ? Un grand nombre de diaristes sont des témoins directs des émotions des occupants, car ces derniers logent des soldats, officiers, infirmières ... chez Virginie Loveling, Jeanne Lefebvre ainsi que Pierre Motte cela laisse une forte impression et ils sont témoins – comme nous le verrons tout au long de ce chapitre – des émotions d'individus sous leurs toits au travers de conversations qu'ils ont avec eux, des expressions faciales des individus ou des faits et gestes de ceux-ci. Un exemple particulièrement parlant peut-être lu dans le carnet intime de Pierre Motte qui écrit le 11 janvier 1917 :

« Schwester Vera a une peur horrible d'une souris qui erre dans sa chambre. Elle a porté 2 soldats pour en faire une chasse infructueuse et déclare qu'elle ne pourra rester si cette souris n'est pas tuée²¹⁷ ».

Dans le cas de Virginie Loveling c'est d'autant plus présent qu'elle parle couramment l'allemand et les échanges qu'elle a avec les militaires allemands sont par conséquent très riches et offrent de précieux témoignages émotionnels. Dans d'autres cas, il s'agit de l'expression d'émotions de soldats qui sont dans la rue, dans le tram, dans les cafés, en bref : dans l'espace public. Les occupants et les occupés le partageant pendant quatre ans, il n'est pas rare que les diaristes soient témoins d'émotions, surtout quand ces dernières sont intenses.

²¹⁶ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Apocalypses de la guerre », dans CORBIN Alain e.a. (éd.), *Histoire des émotions volume 3 - De la fin du XIX^e siècle à nos jours*, 3^e vol., Paris, Éditions du Seuil, 3 vol., 2017, p. 271-p. 290, cf. p. 272.

²¹⁷ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918)*. – *Journal de guerre*, J 1950, 11 janvier 1917, p. 43.

Dans d'autres cas en revanche, il s'agit d'émotions décrites par d'autres personnes et rapportées aux diaristes. Aussi bien à Gand qu'à Lille, les nouvelles internationales, les décisions de la *Kommandatur* ainsi que les agissements des soldats et donc également l'expression de leurs émotions sont rapportés entre occupés. Les nouvelles sont ainsi transportées de famille en famille et atteignent les oreilles de nos diaristes.

Pourquoi un partage d'émotions ?

Comme nous l'avons expliqué ci-dessus, dans certains cas les émotions des Allemands sont exprimées dans l'espace public, le diariste en est donc involontairement témoin. Il n'y a donc pas de partage volontaire. En revanche, dans certains autres cas, comme chez Virginie Loveling, il y a de réelles interactions entre l'occupant et l'occupé. Dans le contexte de ces interactions parfois des émotions sont partagées, que ce soit des émotions positives ou négatives. Émotions qui semblent avoir été suffisamment marquantes pour les soldats ressentent le besoin d'en parler à certains diaristes. Ce besoin d'exprimer ses émotions et de les partager avec d'autres personnes est expliqué par Bernard Rimé dans son ouvrage *Le partage social des émotions*. Bernard Rimé y démontre qu'après une expérience émotionnelle intense, le besoin d'en reparler se prolonge sur de longues périodes. Il évoque une *coercition à la parole et à l'expression* qui pousse les soldats dans ce cas précis à révoquer leurs émotions avec un langage socialement partagé et de se tourner vers un partenaire. Dans certains cas ces partenaires²¹⁸ sont les habitants de la ville occupée.

Par le biais des carnets intimes, nous constatons que ce partage avec un civil intervient souvent quand le soldat loge chez quelqu'un. Le lien de confiance qui se crée est assez fort pour que ce dernier soit suffisamment en confiance pour partager son ressenti. Un exemple peut être trouvé dans le carnet intime de Jeanne Lefebvre le 8 août 1916 – passage dont nous analyserons les émotions par ailleurs plus en profondeur plus loin dans ce chapitre :

« *Ils disent que la guerre c'est la faute aux capitalistes, ils ont sûrement raison, tout cela nous échappe et quand on les prend individuellement, ils sont comme nous, ils en ont marre et veulent la paix, mais s'ils le disent à leurs chefs, on les fusille, alors ils continuent à tuer des Français pour essayer eux de survivre (...)*²¹⁹. »

²¹⁸ RIMÉ Bernard, *op. cit.*, p. 86-87.

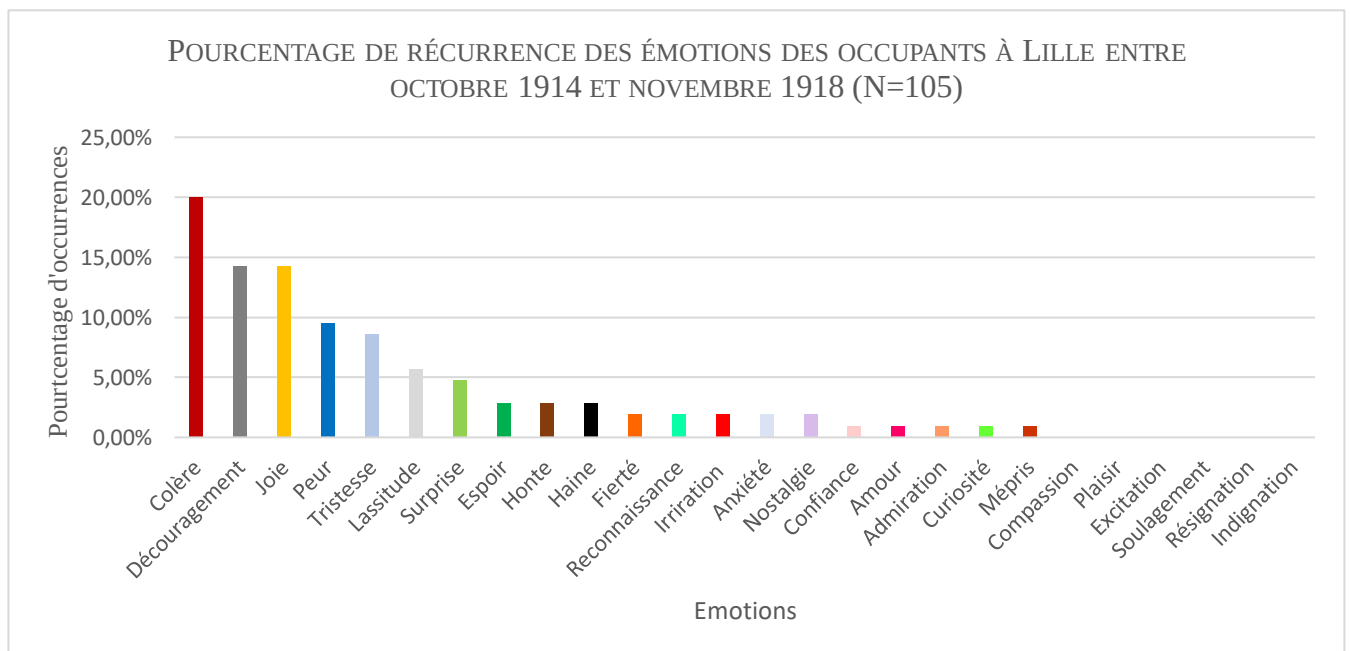
²¹⁹ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 127.

Dans certains cas, une discussion avec l'autre suffit pour que le partage ait lieu, ainsi, comme nous le verrons au travers de ce chapitre, dans le carnet intime *Bommen op Gent*, certaines émotions sont partagées grâce à une complicité créée lors d'une discussion parfois autour d'un verre. Les diaristes ne sont pas les seuls à avoir ce partage d'émotions, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, les informations circulent et il n'est pas rare qu'un diariste écrive dans son journal intime ce qu'une connaissance à lui a entendu de la bouche d'un soldat.

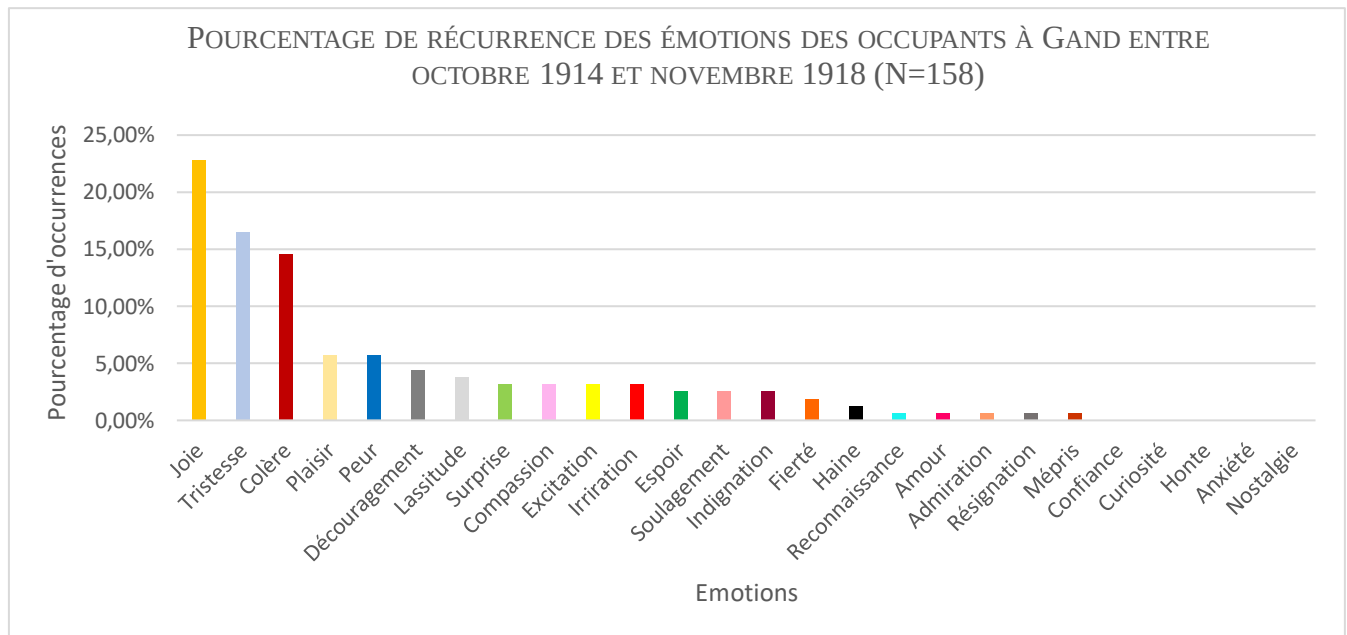
Quelles émotions ?

La majorité des émotions notifiées dans les carnets sont sans grandes surprises négatives²²⁰, à 70,75 pour cent pour Lille et 52,53 pour cent pour Gand. Le pourcentage en revanche d'émotions dites plaisantes, change drastiquement entre les journaux intimes gantois et lillois. En effet, en comparant les deux graphiques, la différence est nette : 23,58 pour cent à Lille contre 43,67 pour cent dans les carnets intimes gantois. Le pourcentage d'émotions ambivalentes reste assez faible dans les deux graphiques (5,66 pour cent à Lille et 3,80 pour cent à Gand). Plusieurs hypothèses seront formulées plus loin dans ce chapitre pour expliquer cette différence.

Certaines constantes nous sont apparues au fil des carnets dans les émotions décrites. En outre, les déclencheurs de ces émotions aussi se recoupent. Cela crée – en prenant en compte de l'ensemble des carnets intimes – des descriptions similaires, bien que chaque situation vécue par le diariste soit unique et complètement dépendante du vécu de ce dernier.



²²⁰ Voir annexes 8 et 9.



Tout d'abord, les deux premiers histogrammes²²¹ nous apprennent que la joie et la colère sont deux émotions dominantes aussi bien à Lille qu'à Gand. Pourtant, la répartition est différente. À Lille l'émotion qui dépasse toutes les autres est sans nul doute la colère, qui forme 20 pour cent des émotions notées par les diaristes lillois dans leurs carnets. À Gand en revanche, il s'agit de la joie, qui constitue 22,78 pour cent des émotions encodées par les diaristes. Plus généralement, si l'on se penche sur les encodages d'émotions qui dépassent la barre des cinq pour cent, nous retrouvons à Lille de la colère, du découragement, de la joie et en moindre mesure de la peur, de la tristesse et enfin de la lassitude. À Gand, les résultats sont relativement similaires. Car les émotions principales sont la joie, la tristesse, la colère, mais également le plaisir et la peur, tous deux à 5,70 pour cent.

Dans les deux villes, les émotions dites *de bases*²²² aussi appelées émotions *fondamentales*, *élémentaires* ou encore *primaires*²²³ y figurent en majorité. La question que l'on est en droit de se poser est donc : pourquoi ? La raison est liée au principe même des émotions élémentaires que sont joie, surprise, colère, peur, tristesse et dégoût. En effet, ces dernières se traduisent chez l'humain par des expressions faciales extrêmement spécifiques, déterminées sur la base d'une grande précision de reconnaissance, ce qui n'est pas le cas pour toutes les émotions. En revanche, le ressentiment, la jalousie, la honte, le mépris, la culpabilité ou encore la nostalgie ne sont pas reconnaissables sur la base de leur seule expression²²⁴. Les émotions fondamentales

²²¹ Voir annexes 10 et 11.

²²² BRUNELLO Manon, *Psychologie générale : Émotions, stress et santé*, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain [2020-2021] p. 9.

²²³ FRIJDA Nico, *De emoties. Een overzicht van onderzoek en theorie*, 6^e éd., Amsterdam, Bert Bakker, 2008, p. 84.

²²⁴ *Ibid.* p. 85.

sont bien plus reconnaissables, car elles sont intrinsèquement liées à des actions spécifiques. La colère par exemple est liée à l'envie d'attaquer ou l'envie de retrouver une liberté d'action et de reprendre le contrôle de la situation²²⁵. Comme nous le verrons ci-dessous, la colère peut intervenir lorsqu'un individu fait face à une situation qui ne correspond pas à ce qu'il attendait²²⁶.

Une des émotions également remarquées un grand nombre de fois dans les carnets intimes lillois et qui est encore plus récurrente que la joie, est le découragement. L'explication des émotions élémentaires n'est pas de mise ici. De plus, cette émotion, même si elle est également retrouvée à Gand, l'est en moindre mesure (avec 4,43 pour cent contre 14,29 pour cent à Lille). Pour comprendre la raison de la présence de cette émotion en grande quantité dans les carnets intimes, nous analyserons ci-dessous le contexte dans lequel le découragement est observé pour ensuite formuler des hypothèses plausibles.

Nous allons donc nous pencher sur les émotions avec le plus de récurrences (plus de cinq pour cent) et chercher à comprendre comment elles interviennent, la situation qui les déclenche et comment les diaristes les décrivent. Nous chercherons également à comprendre quand ces émotions sont observées et si la situation est la même à Gand et à Lille. Pour éviter une redondance peu utile et inintéressante, nous recouperons les émotions similaires qui apparaissent souvent dans les mêmes circonstances.

La joie et le plaisir

Commençons tout d'abord avec l'émotion primaire la joie. À Gand, la joie est l'émotion qui a le plus d'occurrences. Elle intervient tout au long de la guerre²²⁷ et suit la tendance générale des occurrences dans les carnets intimes (voir la partie *Le fil de la guerre*). Bernard Rimé nous apprend dans son travail cité ci-dessus que la joie intervient dans deux cas. Le premier est lorsque les besoins et les attentes des individus se rencontrent ou dans le contexte de relations sociales ou simplement d'expérience sociales²²⁸.

Ainsi, à Gand les premières manifestations de joie ont lieu dans un contexte de découverte de l'autre au début de l'occupation. Dans le cas de Virginie Loveling et du carnet intime *Bommen op Gent* il s'agit d'une rencontre interpersonnelle entre les Allemands et les occupés, comme nous le montre l'extrait de Virginie Loveling datant du 25 novembre 1914 :

²²⁵ *Ibid* p. 84.

²²⁶ RIMÉ Bernard, *op. cit.* p. 48.

²²⁷ Voir annexe 12.

²²⁸ RIMÉ Bernard, *op. cit.*, p. 48.

« *Sedert een achttal dagen logeerden twee soldaten ten huize van verwanten van mij. Op een morgen waren ze er toegekomen in gezelschap van een politiecommissaris der wijk en... een sterken paardenreuk. De twee krijgers, met een gevulden linnen zak op den rug stonden zwijgend te wachten. (...) Hij bedacht zich een oogenblik en dan: "Inderdaad, welnu twee, deze twee, één in 't bed, de ander kan ergens in een hoek of een kant slapen." "Neen," zei de vrouw, "hij krijgt een stroozak op den grond." "Braaf,"' zei de oudste soldaat, een groote, kolossaal dikke man met een vriendelijk gelaat, die alles heel goed scheen verstaan te hebben. En ze werden ingekwartierd. Mijn verwante spreekt uitstekend duitsch, wat hen later te verheugen en te verwonderen scheen*²²⁹ »

Cette première rencontre avec l'autre est le moment de découvrir l'ennemi en tant qu'humain, une rencontre de l'altérité souvent mythifiée. Dans ce contexte, une première évidence se profile : l'ennemi n'est pas le monstre que l'on appréhendait²³⁰. De plus, comme nous l'indique le passage du 17 octobre 1914 dans le carnet *Bommen op Gent*, les Allemands éprouvent de la joie de séjourner dans une ville, avec des gens qui sont contre toute attente normaux, polis et dans certains cas parlent même leur langue. Loin du théâtre de la guerre, cette ville leur offre la possibilité d'être dans un cadre familial, et ce même s'ils ne sont pas dans leurs foyers.

« *Remi is hem laten scheren in de Vlaanderenstraat. Daar zaten nogal officieren en die zegden onder andere tot elkander "in Ghent sind anständige Leute". Zij waren vergenoegd "fur eine Tage in eine Stad zu sein"*²³¹ »

À Lille, seule une diariste sur les quatre remarque cette joie de la rencontre de l'autre. Il s'agit de Jeanne Lefebvre, hébergeant un soldat allemand qui semble se réjouir de son logement et de l'accueil auquel il a droit²³². La raison pour laquelle elle est la seule à avoir remarqué cette joie est simple, tout comme Virginie Loveling, elle loge des Allemands. Pierre Motte aussi, mais lui ne revient à Lille qu'en mars 1915. Cette proximité aide naturellement dans la confrontation avec les émotions de l'autre.

²²⁹ « Depuis huit jours environ, deux soldats logent chez une parente à moi. Un matin ils sont arrivés avec un agent de police du quartier et ... une forte odeur de cheval. Les deux guerriers avec au dos des sacs de lin remplis attendaient en silence. Il [l'agent] réfléchit pendant quelques instants et puis : "effectivement, ces ceux-ci, un dans un lit et l'autre peut dormir quelque part dans un coin." "Non" répondit la femme "Il va recevoir un sac de paille au sol." "Bien" dit le soldat le plus âgé, un homme grand et colossalement gros avec un visage sympathique qui semblait avoir tout compris. Et ils furent installés. Ma parente parle impeccablement allemand, ce qui les étonna et enjoua plus tard. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 42.

²³⁰ SALSON Philippe, *op. cit.*, p. 77.

²³¹ « Remi est allé se faire raser à la *Vlaanderenstraat*. Il y avait quelques officiers qui entre eux disaient "à Gand les gens sont convenables". Ils étaient contents de "rester quelques jours dans une ville". cf. *Bommen op gent*, *op. cit.*, p. 18.

²³² LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 24.

Une autre occurrence importante de la joie aussi bien à Lille qu'à Gand est la fête de Noël. Au travers des festivités de Noël, les Allemands cherchent à retrouver un peu de normalité au travers des coutumes de chez eux, telles que la décoration de sapins, ce que l'on retrouve dans nos deux villes. Sur les sept diaristes analysés statistiquement, cinq mentionnent au moins une fois les fêtes de Noël des occupants, parmi lesquels deux Lillois et trois Gantois. On peut donc assumer que Noël était réellement fêté dans les deux villes.

En revanche, deux diaristes se penchent réellement sur les émotions suscitées par ces fêtes. Sans grande surprise Virginie Loveling décrit une scène le 20 décembre 1915 de manière précise et y analyse même les émotions :

« Achter vele groote uitstalramen prijken kerstboomen met festoenen van gekleurde parelen, met klatergoud en allerlei schittering. Dit maakt de vreugde der Duitschers uit, die er een blijk van aanhankelijkheid voor hun vaderland meenen in te ontdekken. Ook allerlei versierselen voor die te tooien denneboomen zijn er te koop. "O, wat zullen wij "frohlocken" zeggen ze en met vroomheid spreken ze ervan: "het Kerstfeest is een godsdienstig, een tot God verheffend, en ook een nationaal feest: de bevestiging van vaderlandsche solidariteit. In uitsluitend katholieke landen is iets dergelijks niet aan te wijzen." »²³³».

Il est non seulement possible de lire de la joie, mais également de l'excitation. Virginie Loveling nous montre l'importance que cette fête revêt, surtout en temps de guerre en pays ennemis. Noël est en effet plus qu'une simple fête, comme le dit le soldat allemand à notre diariste c'est une tradition de leur pays, et donc par extension de leur foyer. Garder cette tradition c'est emmener une partie de chez soi en territoire occupé. Pierre Motte explique aussi, dans un langage plus sobre et plus factuel le réveillon des infirmières qui logent chez lui :

« Mes pensionnaires rentrent un peu égayées ayant fait le réveillon à l'hôpital. Elles ont mis des arbres de Noël dans leurs chambres. »²³⁴»

Malgré le passage beaucoup plus bref que celui de Loveling, des émotions transparaissent dans cet extrait. Premièrement, chacune des infirmières a tenu à mettre un sapin de Noël dans sa

²³³ « Derrière de nombreuses grandes vitrines, les arbres de Noël sont ornés de décorations en perles colorées, de guirlandes de Noël et de toutes sortes de paillettes. Cela donne de la joie aux Allemands, qui y voient une marque d'attachement pour leur patrie. Toutes sortes d'ornements pour les sapins à décorer sont également en vente. "Oh, comme nous allons exulter de joie", disent-ils, et ils en parlent avec piété : "Noël est une fête religieuse, une élévation vers Dieu, et aussi une fête nationale : la confirmation de la solidarité patriotique. Dans les pays exclusivement catholiques, on ne trouve rien de tel. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 219.

²³⁴ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – *Journal de guerre*, J 1950, 24 décembre 1915, p. 24.

chambre. Deuxièmement, la joie apparaît sous la forme de gaieté et d'amusement chez les infirmières.

Comme expliqué ci-dessus, la joie intervient également quand les attentes des personnes sont comblées. Ces attentes peuvent intervenir à différents niveaux : corporel, psychologique, matériel et social. Une expérience de succès intervient sur le plan psychologique ainsi que sur le plan social, sous la forme de bonnes nouvelles²³⁵. Ainsi, selon les dires de trois diaristes²³⁶ chaque victoire remportée par les leurs apporte de la joie aux Allemands. Marc Baertsoen décrit le 27 mai 1918 dans son cahier la réaction des soldats quand un journal annonce une victoire, ou du moins une avancée allemande :

« Très mauvaise nouvelle ce jour-là. Le "Stattenblatt" du soir contient un communiqué officiel allemand du grand quartier général annonçant qu'au sud de Laon il s'est déclenché aujourd'hui une attaque générale sur le Chemin des Dames²³⁷, que les troupes du prince impérial allemand ont conquis d'assaut toute cette chaîne de collines et qu'elles sont en pleine d'avance sur l'Aisne ! Les Allemands d'ici exultent, tandis que la consternation est générale (...)»²³⁸.

Jeanne Lefebvre, quant à elle, s'en plaint dans son carnet, car ses pensionnaires mentionneraient les victoires, l'emprisonnement de soldats ainsi que le nombre de canons pris aux ennemis de manière assez régulière²³⁹. Enfin, dans *Bommen op Gent*, la vue d'un zeppelin – symbole de puissance et de victoire allemandes – apporte de la joie et de l'espoir aux soldats le 7 juin 1915 :

« Gisteren avond is over de Koornmarkt een zeppelin gevlogen die naar Engeland moest. Hij werd door de zich daar bevindende soldaten luidruchtig toegejuicht. Ze zeiden zelfs dat niets boven een zeppelin kon en geene enkele vijandelijke vlieger daar iets kon aan doen²⁴⁰. »

Enfin, une dernière occurrence très importante de joie est la joie de la fin de guerre. Quand bien même les Allemands ont perdu, la joie de pouvoir rentrer à la maison et de ne plus devoir se battre semble plus grande que d'être dans le camp des perdants. Cette émotion est constatée

²³⁵ RIMÉ Bernard, *op. cit.*, p. 48.

²³⁶ Marc Baertsoen, *Bommen op Gent* et Pauline Delahaye-Théry.

²³⁷ Le Chemin des dames est une route de 25 kilomètres qui jalonne un plateau entre Soisson et Reims. Elle a été le siège d'un nombre important de combats entre 1914 et 1918. cf. PORTE Rémy et OFFENSTADT Nicolas, « Chemin des Dames », dans PORTE Rémy, *op. cit.*, p. 236-240, cf. p. 236.

²³⁸ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 230.

²³⁹ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p.57.

²⁴⁰ « Hier soir un zeppelin devant se rendre en Angleterre a survolé le *Korenmarkt*. Les soldats s'y trouvant l'ont applaudi bruyamment. Ils ont dit que rien ne surpassait un zeppelin et qu'aucun avion ennemi n'y pouvait rien. » cf. *Bommen op gent. op. cit.*, p. 54.

dans quatre carnets intimes, deux de Gand et deux de Lille. Ainsi, le diariste anonyme de Gand affirme que les Allemands fêtent avec du champagne la fin de la guerre, qui selon ces derniers ne devrait plus tarder étant donné qu'ils doivent se rendre à Anvers²⁴¹. De plus, il partage le 8 octobre 1918 une anecdote qu'il a probablement entendue de quelqu'un d'autre, mais qui l'a marqué suffisamment pour qu'il la note dans un journal intime :

« *In de school der St.-Pietervrouwstraat werden de soldaten gewekt om te vernemen dat de vrede op gang was, van blijdschap wilden ze niet terug gaan slapen en zijn den ganschen nacht blijven kaarten*²⁴². »

La veuve Eugène Delaye-Théry aussi le remarque, alors qu'elle n'a pourtant que très peu d'occurrences de joie dans ses carnets intimes. En effet, la joie chez elle ne forme que 6,67 pour cent contre 33,33 pour cent pour la colère et 24,44 pour cent pour le découragement²⁴³ (nous y reviendrons plus tard dans ce chapitre). Néanmoins, le 6 octobre 1918, elle écrit le paragraphe suivant :

« (...) *Je suis revenue de la Rue de Paris en constatant partout le départ des Allemands. Un journal belge annonçait ce matin que le kaiser demandait la paix. Des soldats allemands ont collé le journal sur un mur et se sont mis à danser devant.* (...)»²⁴⁴. »

Bien que l'expression des émotions n'est pas ici au niveau facial-expressif, il est indubitable qu'il y ait bel et bien de la joie ici au niveau comportemental. Danser devant une annonce est un bel exemple de joie à travers le comportement et ne laisse que peu de doutes possibles sur les émotions²⁴⁵.

L'explication de Virginie Loveling suit le message des deux diaristes ci-dessus en décrivant également une grande joie du côté des Allemands le 24 octobre 1918 :

« *De Duitschers jubelen in het vooruitzicht van den dra te verwachten vrede*²⁴⁶. »

En revanche, Just Arnoux, apporte une nuance dans les propos exprimés ci-dessus. En effet, lui aussi s'exprime sur le sujet, mais en 1916²⁴⁷. Il ne s'agirait donc pas d'un phénomène lié à la

²⁴¹ *Ibid.*, p. 149.

²⁴² « Dans l'école de la rue St.-Pietervrouw les soldats ont été réveillés en apprenant que la paix était en route, de joie ils ne voulaient plus aller se coucher, et jouèrent aux cartes toute la nuit. » *Idem.*

²⁴³ Voir annexe 13.

²⁴⁴ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 339.

²⁴⁵ RIMÉ Bernard, *op. cit.* p. 54.

²⁴⁶ « Les Allemands se réjouissent à la perspective de la paix à venir. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.* p. 435.

²⁴⁷ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 247.

fin de la guerre, mais tout simplement la perspective de celle-ci, l'espoir d'une paix prochaine, que ce soit une réalité ou – comme c'est le cas en 1916 – un faux espoir²⁴⁸.

Le plaisir étant lié à la joie, nous ne nous pencherons pas spécifiquement sur cette émotion, car à notre sens, elle n'apporte pas plus de compréhension du vécu du soldat. De plus, quand elle apparaît dans les carnets intimes, elle est automatiquement liée à la joie et apparaît en même temps que cette dernière.

La colère

Une autre émotion primaire omniprésente est la colère. Tout d'abord la colère intervient tout au long de la guerre²⁴⁹, et ce, chez tous les diaristes qui décrivent son expression plus d'une fois (ce qui est le cas de tous sauf de Pierre Motte qui ne le mentionne lui qu'une seule fois lorsque les infirmières sont réveillées en pleine nuit, mais qu'il s'agit au final d'une fausse alerte²⁵⁰). Les éléments déclencheurs de la colère sont aussi divers et variés que pour la joie.

Certains épisodes de colère ont une explication logique et ne nécessitent pas de grands éclaircissements. Il s'agit par exemple des disputes entre soldats ou entre les soldats et des individus à Gand tels que la police. Trois carnets intimes mentionnent ces disputes, dont deux de Lille (Pauline Delahaye-Théry et Just Arnoux) ainsi que le diariste anonyme de Gand. Ces dernières prennent place dans des endroits dans lesquels se regroupent des Allemands, tels que des casernes ou des cafés, lieux de disputes fréquents. En effet, dans *Bommen op Gent*, le diariste explique le 24 avril 1916 que les soldats ne peuvent plus aller au café, ce qui ne les enchante pas, au contraire :

« *De soldaten zijn erg verstoord op het reglement van 't sluiten. Zij gaan expres in de cafés om ruzie te zoeken met de politie*²⁵¹. »

À Lille les disputes ont également lieu dans les cafés comme l'explique Pauline Delahaye-Théry qui déclare le huit décembre 1914 :

« *Les officiers allemands se disputent au Café Belle-vue. On les entend se chamailler quand on traverse la Grand'Place*²⁵². »

²⁴⁸ Les Français lancent de grandes offensives en 1916, mais sans résultats positifs. cf. PRIOR Robin, *op. cit.*, p. 89.

²⁴⁹ Voir Annexe 14.

²⁵⁰ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire (1914-1918), Journal de guerre*, J 1950, 18 juin 1915, p. 15.

²⁵¹ « Les soldats sont forts dérangés par le règlement de fermeture [des cafés] Ils vont intentionnellement dans les cafés pour déclencher des disputes avec la police. » cf. *Bommen op Gent*, *op. cit.*, p. 86.

²⁵² DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 8.

Comme l'explique Just Arnoux le premier août 1916, une autre raison de leurs disputes est directement liée à leur permission dans les villes et surtout, à l'alcool, qui échauffe les esprits et provoque des bagarres :

« Aux uns, qui séjournent 24 heures, on a fait croire qu'ils venaient en repos pour un mois à 80 kil. derrière le front (c'est tout juste 72 de trop !) ; à d'autres, groupés casernes Saint-Hubert, on a dit que la guerre était finie ; ils hurlent, s'enivrent et finissent par se battre entre eux, quand il faut remettre le sac à dos²⁵³. »

Une deuxième explication à la colère des occupants est l'attitude des occupés face à l'ordre allemand. Ceci est aussi bien remarqué à Lille qu'à Gand. Les Français et les Belges occupés de la zone d'étape n'oublient pas durant les quatre ans d'occupation qui est l'ennemi. Le développement des sentiments nationaux depuis le XIX^e siècle a pour conséquence que les citoyens s'impliquent de manière considérable pour leur nation²⁵⁴. De plus, comme expliqué dans le premier chapitre, l'occupation menée par les Allemands est dure : les règles strictes avec des punitions comme des amendes ou des peines de prison même pour des délits mineurs si elles ne sont pas suivies²⁵⁵.

Les occupés offrent par conséquent une résistance au quotidien face aux occupants par l'indifférence, la réticence d'avoir tout contact avec l'ennemi²⁵⁶, voire des actes de rébellions tels que porter les couleurs nationales²⁵⁷. Ces réactions provoquent – selon les écrits des diaristes – de la colère voire de la rage chez les Allemands²⁵⁸, qui considèrent cette attitude rebelle comme une forme de résistance²⁵⁹. Selon ces derniers, il s'agit tout simplement d'un refus d'application de la *loi de la guerre*²⁶⁰. Ainsi prenons comme exemple le passage dans le journal de guerre de la veuve Delahaye détaillant le 4 mars 1915 l'arrivée de prisonniers français en ville :

²⁵³ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 226.

²⁵⁴ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 278.

²⁵⁵ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, *op. cit.*, p. 127-128.

²⁵⁶ NIVET Philippe, *op. cit.*, p. 210-211.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 221.

²⁵⁸ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 31.

²⁵⁹ NIVET Philippe *op. cit.*, p. 213.

²⁶⁰ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, *op. cit.*, p. 171.

« Je reviens du centre de la ville. Quelle animation ! Des prisonniers français sont arrivés. On les a promenés en ville. Des dames ont été arrêtées pour avoir crié : “Vivent les Petits chasseurs ! Vive la France !” D’autres dames qui avaient épinglé une petite cocarde tricolore sur leur manteau ont été aussi arrêtées. (...) Les Allemands deviennent furieux²⁶¹. »

La question que l’on pourrait se poser est : pourquoi cela énerve-t-il les Allemands ? Premièrement parce que la colère est dans bien des situations, tournée face à l’autre, elle est associée à un reproche que l’on fait de l’autre²⁶². De plus, elle se manifeste lorsque des objectifs ou des résultats désirés ne sont pas atteints, lorsque le contrôle qu’on espérait avoir sur une situation ne s’aligne pas à la réalité²⁶³. Ainsi, les autorités allemandes attendent de la population calme et obéissance²⁶⁴, ce qui est à l’opposé de l’attitude des civils en zones d’occupation.

Pour la Belgique, il existe un large consensus sur le fait que le pays doive devenir un État politiquement et économiquement dépendant de l’Allemagne, ce qui impliquerait de mettre les bases d’un ordre d’après-guerre qui lierait les deux pays. L’animosité des Belges envers les Allemands vient donc contrecarrer ces idées²⁶⁵. Ainsi, les civils montrant une attitude que Marc Baertsoen qualifie de « *réservée et patriotique* »²⁶⁶, mettent à mal la patience des occupants. En effet, il décrit le 15 août 1915 l’attitude des Gantois pendant les dix derniers mois de l’occupation :

« C’était la conspiration tacite du silence et de l’ignorance envers les occupants ennemis, ce qui agaçait prodigieusement ceux-ci, sans qu’ils puissent s’en plaindre ouvertement²⁶⁷. »

Outre les occupés, la guerre elle-même énerve les soldats, que ce soit une colère contre l’ennemi ou contre la guerre en elle-même. Cette rage contre les ennemis, est très présente et est avant tout tournée vers les Anglais. Marc Baertsoen décrit les Allemands comme « *irascible* »²⁶⁸ quand ils déplacent des soldats anglais, tandis qu’à Lille la veuve Delahaye-Théry exprime leur colère de n’avoir pas pu atteindre les avions anglais²⁶⁹ :

²⁶¹ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 31.

²⁶² HARMON-JONES Eddie and HARMON-JONES Cindy, « Chapter 44: Anger », dans FELDMAN Lisa e.a. (éd.), *Handbook of emotions*, 4^e éd., Londres/New-York, The Guilford Press, 2016, p. 774-791 cf. p. 774.

²⁶³ *Ibid.*, p. 779.

²⁶⁴ WEGNER Larissa, *op. cit.*, p. 7.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 3.

²⁶⁶ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 77.

²⁶⁷ *Idem.*

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 184.

²⁶⁹ L’extrait date du 22 mars 1915.

« Ce matin, à 6h. ½, les avions anglais étaient déjà au-dessus de notre ville. Ils sont restés une partie de la matinée. Les Allemands ont tiré et tiré sans aucun succès. Ils sont furieux²⁷⁰. »

Virginie Loveling apporte un point de vue intéressant le 4 novembre 1918, car dans ce cas-ci la colère est à la fois tournée vers la guerre et les Anglais, qui selon son interlocuteur refusent la paix²⁷¹ :

« Sedert eenigen tijd logeeren te mijnent Duitsche officieren; ze blijven elk slechts een of twee nachten. Dus een bestendige afwisseling van personen. Een hunner spreekt zijn verontwaardiging over het gebeurde en gebeurende uit : een schande voor Wilson het bloedvergieten niet te willen staken, nu dat de beslissing gekomen is²⁷². »

Pour le reste, le diariste anonyme de Gand²⁷³ et Jeanne Lefebvre mentionnent cette colère contre la guerre voire un refus de continuer de participer à celle-ci, comme nous le montre l'extrait suivant écrit par cette dernière le 8 août 1916 :

« Ils disent que la guerre, c'est la faute aux capitalistes (...) ils en ont marre et veulent la paix, mais s'ils le disent à leurs chefs, on les fusille (...)»²⁷⁴.

Enfin, à Gand un épisode de colère marque fortement Virginie Loveling et l'auteur de *Bommen op Gent*²⁷⁵. Celui-ci prend place à Noël en 1914, et a un lien direct avec les épisodes de joie que l'on pouvait constater lors des fêtes de Noël :

²⁷⁰ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.* p. 41.

²⁷¹ D'après nos recherches, Woodrow Wilson ne refuse pas la demande d'armistice du chancelier allemand Max de Bade du 4 octobre 1918, mais y ajoute déjà des conditions telles que la privation de pouvoir d'élites dirigeantes traditionnelles et implicitement l'abdication du Kaiser. Ludendorff tente en vain de changer une nouvelle fois de cap et plaide pour la poursuite des combats. Mais il est trop tard : le désir de paix de la majorité de la population est trop grand et des révolutions éclatent dans tout le Reich. Le 26 octobre, Max de Bade oblige Ludendorff à démissionner. Le 9 novembre, il annonce l'abdication du Kaiser et remet simultanément le poste de chancelier au social-démocrate Friedrich Ebert. Les termes de l'armistice prennent effet le 11 novembre à 11 heures du matin. Cf. HIRSCHFELD Gerhard, « Germany », trad. JONES Marc, dans HORNE John (éd.), *A companion to the First world war*, *op. cit.*, p. 432-446, cf. p. 444.

²⁷² « Depuis quelque temps, des officiers allemands logent chez moi ; ils ne restent chacun qu'une ou deux nuits. Il y a donc un changement constant de personnes. L'un d'entre eux s'indigne de ce qui s'est passé et de ce qu'il se passe : “Une honte pour Wilson de ne pas vouloir arrêter l'effusion de sang, maintenant que la décision a été prise”. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 440.

²⁷³ *Bommen op Gent*, *op. cit.*, p. 81

²⁷⁴ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 127.

²⁷⁵ L'extrait date du 23 décembre 1914.

« Welke tegenslag. De kerstboompjes (gestolen goed brengt geen geluk bij) welke men al begon te versieren, zijn dezen avond met groot gedruis in gestampt. En waarom? Order is gekomen dat alle nog in Gent verblijvende soldaten naar 't front moeten. 't Schijnt dat daar kerstfeest voorbereid wordt zoo als de Engelschen er de kunst van hebben²⁷⁶. »

Cet épisode peut paraître anecdotique, mais vient confirmer ce que l'on a écrit pour la joie liée aux fêtes et l'importance qu'elles ont pour les soldats. Les Allemands voient les villes comme un lieu hors de la guerre, et qui leur procure un sentiment de normalité. Ici en leur enlevant la possibilité de fêter Noël, on leur enlève la seule chose qui les lie à chez eux. La réaction violente qu'ils ont devient alors plus compréhensible.

La tristesse

Premièrement, l'expression de la tristesse est plus constatée par les diaristes gantois que lillois (8,49 pour cent contre 16,46 pour cent pour les premiers²⁷⁷). Cinq diaristes décrivent la tristesse chez l'occupant, trois d'entre eux sont des femmes²⁷⁸. De plus, la tristesse n'apparaît chez les diaristes lillois qu'à partir de 1916, alors qu'à Gand, dès le départ, les diaristes en parlent dans leurs carnets²⁷⁹.

La tristesse est une émotion créée par un état d'union qui prend fin. Il peut s'agir de difficulté dans les relations, de séparations, de décès ou de la solitude. Ainsi, une occurrence de la tristesse qui intervient durant toute la guerre est la tristesse d'être loin de sa famille. Ceci n'est remarqué que par Virginie Loveling et Jeanne Lefebvre, ayant discuté avec les soldats logeant chez elles. Ainsi, Jeanne Lefebvre écrit à ce sujet le 8 août 1916 :

« Deux nouveaux soldats se sont installés chez nous depuis samedi, ils reviennent de Verdun. Dimanche, ils ont fait leur lessive ; ce sont des hommes mariés qui souhaitent comme nous que la guerre se termine et qu'ils puissent retrouver leurs femmes et leurs enfants. Mais, eux ils reçoivent des lettres, des colis, des journaux et ils se plaignent quand même, alors que nous, on ne reçoit jamais rien²⁸⁰. »

²⁷⁶ « Quel malheur. Les sapins de Noël (des affaires volées ne portent pas chance) que l'on avait déjà commencé à décorer ont été abattus de manière bruyante ce soir. Et pourquoi ? L'ordre est venu que tous les soldats résidant encore à Gand doivent aller au front. Il semble que l'on y prépare Noël à la manière des Anglais. » cf. *Bommen op Gent*, op. cit., p. 32.

²⁷⁷ Voir annexes 10 et 11.

²⁷⁸ *Bommen op Gent*, Virginie Loveling, Pauline Delahaye-Théry et Jeanne Lefebvre et Just Arnoux.

²⁷⁹ Voir annexe 15.

²⁸⁰ LEFEBVRE Jeanne, op. cit., p. 127.

De plus, des conditions indésirables telles que de mauvaises expériences, des échecs, la maladie ainsi que la fin d'expériences agréables peuvent également provoquer de la tristesse²⁸¹. Les recherches en psychologie avancent que l'état de tristesse favorise la délibération, aide à la réévaluation des objectifs, et suscite l'adaptation dans la vie face à des événements stressants ou négatifs. Par ailleurs, la manifestation visible de la tristesse – comme le fait de pleurer – peut susciter la compassion et l'aide des autres²⁸².

Un exemple de mauvaise expérience qui provoque de la tristesse chez les soldats et qui est retrouvé de nombreuses fois dans les carnets est leur tristesse en apprenant qu'ils doivent retourner au front (tristesse qui est certainement liée à la peur comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre). Un événement en particulier remarqué par les deux diaristes flamands de Gand et décrit par le diariste anonyme le 15 février 1915 illustre nos propos :

« In eenen sigarenwinkel in de Vlaanderenstraat is het volgende gebeurd: een Duitse soldaat welke er ging, zegde dat hij voor eenen tijd niet meer zou komen, "omdat hij naar Yperen gaan, maar wij komen weer". "Naar Yperen, maar dat is aan de IJzer". Op dit gezegde werd de soldaat bleek, liep naar buiten zij aan zijn makkers dat Yperen aan de IJzer was, waarop allen aan 't weenen gingen²⁸³. »

À Lille Pauline Delahaye-Théry et Just Arnoux²⁸⁴ discernent tous deux la tristesse des soldats allant vers le front :

« Les soldats au repos repartent au front. Ils sont tristes, les plus jeunes pleurent ; on leur distribue vin et au-de-vie²⁸⁵. »

Un autre déclencheur de la tristesse ayant une mauvaise nouvelle pour cause – quelque peu lié au manque de la famille que l'on peut lire ci-dessus – est suscité par les soldats allemands apprenant que leurs familles ont faim ou souffrent d'une manière ou d'une autre de la guerre. Deux diaristes de Gand et une de Lille l'écrivent dans leurs carnets intimes. Virginie Loveling retranscrit à ce sujet le 7 février 1917 une conversation qu'une dame a eue avec un soldat :

²⁸¹ RIMÉ Berbard, *op. cit.*, p. 48.

²⁸² WEBB Christian et PIZZAGALLI Diego, « Chapter 49 : Sadness and Depression », dans FELDMAN Lisa *op. cit.*, p. 859-870, cf. p. 860.

²⁸³ « Dans un bureau de tabac de la *Vlaanderenstraat*, la chose suivante s'est produite : un soldat allemand qui s'y rendait a dit qu'il ne reviendrait pas avant un certain temps, parce qu'il va à Ypres, "mais nous revenons". "À Ypres, mais c'est sur l'Yser". À ce moment-là, le soldat pâlit, sortit et dit à ses camarades qu'Ypres était sur l'Yser, et tous se mirent à pleurer. » cf. *Bommen op Gent, op. cit.*, p. 38.

²⁸⁴ 1^{er} mai 1918.

²⁸⁵ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 310.

« *De dame ontplooit het groot blad met den Kommandantur stempel er op en wil 't hem reiken. (...) Hij werpt een blik er naar toe en schijnt vervolgens het stuk te lezen; maar traan na traan botst er op neder en met uiteengelopen inktvlekken geeft hij het haar terug. "Gij hebt verdriet, man?," kan de goedgehartige niet nalaten te zeggen.* "Ja," antwoordt hij en het vondelingje aanwijzend, *"ik heb er alzo zes van die verlaten kinderen van alle grootte in Duitschland, zes," herhaalt hij nog eens gewichtig, "en mijn vrouw is kort geleden gestorven.* "Waar zijn die kinderen?" luidt de medelijdende vraag. *"Ik weet er niets van, hier en daar bij verwanten zeker," stottert hij. Zij steekt hem het paspoort toe van den koetsier. Hij wijst het sprakeloos af met de hand en doet een bevelende beweging, dat het rijtuig zonder meer voort mag gaan*²⁸⁶. »

Ici, la tristesse se lie au deuil, émotion largement présente en guerre de masse. La douleur est d'autant plus intense qu'elle survient au loin et que le soldat n'a pu ni se préparer ni être présent au côté de sa femme lors de ses derniers moments. Enfin, la mort pendant la guerre est une mort violente, ce qui accroît la douleur des proches²⁸⁷.

Pauline Delahaye-Théry quant à elle, relate également un événement qu'elle a entendu par quelqu'un d'autre le 21 mai 1917 :

« *À Tourcoing, un sous-officier allemand revenait de permission. Il dit à la dame chez qui il était logé et qui s'étonnait de sa tristesse "Ma femme si triste, elle et petits enfants fort maigris". Il paraissait, en effet, désemparé*²⁸⁸.

La tristesse est par conséquent une émotion dont le déclencheur n'est pas lié à l'occupation comme la joie ou la colère, mais à la guerre et d'autant plus à la séparation avec les siens. Elle semble revêtir une importance non négligeable dans le quotidien des soldats pendant le conflit.

²⁸⁶ « La dame déplie la grande feuille sur laquelle figure le tampon de la Kommandantur et veut la lui remettre. (...) Il y jette un coup d'œil, puis semble lire le document ; mais des larmes tombent dessus, il le rend avec des taches d'encre. "Tu as de la peine, homme", ne peut s'empêcher de dire celle qui a bon cœur. "Oui", répond-il en désignant l'enfant trouvé, "j'ai six de ces enfants de toutes tailles abandonnés en Allemagne, six", répète-t-il encore avec lourdeur, "et ma femme est morte il y a peu de temps". "Où sont ces enfants ?" lit-on dans la question pleine de sollicitude "Je n'en sais rien, ici et là avec des proches, c'est sûr", bégaye-t-il. Elle lui tend le passeport du cocher. Il le repousse sans rien dire et fait un geste pour signifier que la voiture peut poursuivre sa route.» cf. LOVELING Virginie, *op.cit.*, p. 328-329.

²⁸⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 289-290.

²⁸⁸ DELAHAYE-THÉRY PAULINE, *op. cit.*, p. 269.

La Peur

La peur est une des émotions fondamentales négatives, provoquée en réponse à une menace imminente qui motive une réaction défensive pour protéger l'organisme. Elle est généralement associée à un déclencheur spécifique²⁸⁹. Contrairement à la tristesse, l'émotion est plus présente à Lille (9,52 pour cent) qu'à Gand où l'occurrence dépasse à peine les cinq pour cent (5,70 pour cent)²⁹⁰.

Elle semble une émotion d'autant plus importante qu'elle apparaît durant toutes les années de guerre²⁹¹. En revanche, contrairement à la joie et la colère, elle semble avoir moins de différents types de déclencheurs. Et à la différence des émotions citées, dans la majorité des cas, elle est directement liée à la guerre et non à l'occupation.

La peur est centrale dans les *faits guerriers contemporains*²⁹². Il est d'autant plus intéressant d'analyser cette émotion et surtout l'expression de celle-ci qu'elle s'installe graduellement dans le vocabulaire des soldats – chose impensable au XIX^e siècle. En effet, à l'époque décrire la peur est accepté, mais on se refuse à la nommer et à expliquer son impact sur soi. La Première Guerre mondiale en revanche change la donne pour l'expression des émotions, car on ose en parler et surtout les soldats reconnaissent la ressentir²⁹³.

Cela est d'autant plus important que la peur connaît un tournant avec les nouvelles technologies qui font évoluer la peur au combat comme nous l'apprend l'historien Marc Bloch²⁹⁴ dans son ouvrage *Étrange défaite*²⁹⁵:

« L'homme, qui redoute toujours de mourir, ne supporte jamais plus mal l'idée de sa fin que s'il s'y ajoutent la menace d'un écharpement total de son être physique ; l'instinct de conservation on a peut-être pas de forme plus illogique que celle-là ; mais aucune, non plus, qui soit plus profondément enracinée²⁹⁶ ».

²⁸⁹ BABAR Kevin, « Defining Fear and Anxiety », dans FELDMAN Lisa e.a. (éd.), *op. cit.*, p. 751-773, cf. p. 751.

²⁹⁰ Voir annexe 10 et 11.

²⁹¹ Voir annexe 16.

²⁹² AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 271.

²⁹³ *Ibid.*, p. 273-274.

²⁹⁴ Marc Bloch (1886-1944) est fondateur, avec Lucien Fèbre du mouvement des Annales en histoire. Il introduit l'histoire comme discipline de science de l'homme social, étudiant l'évolution économique, juridique et mentale des sociétés humaines. Son ouvrage *l'Étrange défaite*, publiée deux ans après sa mort, contient des réflexions sur la Première Guerre mondiale ainsi que sur les exigences distinctes du chercheur en histoire.

cf. DUBY Georges, « Bloch Marc - (1886-1944) », dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne] <https://www.universalis.fr/encyclopedie/marc-bloch/> (consulté le 06 mai 2021).

²⁹⁵ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 276-277.

²⁹⁶ Idem.

C'est pourquoi un des déclencheurs de la peur est ainsi – le même que celui de la tristesse – la peur de devoir aller au front. Plus généralement, la peur du front ou de ce qu'il se passe au front est un déclencheur récurrent mentionné chez les diaristes. Jeanne Lefebvre mentionne une discussion qu'une dame a eue avec un soldat (et lui a rapporté) dans son carnet intime le 7 juin 1915 :

« *Le sergent qui loge chez M^{me} Bertou parle bien le français, il a participé à la bataille de Lorette²⁹⁷, deux fois déjà. Il dit que c'est effrayant, on voit voler des têtes, des bras, des jambes, des morceaux de poitrine, des troncs, c'est incroyable ! Les soldats piétinent dans le sang et les restes d'hommes tués²⁹⁸.* »

Nous voyons également ici – bien que la discussion ait lieu dans un foyer lillois – que le lien au front est incontestable. Enfin, cette peur est plus présente à Lille. Quand bien même les bruits de la guerre se font entendre à Gand, comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, à Lille les avions survolent la ville de manière récurrente et le canon se fait entendre pratiquement quotidiennement, comme nous l'indique Pierre Motte dans son carnet. Un exemple parmi d'autres sont ses notes du 28 avril 1915 : « *Messe à 7h, on tire un peu sur les avions²⁹⁹.* » ou encore du 19 janvier 1916 « *le canon marche très fort et fait trembler les vitres³⁰⁰* ».

Le découragement et la lassitude

Une autre émotion accompagne de manière récurrente la joie de la fin de la guerre décrite ci-dessus : il s'agit du découragement. Les occurrences sont relativement nombreuses dans les carnets intimes lillois et quelques occurrences existent dans les journaux gantois. Sur les sept carnets, cinq l'évoquent (*Bommen op Gent* et Pierre Motte n'en parlent pas). Tout d'abord, le graphique ci-dessous montre que les cas interviennent tout au long de la guerre, même si, il est vrai il y a pic en 1915³⁰¹.

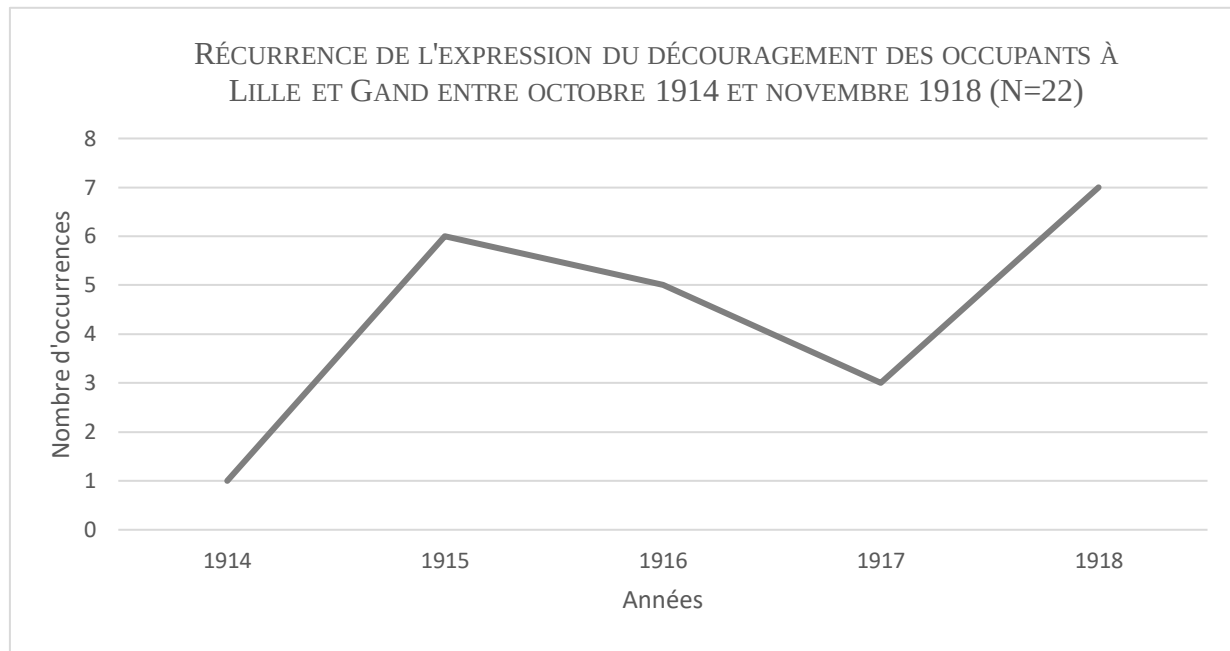
²⁹⁷ Jeanne Lefebvre mentionne la participation du soldat à la bataille de Lorette *deux fois*. La première fois il s'agit de la bataille d'Artois (27 septembre-10 octobre 1914). Tandis que la deuxième fois il s'agit la deuxième bataille d'Artois (9 mai 1915-18 juin 1915). cf. PORTE Rémy, « Artois », dans COCHET François et PORTE Rémy (éd.), *op. cit.*, p. 76-79, cf. p. 76-77.

²⁹⁸ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 63.

²⁹⁹ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – Journal de guerre*, J 1950, 28 avril 1915, p. 7.

³⁰⁰ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – Journal de guerre*, J 1950, 19 janvier 1916, p. 25.

³⁰¹ Voir annexe 17.



Comme mentionné ci-dessus l'année 1915 est caractérisée non seulement par l'aménagement des tranchées, mais également par une hausse d'utilisation des mitrailleuses. Enfin, il faut noter une utilisation croissante des obus et des bombardements par l'aviation³⁰². Ces armes modernes amènent une violence directe qui est infligée par la distance non seulement physique, mais également mécanique qu'il y a entre les soldats. L'année 1915 donne de ce fait lieu à des violences extrêmes³⁰³, ce qui peut aisément expliquer le découragement face à la guerre.

Ainsi, Just Arnoux écrit le 24 mai 1915 que : « *Nous prenons plaisir à voir la mine déconfitte des officiers boches*³⁰⁴. » Outre un visage déconfit, Just Arnoux explique que les Allemands organisent des banquets et jouent de la musique dans une tentative que le diariste qualifie de bluff. Marc Bartsoen aussi rapporte du découragement en 1915. Ainsi, il écrit le 11 janvier que les chefs militaires allemands : « *ont déjà assez de peine à maintenir le moral de leurs troupes*³⁰⁵ ! »

En revanche, l'année avec le plus d'occurrences est sans nul doute 1918 – en particulier les derniers mois – comme nous le montre l'histogramme ci-dessus³⁰⁶. Il s'agit, nous y reviendrons plus tard, du découragement de la fin de guerre. La défaite se faisant sentir, les Allemands ne semblent plus du tout enclins à continuer à se battre.

³⁰² COCHET François et PORTE Rémy (éd.), *op. cit.*, p. XI.

³⁰³ HORNE John, (éd.), *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*, Paris, Éditions Tallandier, 2015, p. 59.

³⁰⁴ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 114.

³⁰⁵ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 37.

³⁰⁶ Voir annexe 17.

Le découragement – comme c'est le cas avec la peur – est dans la majorité des cas directement lié au front et à la guerre. Ensuite, il apparaît qu'à Gand, les cas sont moins nombreux et surgissent plus tard dans le conflit (en 1916 dans le carnet intime de Virginie Loveling) que dans le nord de la France. Cette dernière a une conversation le 16 octobre 1916 avec un Allemand qui lui parle de sa famille et de son fils de trois ans. Loin de l'espoir et de la joie qu'on lisait auparavant chez les Allemands, on sent une grande fatigue chez ce soldat et beaucoup de découragement :

« *Hij ademt eens diep en zegt: "Mijn leven is lastig, vermoeiend, het gebeurt, dat ik gedurende vijf uren achtereen verhoor geef"*³⁰⁷. »

Mais c'est un an plus tard, le 17 septembre 1917, que l'on ressent vraiment ce découragement de la guerre, cette fatigue et cet espoir de retrouver la paix bientôt. :

« *"En de vrede?" vroeg ik, "wanneer?" Hij hoopte nog voor 't einde van dit jaar. Hij verlangde het zoo, allen snakten er naar. Iedereen heeft er genoeg van. Zijn hospita was niet altijd vriendelijk tegen hem, ofschoon hij haar zoo weinig last mogelijk veroorzaakte. Dat smartte hem diep. "Het komt mij soms voor," sprak hij naïef, "alsof ze van de Duitschers niet hield."* Van den vijand niet houden³⁰⁸!... »

Ce passage est édifiant pour plusieurs raisons. Premièrement, le découragement du soldat y est clairement visible, mais la diariste fait également remarquer que c'est un sentiment général. Occupants et occupés veulent que cela cesse, que la paix revienne. Ensuite, si dans la plupart des cas, le découragement intervient dans une situation de lassitude du front, des combats, ici la lassitude intervient également dans un contexte de l'occupation. En effet, le soldat exprime un découragement aussi vis-à-vis de la cohabitation avec les occupés. Il en a assez de l'animosité ambiante de la population gantoise, et ne semble pas comprendre qu'on puisse le détester, non pas personnellement, mais pour ce qu'il représente.

Le découragement dans le carnet intime de Baertsoen n'intervient qu'à partir de mai 1918. Il décrit par exemple le « *moral ébranlé du troupier boche* »³⁰⁹ et la tentative des journaux pour remonter le moral des troupes, qui semble sérieusement atteint selon le diariste. Les passages

³⁰⁷ « Il prend une profonde inspiration et dit : "ma vie est pénible, épuisante, il arrive que je donne des interrogatoires pendant cinq heures d'affilée." » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 305.

³⁰⁸ « "Et la paix ?" demandais-je "quand ?" Il espère qu'elle aura lieu avant la fin de l'année. Il l'a tant désiré, tous en ont envie. Tout le monde en a assez. Son hôtesse n'était pas toujours aimable avec lui, bien qu'il lui causait le moins de problèmes possible. Cela l'a profondément affligé. "Il m'a parfois semblé", dit-il naïvement, "qu'elle n'aimait pas les Allemands". Ne pas aimer l'ennemi... » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 365.

³⁰⁹ Cet extrait date du 27 septembre 1918 cf. BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 239.

les plus intéressants sont le 27 septembre et cinq octobre 1918, car outre mentionner que « *les Allemands en ont assez et que la paix est dans l'air*³¹⁰ » un mot vient accompagner le sentiment de découragement des Allemands :

« *L'invincible armée allemande semble décidément vaciller partout et surtout le moral semble décidément ébranlé. Les Allemands en ont assez ; ils sont "Kriegsmüde", on l'entend de tout côté*³¹¹. »

Le mot semble parfaitement décrire ce que les Allemands montrent : de la fatigue de guerre. Peu leur importe à présent qui gagne, tant qu'ils peuvent rentrer chez eux. Ce fatalisme, apathie et épuisement de guerre n'est bien évidemment pas un état d'esprit propice à l'efficacité du combat³¹² et ce manque de détermination précipite la fin de la guerre plus encore que le manque de ressources matérielles et le nombre de soldats encore en état physique de se battre³¹³.

Du côté de Lille, l'émotion se lit bien plus tôt. Dès 1914, Pauline Eugène Delahaye-Théry semble la remarquer. Il s'agit donc moins d'une fatigue de guerre que la confrontation à la réalité du front, sapant leur enthousiasme, l'auto-exaltation d'entrée en guerre³¹⁴ et les idéaux du devoir de la nation allemande³¹⁵ :

« *Nous avons vu passer encore des troupes fraîches qu'on conduisait au feu, en auto. On devine chez elles de l'abattement sinon encore du découragement*³¹⁶. »

Quand bien même tous les diaristes décrivent du découragement chez les soldats entre 1914 et 1916, la diariste nommée ci-dessus est la seule parmi les diaristes lillois à mentionner le découragement de fin de guerre, la *Kriegsmüde* rencontrée à Gand. Elle l'évoque à partir d'avril 1918. Cette dernière compare d'ailleurs l'attitude des Allemands en 1914 avec celle qu'elle observe en août 1918 :

« *Lille regorge de troupes allemandes. Mais leur matériel est bien délabré. Je compare ce qu'ils avaient en 1914 et ce qu'ils ont en 1918. Je compare leur arrogance de 1914 et leur résignation désolée de 1918*³¹⁷. »

³¹⁰ *Ibid.*, p. 240-241.

³¹¹ *Ibid.*, p. 239.

³¹² WATSON Alexander, *Enduring the Great War. Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies. 1914–1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 190.

³¹³ *Ibid.*, p. 184.

³¹⁴ JEISMANN Michaël et LASSAIGNE Dominique, *La patrie de l'ennemi : La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS Éditions, 1998, p. 261.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 269.

³¹⁶ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 8.

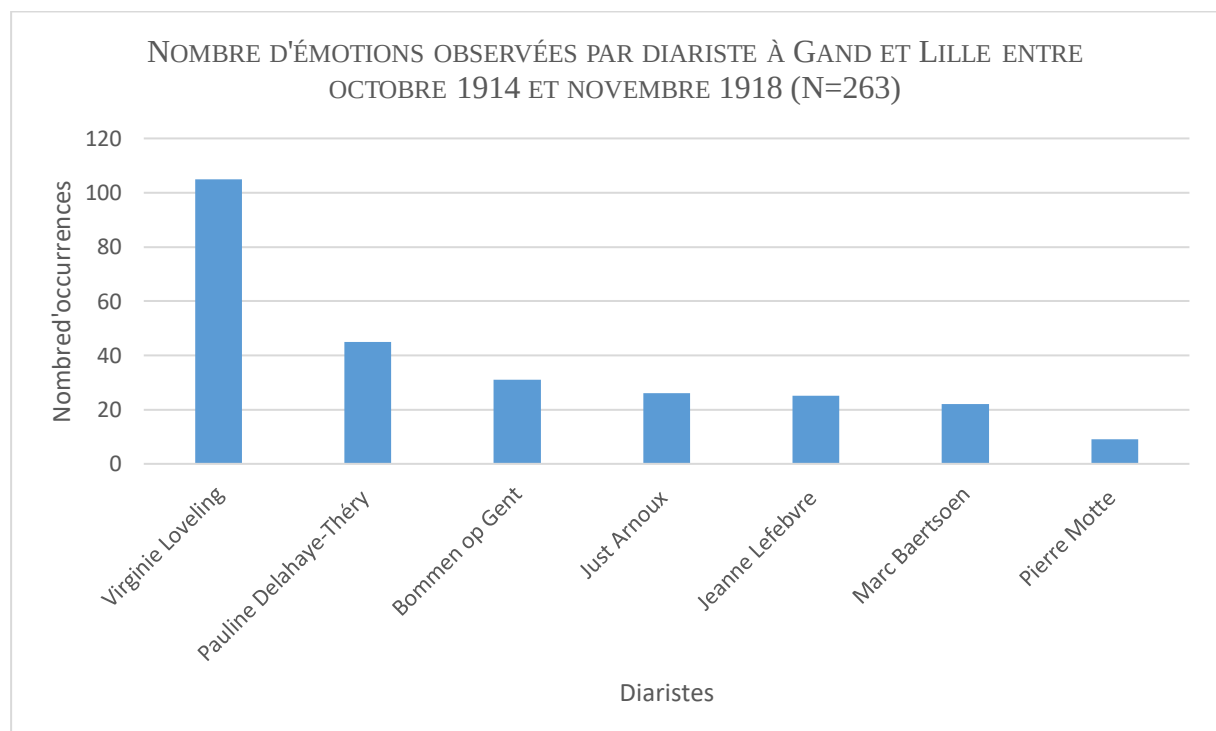
³¹⁷ *Ibid.*, p. 48.

En septembre elle remarque que beaucoup de soldats ne veulent plus marcher et que même parmi les officiers il y a des déserteurs³¹⁸. Comparant les deux, l'ambiance semble être fortement comparable entre Gand et Lille pour ce qui est de la fatigue de guerre des soldats allemands.

La lassitude s'accompagne souvent du découragement, et en particulier du *Kriegsmüde*, la fatigue de guerre. Par ailleurs, le mot *Kriegsmüde* semble englober les deux termes *lassitude* et *découragement*. Les soldats sont fatigués, démotivés, découragés et veulent rentrer chez eux. Nous estimons par conséquent qu'il n'est pas utile de faire une analyse de la lassitude, cela ne nous apportera rien de plus que ce que l'on sait déjà.

3. LES DIARISTES : L'ÉMOTION AU CŒUR DES MENTALITÉS

Comme il a été vu au travers des multiples émotions analysées dans ce chapitre, chaque diariste décrit de manière différente les expressions des émotions des occupants. Commençons par Virginie Loveling : écrire est son métier et cela se ressent dans son carnet intime. Chaque détail est mentionné, les discussions retranscrites, les situations analysées, rien n'est laissé au hasard. Les émotions regorgent son carnet et sont décrites avec une grande justesse. Il est dès lors pas étonnant qu'elle soit, comme nous le prouve le graphique, la diariste notant le plus les émotions d'Allemands³¹⁹.



³¹⁸ *Ibid.* p. 335.

³¹⁹ Voir annexe 18.

L'histogramme permet également de constater que Pierre Motte est la personne analysant le moins les émotions (il en a analysé neuf pour être précis). Son style est très sobre, factuel et ses réactions imperceptibles :

« Après le souper vers 9h on entend siffler 5 obus. Grand émoi chez mes pensionnaires qui se lèvent et dont une va jusqu'à l'hôpital dont elle revient bientôt³²⁰. »

Pauline Delahaye-Théry décrit quant à elle un bon nombre d'émotions d'Allemands et ajoute souvent dans ses récits ses impressions et parfois les émotions que suscitent les événements dont elle est témoin. Marc Baertsoen et Just Arnoux décrivent peu les émotions des occupants et les leurs ne sont pas décrites de manière récurrente non plus.

En revanche, le lien entre le nombre d'émotions d'Allemands et la manière dont les diaristes décrivent leurs propres émotions dans leurs écrits n'est pas systématique. Prenons l'exemple de Jeanne Lefebvre : elle analyse que 25 émotions allemandes pourtant ses émotions à elle se lisent de manière très concrète dans le carnet, que ce soit en rapport aux Allemands et à la guerre ou pas. Enfin, le diariste dans *Bommen op Gent*, bien qu'étant plus factuel que Virginie Loveling ou Jeanne Lefebvre, décrit lui aussi un bon nombre d'émotions chez les Allemands.

Force est donc de constater que l'impact du diariste dans notre analyse des émotions est considérable. Il convient donc d'analyser cette différence de descriptions et de réactions des diaristes. Existe-t-il des constantes ? Les constantes sont-elles territoriales, genrées ou purement personnelles ? La réaction aux émotions est-elle la même pour tous les diaristes ? Bien entendu, toutes ces différences seront liées aux théories de la psychologie des émotions, qui formera une base solide sur laquelle s'appuyer.

Le genre

Une des questions que l'on se pose est : le genre des diaristes affecte-t-il la manière dont ces derniers interprètent les émotions qu'ils observent ? Deuxièmement, la réaction des diaristes aux émotions change-t-elle en fonction du genre ? Au travers de nos carnets, une première constatation peut être formulée : les femmes sont plus attentives aux émotions des occupants que les hommes. Plus précisément, les femmes ont une plus grande aisance dans l'identification de la signification des indices non verbaux du visage, du corps et de la voix³²¹. De plus, elles

³²⁰ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918)*. – *Journal de guerre*, J 1950, 15 janvier 1916, p. 25.

³²¹ BRODY Leslie, HALL Judith et STOKES Lynissa, « Gender and Emotion: Theory, Findings, and Context », dans FELDMAN Lisa e.a. (éd.), *op. cit.*, p. 369-392, cf. 377.

font preuve d'une connaissance des émotions plus complexe que les hommes lorsqu'elles décrivent les émotions de soi et des autres dans des scénarios hypothétiques³²².

Ce qui a pour conséquence que les femmes remarquent en moyenne plus les émotions que les hommes. En effet, les diaristes féminines observent en moyenne 58 émotions chez les Allemands, et les hommes en observent 22. De plus si l'on compare les auteurs les plus prolifiques au niveau de l'observation des émotions allemandes la différence est nette : Virginie Loveling a observé 105 émotions contre 31 dans le carnet de *Bommen op Gent*. Par ailleurs parmi ceux qui ont le moins d'occurrences la tendance se confirme : Pierre Motte a décrit neuf émotions, contre 25 pour Jeanne Lefebvre³²³.

En outre, cette analyse n'est pas uniquement quantitative, car au travers de nos lectures, nous observons qu'il y a plus d'émotions dans les carnets féminins et pas uniquement des émotions allemandes. Les femmes partagent plus volontiers leur ressenti et leurs émotions face aux divers événements pendant la guerre. Les descriptions sont souvent accompagnées d'émotions comme en témoigne l'extrait suivant du 7 mars 1915 écrit par Pauline Delahaye-Théry :

« Que Lille est triste ! A trois heures on commence à allumer les becs de gaz. A 4h. ½ toutes les maisons de commerce se ferment et à 5 heures c'est le calme le plus complet. Les saluts sont avancés de deux heures. Le matin, la première messe à 7h. ½ puisqu'on ne peut sortir avant 7 heures. Que c'est triste d'être ainsi prisonniers !.. Mes bien chers enfants, quelle existence pénible nous avons en ce moment, mais ce m'est terrible, c'est ce prolongement d'être sans nouvelle³²⁴. »

De plus, la réaction aux émotions aussi change selon que le diariste est un homme ou une femme. Les femmes décrivent plus leurs réactions et montrent plus d'empathie. Dans les carnets de Just Arnoux, Marc Baertsoen et dans le carnet intime anonyme gantois relativement peu d'émotions et d'empathie envers les Allemands transparaissent, à part parfois de la colère et du mépris. Un exemple très concret peut être lu dans le carnet intime *Bommen op Gent* le lundi 19 octobre 1914 :

³²² *Ibid.*, p. 379.

³²³ Voir annexe 19.

³²⁴ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 34.

« Een Duitsch soldaat loopt hier al weenen voorbij. Oorzaak: hij heeft van zijne vrouw eenen brief ontvangen waarin zij meldt uit Berlijn (woont zij daar of is zij tot daar gevlucht?) dat zij maar een van hare vijf kinderen heft kunnen redden. Men wordt met de maat gemeten waarmede men meet³²⁵! »

Ainsi, même si l'évènement l'a suffisamment marqué pour qu'il l'écrive dans son carnet intime, il ne réagit pas avec des émotions ou de la compassion, mais avec une froide remarque liée à la guerre.

Par opposition à ce diariste, prenons l'exemple de Jeanne Lefebvre, qui est très empathique envers les soldats, car son mari étant parti à la guerre également³²⁶, comme nous le montre cet échange ayant eu lieu le 15 octobre 1914 :

« Ces soldats-ci aussi ont été très convenables, très polis, nous remerciant toujours, puis demandant : "Et Mossieu, parti à la guerre ? Malheur, triste la guerre." C'étaient tous des hommes mariés avec enfants, ils auraient préféré rester chez eux³²⁷. »

Chez Pierre Motte, la situation est plus nuancée. Le diariste montre peu d'émotions en général même dans son quotidien. Son carnet intime ressemble à un carnet de bord, dans lequel il décrit sa journée, ses activités, les personnes qu'il rencontre et parfois les évènements qui l'entourent. Au fil de la guerre en revanche, les émotions des infirmières qu'il loge et les soldats qu'il rencontre transparaissent graduellement, sa réaction en revanche, comme nous l'avons mentionné est soit à lire entre les lignes soit absente :

« En revenant je suis fouillé par un sous-officier à la porte de Dunkerque qui examine avec intérêt les photos de ma famille qu'il trouve nombreuse pour un français : en Allemagne tout le monde a 13 enfants me déclare-t-il³²⁸. »

Dans cet extrait, nous pouvons observer de la curiosité et de l'intérêt de la part du sous-officier, mais il est impossible de deviner les émotions que cela amène chez Pierre Motte. Reste-t-il de marbre ? Ressent-il une nostalgie, de la tristesse pour sa famille qu'il n'a pas revue depuis le début de l'année 1915 ? Quelle est sa réaction face à l'Allemand qui lui transmet l'émotion ? Voilà pourquoi il convient de demeurer prudent face aux écrits des diaristes, car comme nous

³²⁵ « Un soldat allemand passe par ici en pleurant. La cause : il a reçu une lettre de sa femme dans laquelle elle rapporte depuis Berlin (y vit-elle ou a-t-elle fui ?) qu'elle n'a pu sauver qu'un seul de ses cinq enfants. Qui sème le vent récolte la tempête ! » cf. *Bommen op Gent, op. cit.*, p. 18.

³²⁶ Voir chapitre I.

³²⁷ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 27.

³²⁸ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – Journal de guerre*, J 1950, 11 mai 1917.

le prouve Pierre Motte, ce n'est pas parce qu'il y a une absence de réaction écrite, qu'il y a une absence d'émotion en général. Nous savons par ailleurs qu'il est loin d'être insensible à l'absence de sa famille, car dès qu'il a des nouvelles de sa femme ou de son fils qui est à l'armée, il le transcrit dans son carnet.

La ville

Comme nous avons pu le voir au travers de la partie d'analyse des émotions des occupants, l'expression des émotions qui sont transcrites dans les journaux intimes change fortement selon la ville. Ainsi, à Gand la récurrence des émotions positives est si importante qu'il n'y a qu'une légère majorité des émotions déplaisantes (avec 43,67 pour cent d'émotions positives et 52,53 pour cent d'émotions négatives)³²⁹.

Si on prend à nouveau la moyenne des émotions analysées chez les occupants par ville, la différence est très nette. Ainsi, à Lille la moyenne est de 26 contre 53 chez les Gantois. La médiane aussi confirme cette tendance. À Lille elle est ainsi de 26 et à Gand de 31.

Pourquoi ? Après analyse de tous les carnets, nous avons décelé trois facteurs affectant les émotions notifiées par les diaristes. Le premier facteur est l'intensité de la guerre par la proximité au front. En effet, et comme nous pouvons le constater grâce à la carte³³⁰, Lille se trouve à moins de 20 kilomètres du front³³¹, alors que Gand est situé bien plus loin. Le ressenti qu'ont les habitants des deux villes diffère donc fortement. Comme nous l'avons expliqué dans la partie sur la peur, le bruit du canon se fait entendre quotidiennement à Lille (jusqu'à faire trembler les vitres) et est accompagné de manière récurrente d'aéroplanes alliés survolant la ville. La guerre se fait donc plus ressentir qu'à Gand et renforce l'animosité et l'opposition des deux camps. Ceci influence donc aussi bien les Allemands sur place que les habitants français.

Le deuxième facteur est le contexte culturel. Quand bien même les habitants des deux villes s'opposent d'une manière ou d'une autre à l'occupant (comme nous l'avons analysé dans la partie colère), la véhémence semble plus forte à Lille. L'opposition des Français aux Allemands est très aiguë, et ce dès le début de la guerre. Cette dernière est perçue par les deux camps comme l'exécution du projet de l'ennemi³³². Cette vision du conflit entretient l'animosité durant la durée du conflit, et se ressent par conséquent particulièrement à Lille. En outre il est nécessaire de prendre en compte la guerre de 1870-1871, dont la défaite en France a été

³²⁹ Voir Annexe 9.

³³⁰ Voir Annexe 6.

³³¹ VANDENBUSSCHE Robert, *op. cit.*, p. 113.

³³² JEISMANN Michaël et LASSAIGNE Dominique, *op. cit.*, p. 293.

ressentie comme une humiliation et un traumatisme par la population³³³. Il y a donc une animosité présente chez les Français, et ce avant même que les Allemands n'entrent dans le pays. En revanche, selon un Allemand ayant une conversation avec Virginie Loveling le 20 janvier 1915, la Belgique n'est pas considérée comme l'ennemi juré, même s'il ne nie pas l'animosité qu'il y avait dès le départ face aux Allemands :

« *"Wij hebben geen wrok tegen België, maar het ware beter er voor geweest een andere politiek te volgen." (...) "Duitschland was hier vroeger bewonderd maar nooit sympathiek, het zal hier nooit bemind, maar nu verfoeid worden." Ik heb te veel gezegd. Het onderhoud wordt hem zichtbaar onaangenaam: "Dat weet ik...Wij zijn goed ingelicht," antwoordt hij wel ietwat scherp*³³⁴. »

Enfin, un dernier facteur est la barrière de la langue. À Gand, bien que tous les diaristes ne parlent pas allemand, il apparaît que la communication entre les deux parties est possible, et ce tout particulièrement pour les habitants néerlandophones de Gand. De plus, certains individus comme Virginie Loveling et un des membres de sa famille qu'elle mentionne dans ses carnets savent réellement communiquer en allemand tandis que d'autres ont une compréhension passive ce qui, dans les deux cas, semble réjouir les occupants.

Nous concluons donc que cette compréhension de l'autre amène à une plus grande communication, qui à son tour amène à une plus grande ouverture aux émotions de l'autre. Ce sujet sera développé dans le prochain chapitre.

Les différences personnelles

Nous avons pu constater que chaque diariste a non seulement sa manière propre de comprendre les émotions de l'occupant, mais a également une manière unique d'y réagir. Pour comprendre comment une personne peut avoir une vision différente de l'autre et de ses émotions, deux concepts de psychologie doivent être expliqués. Le premier est l'interprétation sélective. L'interprétation sélective est le fait d'interpréter ce que l'on voit en fonction de ses intérêts, de son passé, de son expérience et de ses attitudes³³⁵.

³³³ KÖNIG Mareike et JULIEN Élise, *Rivalités et interdépendances. 1870-1918*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018 (Histoire franco-allemande) p. 26-27.

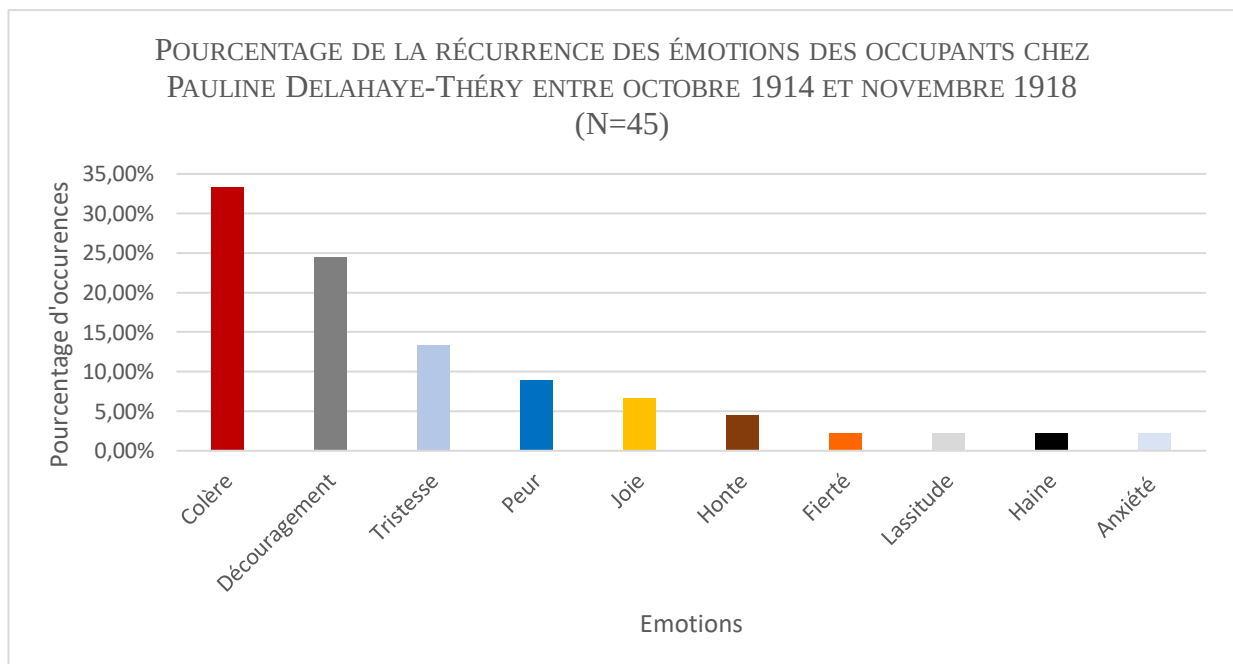
³³⁴ « Nous n'en voulons pas à la Belgique, mais il aurait été préférable de suivre une autre politique. (...) "L'Allemagne était autrefois admirée ici mais jamais aimée, elle ne sera plus jamais aimée ici, mais maintenant méprisée". J'en ai trop dit. L'entretien devient visiblement désagréable : " Je sais ... ". "Nous sommes bien informés", répond-il un peu sèchement. » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 68.

³³⁵ ROBBINS Stephen et JUDGE Timothy, *Essentials of Organizational Behavior*, 14^e éd., Essex, Pearson, 2018, p. 99.

Ceci explique la compassion qu'éprouve Jeanne Lefebvre envers les soldats allemands qui logent chez elle. Son mari aussi est parti à la guerre et cela impacte fortement sa perception des soldats ennemis. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, elle montre dès lors beaucoup d'empathie envers les soldats et les compare à son mari. Nous en parlerons de manière plus détaillée dans le chapitre suivant.

En opposition à cette attitude complaisante, la veuve Eugène Delahaye-Théry elle a un tout autre regard, fortement impacté par sa solitude, ses enfants étant tous en France libre. Le 12 janvier 1915, elle écrit :

« Les tramways sont encombrés par les Allemands. Quand ils sont trop nombreux, c'est nous qui devons descendre, bien que nous ayons payé notre place et que nous sommes chez nous³³⁶. »



Nous voyons que déjà dès le début de la guerre, la diariste éprouve de l'animosité envers l'occupant. Comme nous le montre le graphique sur la récurrence de ses émotions³³⁷, ce sont des émotions négatives qui dominent chez elle telles que la colère, le découragement, la tristesse et la peur. Cette théorie explique également pourquoi chaque diariste a sa propre vision de l'autre et des émotions de l'autre. En outre, ceci fournit également l'explication de pourquoi certains diaristes semblent plus sensibles aux émotions que d'autres. Prenons encore une fois

³³⁶ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 20.

³³⁷ Voir annexe 13.

l'exemple de Virginie Loveling qui décrit tant d'émotions et avec tant de précision et de réactions. Étant une romancière et essayiste³³⁸ elle remarque plus les émotions que les autres³³⁹, mais plus encore, elle est particulièrement sensible au monde qui l'entoure, et n'hésite pas à garnir ses carnets de nombreuses analyses sur l'occupation et à la relation à l'occupant.

Cette première théorie peut être complétée avec le biais de confirmation. Le biais de confirmation est la tendance à traiter les informations en recherchant ou en interprétant celles qui sont cohérentes avec les croyances existantes. Ceci est en majeure partie fait de manière involontaire. Les gens sont particulièrement susceptibles de traiter les informations pour étayer leurs propres croyances lorsque la question est très importante ou pertinente pour eux³⁴⁰. Ainsi, un diariste qui ressent déjà une forte animosité envers les Allemands est donc moins sensible aux émotions qui pourraient montrer l'ennemi sous un meilleur jour. Au contraire, un diariste ayant une vision nuancée des Allemands, est plus enclin à reconnaître la complexité des émotions de l'autre. Ceci pourrait donc expliquer que certaines émotions prédominent dans des carnets et pas d'autres. À Lille, où l'animosité est très présente dès le départ, c'est la colère qui prédomine : une émotion négative qui s'accorde avec la vision négative que l'on a des soldats allemands. À Gand, où le regard sur les soldats est plus nuancé, il a été prouvé tout au long de ce chapitre que les émotions sont bien plus distribuées entre émotions plaisantes et déplaisantes.

4. CONCLUSION DU CHAPITRE : ÉMOTIONS ET OCCUPATION

Au fil des carnets intimes et des analyses, il est possible d'émettre quelques hypothèses concernant les expressions des émotions notées à Lille et à Gand. Premièrement, comme nous l'avons mentionné dans l'introduction et nous avons également pu le constater à quelques reprises : les émotions apparaissent rarement seules. Le plaisir accompagne souvent la joie et la lassitude accompagne de manière récurrente le découragement.

La plupart du temps, les émotions se succèdent comme c'est le cas avec l'anecdote des sapins de Noël : la colère de ne pas pouvoir fêter Noël à Gand a succédé à la joie initiale des fêtes de Noël. Cette fluctuation nous prouve à quel point parler quantitativement des émotions peut être compliqué et explique pourquoi nous avons mis des extraits en évidence afin de mettre en avant les émotions décrites par les diaristes et ainsi éviter de dénaturer leurs propos.

³³⁸ VAN BORK Gerrit Jan, « Loveling, Virginie », dans https://www.dbnl.org/tekst/bork001schr01_01/bork001schr01_01_0707.php (consulté le 17-05-2021).

³³⁹ Voir annexes 18 et 19.

³⁴⁰ CASAD Bettina, « Confirmation bias », dans *Encyclopedia Britannica*, <https://www.britannica.com/science/confirmation-bias>. (Consulté le 15 mai 2021).

Après avoir analysé les émotions les plus récurrentes, il a tout de même été possible de les classer en trois catégories. Premièrement, il y a des émotions qui naissent d'un contexte de relation à l'autre, à l'occupé. Les émotions comme la joie et la colère sont des émotions qui sont fortement liées aux occupés et aux attentes qu'on a de l'autre (comme nous l'avons expliqué pour la colère par exemple). Ainsi, ces émotions créent un lien avec les occupés. Les zones d'étapes ne sont par conséquent pas simplement une zone de cohabitation passive, mais un lieu d'échanges d'émotions aussi bien positives que négatives.

Des émotions comme le découragement et la peur, en revanche, sont presque exclusivement déclenchées par la guerre et le front. Le partage qui se fait avec les occupés intervient donc dans le cadre d'émotions intenses qui poussent les soldats à ce que Bernard Rimé appelle la coercition à la parole. Il faut tout de même noter que la colère et la joie interviennent également dans un contexte de guerre, mais uniquement partiellement, alors que la peur et le découragement ne sont qu'extrêmement rarement déclenchés par les expériences en zones d'occupation. La troisième catégorie, la tristesse, est un cas ambivalent. Car bien qu'elle soit également déclenchée par la guerre, elle connaît également un troisième déclencheur pas encore mentionné, le manque de son foyer, de la vie quotidienne perdue.

Enfin, au travers de ce chapitre nous avons observé que les émotions gardent une part importante de subjectivité et qu'elles sont intrinsèquement liées au diariste qui en est témoin. Les émotions qu'il perçoit chez l'autre ainsi que la manière dont il les perçoit est hautement soumise à son genre, la ville d'où il vient, sa personnalité et son vécu. Ceci prouve donc que l'analyse de l'expression de l'émotion de l'autre est liée à soi. Un lien est donc indubitablement créé entre les diaristes et les occupants : un lien formé par les émotions qu'elles soient positives, ambivalentes ou négatives.

CHAPITRE III: COHABITATION AVEC L'ENNEMI

L'empathie face à l'autre ou l'animosité à tout prix : la reconnaissance de l'humanité et des émotions des Allemands

Dans le chapitre précédent, nous avons montré le lien qui se crée par les émotions durant l'occupation entre occupés et occupants en analysant les différentes émotions de ces derniers, observées dans les journaux de guerre et les réactions des diaristes. Dans ce chapitre, nous établirons le lien qui existe entre les émotions et la perception qu'ont les occupés des Allemands. Car bien qu'il n'y ait pas toujours de réaction immédiate face aux émotions de l'autre, l'évolution de la perception accompagne l'évolution des émotions perçues au fil de la guerre.

Les deux premiers chapitres amènent à celui-ci, qui se concentre sur le nœud du problème : qui est l'ennemi ? Comment l'image de l'ennemi évolue-t-elle ? L'empathie ou l'absence de celle-ci modifie-t-elle l'image que l'on a de « l'autre » ? Comment le fait de vivre au plus proche d'un ennemi qu'on est censé détester, impacte-t-il la perception de l'autre ? Quel est le lien entre les émotions et la perception de l'ennemi ? Le maître mot de ce chapitre est la subjectivité. Il ne s'agit donc pas de savoir qui l'ennemi est réellement, mais bien, qui il est au travers des yeux des occupés qui tiennent un journal intime.

Nous commencerons par le début de la guerre et tenterons de comprendre image ont les diaristes de l'occupant durant les premiers mois de l'occupation. Nous nous pencherons ensuite sur la manière dont la cohabitation et l'humanisation ou au contraire la déshumanisation de l'ennemi influent sur la perception qu'ont les diaristes des Allemands. Nous chercherons également à savoir si cette image évolue durant la guerre et, le cas échéant, ce qui en est la cause. Enfin, nous aborderons la fin de la guerre et l'impact du départ de l'occupant sur nos diaristes.

1. LE DÉBUT DE LA GUERRE : QUI EST L'ENNEMI ?

La première rencontre avec l'ennemi et ses émotions se fait dès les premiers jours de l'occupation. Nous avons constaté que du côté des Allemands, cette rencontre donne lieu à de la joie découvrant la réalité derrière le mythe de l'ennemi. Les soldats rencontrant les habitants des deux villes pour la première fois se rendent compte que l'image qu'on leur avait décrite est loin de la réalité et que l'environnement leur est familier : ils retrouvent un peu l'ambiance des villes allemandes dans les villes occupées³⁴¹. Cette découverte de l'autre vaut aussi pour les occupés et dans ce cas précis les diaristes. Parmi ces derniers, les réactions face à l'occupation allemande sont variées et fortement contrastées.

Premièrement, comme nous l'avons analysé dans le chapitre précédent, à Gand les diaristes éprouvent moins d'animosité envers les Allemands. Nous constatons dès le début de l'occupation que la première image qu'ils ont des Allemands est donc beaucoup moins contrastée qu'à Lille. Trois des carnets intimes gantois sont unanimes : les Allemands sont polis, courtois, voire sympathiques. Dans le carnet intime de *Bommen op Gent*, non seulement le diariste déclare que les Allemands sont des gens polis et convenables, mais il va jusqu'à entretenir de réelles conversations avec l'ennemi, quand il rencontre des soldats, et ce dès les premiers jours de l'occupation. L'extrait ci-dessous datant du 12 octobre 1914 en atteste :

« *Wij hebben beneden in de dessous met twee Duitschers gesproken – Junk en Schöder, van het 36^e, het vorige 129^e. Het zien er goede jongens uit. Wij hebben wat gesproken over de oorlog en partijen en eenige pinten te samen gepakt. En om 2 ure slapen gegaan*³⁴². »

La jeune Jeanne Vanderstegen aussi, a une opinion plutôt favorable des soldats qui viennent d'entrer en ville et qu'elle nomme par ailleurs *les paisibles alboches*³⁴³. Pourtant, elle semble être en proie au doute quant à la gentillesse des Allemands, car sa propre expérience diffère des rumeurs qu'elle entend autour d'elle. Elle choisit pour finir une voie médiane :

³⁴¹ Voir chapitre II.

³⁴² « Nous avons parlé à deux Allemands en bas, au sous-sol - Junk et Schöder, de la 36e, l'ancienne 129e. Ils ont l'air de bons gars. Nous avons parlé un peu de la guerre et des partis et avons bu quelques bières ensemble. Et je me suis couché à 2 heures. » cf. *Bommen op Gent*, op. cit., p. 16-17

³⁴³ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 14 octobre 1914, p. 41.

« Ils ont été très gentils pour les habitants, leur faisant signe de s'en aller et de s'écarter. Alors que dans les journaux, on dit que les Alle. font mettre des civils devant eux pour se protéger (ils le faisaient en certains cas.)³⁴⁴ »

Cet extrait nous montre un point très important : les occupés savent qui est l'ennemi et que la situation est tellement complexe qu'elle mérite d'être nuancée. Comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre, cette nuance est très importante et sera le maître-mot durant toute l'occupation à Gand. En effet, les opinions des diaristes sont divergentes, contradictoires parfois et les situations sont fluctuantes. Virginie Loveling aussi apporte une vision de la relation à l'autre qui montre à quel point le vécu des occupés face aux occupants est unique en zone d'étape :

« Ge kunt niet uitgaan, om 't even in welk deel van de stad, zonder solaten te zien. (...) Klachten hoort men zelden van hen, die Duitschers herbergen. Ze zijn ook beleefd in de trams en staan hun zitplaats aan de dames gewoonlijk af. (...) Gezonde kerels...en zeggen dat wij – ondanks ons menschelijks gevoel, dat er tegen opstaat – uit plicht hun verderf moeten verlangen³⁴⁵ ! ... »

La diariste exprime la politesse et gentillesse des Allemands, mais elle est clairement tiraillée : c'est un ennemi, on devrait le haïr. Pourtant, cet ennemi est tout sauf un monstre, et en tant qu'humain, on ne peut qu'avoir de l'empathie pour un autre être humain, même si du point de vue patriotique c'est condamnable. Nous y reviendrons bien entendu plus tard dans ce chapitre.

Les diaristes de Flandre s'éloignent apparemment et dès le début de l'occupation, de ce que l'on nomme communément la culture de guerre³⁴⁶. Parmi les nombreux phénomènes qui interviennent dans ce cadre de culture de guerre, nous retrouvons la haine de l'ennemi. Cette haine trouve ses racines dans un contexte de patriotisme défensif³⁴⁷. Les trois diaristes cités ci-dessus ne montrent pas de signes de haine de l'autre, au contraire.

³⁴⁴ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Famille Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 14 octobre 1914, p. 42.

³⁴⁵ « On ne peut pas sortir, et ce dans n'importe quelle partie de la ville, sans voir des soldats. (...) On entend rarement des plaintes de la part de ceux qui accueillent des Allemands. Ils sont polis dans les trams et laissent généralement leur place aux dames. (...) Des types en bonne santé... et dire que nous – malgré nos sentiments humains qui s'y opposent – devons désirer leur destruction par devoir ! ... » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 34.

³⁴⁶ « Définie comme “le champ le plus large de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains”, puis par “un corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde” », cf. COCHET François, « Culture de guerre », dans COCHET François et PORTE Rémy (éd.), *op. cit.*, p. 296-300, cf. p. 296.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 298.

Marc Baertsoen lui, a un avis plus mitigé que les trois autres. Il éprouve une certaine irritation, envers les Allemands quand ces derniers occupent sa maison sans son consentement et écrit le jeudi 15 octobre 1914 :

« *L'après-midi, vers 4 heures, en rentrant chez moi, je trouve ma maison occupée par des officiers allemands qui s'y installent sans avertissement préalable. Je dois fournir le logement pour trois officiers et sept sous-officiers et soldats, en tout dix hommes. Ma maison devient le bureau de l'état-major du 1^{er} bataillon du 2^e régiment de réserve (Reserve-ersatz reg n^r 2)³⁴⁸. »*

De plus, il semble particulièrement concerné face aux exactions allemandes en Belgique, exactions qui influencent sa perception de l'ennemi. Ainsi, il écrit le 22 novembre 1914 dans son journal de guerre :

« *Nous apprenons que les Allemands ont terriblement bombardé Ypres³⁴⁹ (...) c'est de nouveau un crime monstrueux de lèse-civilisation qui vient s'ajouter à ceux de Louvain³⁵⁰, de Termonde³⁵¹ d'Arras³⁵² et de Reims³⁵³. Les Allemands, qui se vantaient de leurs "Kultur", en donnent d'étranges échantillons³⁵⁴ ! »*

Toutefois, dire qu'il n'éprouve que de l'animosité serait erroné, car les propos exprimés ci-dessus sont nuancés dans son journal intime. Par exemple, le 23 novembre 1914 il est écrit que :

³⁴⁸ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 19.

³⁴⁹ Ypres est bombardée par les Allemands le 22 novembre 1914. cf. DE Vos Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996, p. 84.

³⁵⁰ « Les Allemands, en particulier, se souvenaient amèrement de leur expérience des forces irrégulières françaises – ou « francs-tireurs » – pendant la guerre de 1870. Ce souvenir revint les hanter en août-octobre 1914. Lors de l'invasion, les soldats allemands furent convaincus qu'ils se trouvaient confrontés à un soulèvement massif des populations civiles belge et française, orchestré par les gouvernements et dirigé par les élites locales (...) Compte tenu de la philosophie militaire allemande en termes de participation des civils à la guerre, la « peur » des soldats fut vite confortée par une réaction officielle qui ordonna des représailles sévères – exécutions collectives, incendies, « boucliers humains » et déportation d'environ 15 000 civils belges et français vers l'Allemagne. Parmi les pires exactions figure la destruction de Louvain (avec sa bibliothèque universitaire historique) (...) » cf. HORNE John, « Atrocités et exactions contre les civils », dans AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (éd.), *op. cit.*, p. 367-379, cf. p. 368-369.

³⁵¹ Le quatre septembre 1914, Termonde est bombardée par les Allemands. Les troupes belges protégeant la ville s'enfuient en traversant l'Escaut en direction du nord et laissent la ville aux troupes ennemies. cf. SAX Aline e.a., *Tegen-strijd. De beleiving van de eerste wereldoorlog in het land van Dendermonde*, Louvain, Geheugen Collectief en Davidsfonds Uitgeverij, 2014, p. 20.

³⁵² Arras connaît des bombardements sévères allemands à partir du 6 octobre 1914. cf. « Les Arrageois sous les obus en juin et juillet 1915 », dans <https://archivespasdecalais.fr/Recherche-par-commune/Lettre-A/Arras/Chroniques-de-la-Grande-Guerre/Les-Arrageois-sous-les-obus-en-juin-et-juillet-1915> (consulté le 21 juin 2021).

³⁵³ Le 13 septembre 1914, la cathédrale de Reims subit un bombardement, l'artillerie allemande cherchant à atteindre un poste d'observation français. Ce faisant, un échafaudage prend feu, créant ainsi un incendie et détruisant la cathédrale. cf. DILLY Heinrich, « Septembre 1914 », dans *Revue germanique internationale*, n° 13, 2000, 223-237, cf. p.227.

³⁵⁴ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 28.

« À Gand, les premières troupes d'occupation ont successivement quitté la ville pour se rendre au front, vers Nieupoort-Dixmude-Ypres. Elles ont été remplacées ici par des troupes de 2^e et 3^e de ligne, surtout par de la Landsturm, des hommes de 40 à 45 ans, reconnaissables à leur casquette en cuir, ornée d'une croix de Malte dorée. Ces gens ont l'air paisibles et pas désireux du tout d'aller au feu³⁵⁵. »

Un peu plus tard, en janvier 1915, il reconnaît par ailleurs, comme les trois autres diaristes, les bonnes manières des occupants en observant que :

« Les deux ambulanciers allemands (...) nous quittent pour se rendre, disent-ils, à Bruges ou à Ostende. Ils sont remplacés par un chef-ambulancier, herr Westphall, qui est remplacé lui-même, au bout de quelques jours, par un simple ambulancier, herr Otto Schmidt, de Charlottenbourg. (...) Il faut leur rendre cette justice qu'en général ils sont polis et peu encombrants.³⁵⁶ »

Il semble y avoir donc une légère dichotomie des Allemands en tant que groupe et les individus avec qui il interagit. Il conviendra donc de voir comment sa vision de l'autre évolue au fil de l'occupation.

À Lille la situation est plus compliquée. Les histogrammes³⁵⁷ analysés précédemment nous démontrent que les émotions les plus récurrentement observées par les Lillois sont négatives. Cette joie de faire connaissance avec l'autre est par conséquent bien moins présente aussi bien du côté allemand que chez les occupés.

Parmi tout le corpus lillois, Just Arnoux est résolument le plus opposé aux Allemands. Ainsi, son attitude est empreinte de méfiance dès le début de la guerre. Comme le reste des Lillois, une grande partie des émotions qu'il analyse chez l'occupant sont négatives³⁵⁸. En outre la manière dont il décrit l'attitude des Allemands en dit long³⁵⁹ :

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 23-24.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 37

³⁵⁷ Voir annexes 10 et 11.

³⁵⁸ Voir annexe 8.

³⁵⁹ 25 octobre 1915.

« Et c'est avec cette expression : "C'est la guerre", qu'ils ont l'audace de justifier cet ignoble vandalisme digne d'un autre âge. (...) C'est sans doute aussi parce que "c'est la guerre" que les officiers eux-mêmes, sans dignité comme sans pudeur, assiègent continuellement les bureaux de la mairie et, avec cette arrogance bien allemande, s'y font livrer des bons de réquisitions pour des objets (...) »³⁶⁰

La veuve Eugène Delahaye-Théry quant à elle, a une attitude moins tranchée que Just Arnoux. Cependant, elle a une méfiance et une vision négative des soldats. Ce qui nous amène, comme nous l'avons constaté dans le chapitre précédent, à ce que les émotions qu'elle analyse soient très négatives³⁶¹. Ainsi, le 12 octobre 1914, elle écrit :

« Quelle vie ! Les Allemands sont là. Ils brûlent tout, et nous ne les avons pas encore vu !!! ... »³⁶²

Un autre extrait spécifie et étaye son avis en ce début d'occupation³⁶³ :

« Nous avons reparcouru quelques rues de Lille. Le bombardement a cessé... Il y a des Allemands, des Allemands ! ... J'ai du chagrin. Les Allemands ont brûlé une partie de Lille méthodiquement, suivant un plan dressé à l'avance. Ils ont incendié un côté d'une rue, pas l'autre. Ils ont brûlé jusqu'à tel numéro, pas au-delà. Au total douze cents maisons. Où sont mes enfants ? »³⁶⁴

Cet extrait nous apprend plusieurs choses. Tout d'abord, l'animosité face aux Allemands semble lui venir de la guerre et des conséquences de celle-ci sur la ville de Lille. Comme nous l'avons constaté au premier chapitre, les bombardements du début sont intenses et les chiffres que la diariste avance sont proches de la réalité. Durant les premiers jours de guerre, pas moins de 1.300 immeubles sont détruits ou incendiés et 200 civils perdent la vie³⁶⁵. Par ailleurs, au vu de ce passage, il nous semble que se crée une image des Allemands : froids, calculateurs, cruels. Il nous incombera de vérifier si cette image reste inchangée durant la guerre ou si au contraire elle évolue et le cas échéant, de chercher à comprendre comment elle évolue.

³⁶⁰ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 30.

³⁶¹ Voir annexe 13.

³⁶² DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 3-4.

³⁶³ Le jeudi 15 octobre 1914.

³⁶⁴ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 4.

³⁶⁵ VANDENBUSSCHE Robert, *op. cit.*, p. 111.

Pourtant, sa perception des Allemands est légèrement nuancée, quand elle écrit le 25 décembre 1914 que les Allemands prient « *respectueusement*³⁶⁶ » et encore plus tard, en janvier 1915, lorsqu'elle aborde les « *prières édifiantes* » des soldats dans son journal de guerre³⁶⁷. Malgré son opinion des soldats, ces derniers semblent donc capables d'actes de piété et elle reconnaît de ce fait une certaine humanité chez eux.

Pierre Motte, comme nous l'avons spécifié dans l'introduction et le chapitre précédent, ne revient à Lille que le 2 mars 1915. Il n'est donc pas présent au moment de l'entrée en occupation. En outre il reste très discret au sujet de ses émotions. Les seules remarques qu'il fait au début de la cohabitation forcée concernent le nombre d'Allemands résidant en ville et le nombre de personnes logeant chez lui :

« Je rentre à la maison (...) il y a dans la maison 7 infirmières, 2 qui logent dans la chambre de Jeanne (sœurs protestantes), 4 dans la grande chambre des garçons et 1 qui parle français dans la chambre d'enfants au premier³⁶⁸. »

Au travers des lignes, on peut comprendre qu'il y a une découverte de l'autre quand il parle des sœurs protestantes ou de la sœur qui parle français. Il ne les nomme pas encore, mais les caractérise déjà. Pour le reste, aucune émotion intense ne ressort de ses carnets sur les soldats ni les infirmières au début de l'occupation.

Enfin, à l'opposé du diariste Just Arnoux, citons Jeanne Lefebvre, qui nomme les Allemands « *ces maudits*³⁶⁹ » quand elle décrit la destruction de l'atelier de son mari, mais constate par ailleurs que les Allemands sont « *bien polis et très convenables*³⁷⁰ ». Elle ne semble donc pas avoir une image seulement négative de l'autre. D'ailleurs, comme nous avons pu l'observer dans le chapitre précédent, elle est la seule diariste de Lille à constater la joie des Allemands lors de la rencontre entre soldats et civils. En revanche, elle sait qui est l'adversaire et écrit à ce sujet :

« Le lundi matin, je pousse un soupir de soulagement quand ils me disent adieu et merci madame, car bien qu'ils soient restés polis et aimables, je préfère voir leurs talons que leurs pointes ! Je lave la maison en me disant ouf, quel débarras³⁷¹ ! »

³⁶⁶ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 10

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 25.

³⁶⁸ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire (1914-1918), *Journal de guerre*, J 1950, 24 décembre 1915, p. 4.

³⁶⁹ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 23.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 24.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 25.

L'extrait du 19 octobre 1914 illustre parfaitement sa préférence à les avoir loin d'elle, même si elle ne peut que constater que ce ne sont pas de mauvais bougres, et qu'ils sont résolument humains. En eux, elle reconnaît son mari :

« C'étaient tous des hommes mariés avec des enfants, ils auraient préféré rester chez eux. Enfin, jusqu'à présent j'ai toujours été protégée, j'en ai toujours eu des bons, ils n'ont même pas pris une épingle. D'autres maisons n'ont pas eu cette chance, surtout quand les propriétaires n'y étaient pas, pour certains, ce fut un désastre³⁷². »

Elle semble également évoquer que certains habitants se sont fait voler des biens personnels : ce qui renforce cette dichotomie entre l'individu et le soldat : certes les gens qui logent chez elle sont gentils et bien élevés, mais ils restent des soldats et certains volent même chez ses voisins.

Il est donc possible de constater que dès le début de la guerre occupants et occupés se côtoient et découvrent l'autre d'une autre façon. À Gand, ville qui n'a pas subi de dommages importants, l'autre est rencontré avec de la joie du côté allemand et en réponse à cette joie il y a de l'appréciation (parfois accompagnée de méfiance comme c'est le cas de Marc Baertsoen) du côté des occupés, qui ne peuvent que remarquer la politesse et l'amabilité de l'ennemi.

À Lille en revanche, la situation est différente et plus complexe : il y a une animosité non négligeable chez trois diaristes sur quatre (excepté donc Pierre Motte qui reste relativement neutre). Pourtant, Pauline Delahaye-Théry et Jeanne Lefebvre sont capables de nuancer l'image négative du soldat. Chez la veuve, il s'agit d'une nuance très subtile qui intervient dans des situations précises, liées à ses valeurs, comme sa piété. Chez Jeanne Lefebvre il s'agit d'une image duale entre le soldat et l'homme. Il convient donc de chercher à comprendre si cette dichotomie perdure ou si elle évolue en raison de certains faits de la guerre et le cas échéant, lesquels.

³⁷² Ibid., p. 27-28.

2. VIVRE AVEC L'AUTRE

Les habitants des deux zones d'étapes étudiées dans ce mémoire vivent une cohabitation forcée pendant les quatre années de la guerre avec l'ennemi³⁷³. Occupants et occupés dans les zones d'étapes partageant un même territoire sont liés par de nombreuses interactions, et ce malgré leur volonté propre³⁷⁴. S'il y a la découverte de l'autre qui est semblable dans les deux villes, il existe cependant de nombreuses différences dans la cohabitation avec l'ennemi de part et d'autre.

De plus, certains de nos diaristes vivent une cohabitation d'autant plus intense, qu'ils logent des soldats, ambulanciers, officiers, infirmières... allemands. Plus l'occupation dure, plus les diaristes se retrouvent confrontés à la réalité de l'autre, de manière d'autant plus forte qu'ils vivent en leur compagnie. C'est dans ce contexte que se développe ce que James Connolly appelle pour l'occupation française une *culture de l'occupé* (ce qui à notre sens vaut aussi pour la Belgique) : un système de représentations et de compréhension de l'expérience de l'occupation posant un cadre qui définit le comportement toléré envers l'ennemi³⁷⁵.

Dans son ouvrage *The Experience of occupation in the Nord* James Connolly pointe le fait que cette culture est un mélange d'une réaction à la présence de l'occupant et des normes d'avant-guerre³⁷⁶. C'est ainsi qu'est créée une limite entre les comportements acceptables et ceux qui ne le sont pas, avec l'autre. Dépasser cette limite revient à trahir la patrie³⁷⁷. S'installe dès lors l'obligation morale de conserver ce que Sophie de Schaepdrijver nomme *la distance patriotique* entre occupants et occupés³⁷⁸. Ainsi, même si n'avoir aucun contact est impossible en zone d'occupation, avoir de l'amitié, et encore pire une relation avec l'ennemi, est fortement condamné³⁷⁹. Pourtant, l'autre est humain et les occupés sont souvent confrontés à la réalité au-delà des principes, comme nous le montre cet extrait du journal de Virginie Loveling³⁸⁰ :

³⁷³ CONNOLLY James, « Introduction : les occupations de la guerre et leurs héritières, 1914-1949 », dans CONNOLLY James e.a. (éd.), *op. cit.*, p. 15-21, cf. p. 16.

³⁷⁴ BECKER Annette et DEBRUYNE Emmanuel, *op. cit.*, p. 25.

³⁷⁵ CONNOLLY James, *The experience of occupation in the Nord*, *op. cit.*, p. 4.

³⁷⁶ Idem.

³⁷⁷ BECKER Annette et DEBRUYNE Emmanuel, *op. cit.*, p. 5.

³⁷⁸ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », *op. cit.*, p. 22.

³⁷⁹ VRINTS Antoon, « Les normes de conduites en Belgique occupée », dans CONNOLLY James e.a. (éd.), *op. cit.*, p. 87-97, cf. p. 96.

³⁸⁰ Le 5 février 1915.

« *Beneden een kleine helling staat een groep mensen, burgers en soldaten. Daar is iets te zien en ik blijf ook kijken: een jongetje, een arm kind van een jaar of twee oud, staat te schreien bij een modderigen plas, dien het goed weder den tijd nog niet gehad heeft om op te drogen. "Allo toe, zeg waarom da ge schreemt," vraagt iemand aan den kleine, hem bij het schoudertje schuddend; doch hij jammert voort als een stil, traag, slepend gezang. "Hij is al te klein, hij kan dat nog niet uiteendoen," zegt een andere toeschouwer. "Zijt ge iets kwijt? Hebt ge wat verloren?" gaat het weder. Dat woord verloren, wekt hem uit zijn kindersmart.*

Het betraand gezichtje kijkt eerst naar den belangstellende op en hij murmelt iets onverstaanbaars, dan met het handje den grond aanwijzend. Elk kijkt en zoekt... Een soldaat, die, neergehurkt, ook opsporingen doet, raapt uit de modder iets op, dat hij triomfantelijk omhoog steekt en aan den knaap geeft. Getroost reeds ziet de kleine zijn schat — een marmer — aan, die hem in de vuilnis ontvallen was. (...) Al de omringenden schieten in een luiden lach en al de duitsche krijgers lachen galmend mede, met hun jonge witte tanden en hun frisch gelaat. Schorsing, geest- en hartsineensmelting... Maar... In de verre verte dommelt het kanon met zware tusschenbonzen van het moordend zeegeschut... ³⁸¹»

Ce passage est très important pour comprendre la mentalité des diaristes gantois qui hébergent des soldats, et ce depuis le début de la guerre. Ces gens n'oublient la guerre. Au contraire, le canon au loin le leur rappelle. Cependant, ils ne peuvent que remarquer que les soldats sont des humains qui subissent pareillement le conflit³⁸². Cette dualité posera les occupés face à un dilemme : comment conserver une animosité avec quelqu'un qui n'est pas seulement un soldat, mais également un individu, un être humain pris sans la réalité de la guerre ? Chaque diariste y répondra différemment. Nous pouvons néanmoins dégager deux grandes tendances parmi l'échantillon de diaristes sélectionnés.

³⁸¹ « Au-dessous d'une petite pente se trouve un groupe de personnes, civils et soldats. Il y a quelque chose à voir, et je continue à regarder : un petit garçon, un pauvre enfant d'un an ou deux, pleure près d'une flaque boueuse, que le beau temps n'a pas encore eu le temps de sécher. "allez, raconte, pourquoi tu pleures?" demande une personne au garçon en le secouant par l'épaule, mais il continue à gémir comme un chant silencieux, lent et traînant. "Il est trop petit, il ne peut pas encore comprendre ses émotions", dit un autre. "Tu as perdu quelque chose ? Il te manque quelque chose ?" demande quelqu'un. Ce mot perdu le réveille de son chagrin enfantin. Le visage en larmes lève d'abord les yeux vers l'intéressé et murmure quelque chose d'inintelligible, puis désigne le sol de sa petite main. Tout le monde regarde et cherche... Un soldat, qui, accroupi, enquête également, ramasse quelque chose dans la boue, qu'il soulève triomphalement et tend au garçon. Réconforté, le garçon regarde son trésor – une bille – qui s'était perdu dans la saleté. (...) Tous ceux qui l'entourent éclatent de rire et tous les soldats allemands, avec leurs jeunes dents blanches et leurs visages frais, rient également. Suspension, fusion de l'esprit et du cœur... Mais... Au loin, le canon tonne avec de lourds interludes de l'artillerie de mer meurtrière.... » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 75.

³⁸² BECKER ANNETTE, *Les cicatrices rouges*, *op. cit.*, p. 107.

Mentionnons d'abord ceux qui rejettent l'humanité de l'autre et donc, comme nous le verrons ci-dessous, aussi bien son individualité que ses émotions. Nier que l'ennemi est humain semble plus simple pour préserver la distance patriotique aussi bien émotionnelle que physique pendant quatre ans. C'est repousser l'autre en plaçant des frontières symboliques et en niant toute ressemblance entre *eux* et *nous*³⁸³.

Ensuite, nous avons les diaristes qui ont une vision plus nuancée, qui tentent de garder une animosité ou du moins une neutralité face à l'ennemi, même si, à leur corps défendant, l'humanité de l'autre est indiscutable. Ils se retrouvent donc face à un dilemme. Ce sera le cas de Virginie Loveling, comme nous le verrons ci-dessous. Il y a aussi les occupés qui comprennent dès le départ les deux réalités : l'ennemi en tant que groupe est mon ennemi, mon adversaire, mais personnellement et individuellement, je respecte l'individu. Qu'il y ait dilemme ou pas, ces personnes acceptent ou du moins n'arrivent pas à effacer l'humanité et l'individualité de l'autre.

Comme nous le verrons, ces tendances ne sont pas tranchées et il existe des déviations, car l'humain reste un être contradictoire.

Gand : la dualité entre ennemi et humain

Comme nous venons de mentionner, une première réponse est de se détacher émotionnellement des autres, comme Marc Baertsoen semble se détacher émotionnellement des soldats. Cette attitude est assez courante et semble être une règle tacite entre occupants et occupés : on évite la provocation et on reste loin³⁸⁴. Cette distance semble être aussi bien physique qu'émotionnelle. À partir de ce moment, les Allemands ne sont plus des individus, mais une masse uniforme. Leur comportement est toujours pluriel et jamais singulier. L'image devient négative et les nuances se perdent. On ne distingue plus l'individu du soldat.

Marc Baertsoen par exemple, reconnaissait de manière limitée la politesse et l'amabilité de certains soldats au début de l'occupation. Il y avait une légère dualité entre les Allemands – ses ennemis, des barbares – et les individus, à qui il accordait de l'humanité. Mais très vite cette nuance se perd et l'individualité disparaît, comme nous le démontre l'extrait du 12 juin 1915 :

³⁸³ BEAUPRÉ Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne. 1914-1918*, Paris, CNRS, 2006 (CNRS Histoire) p. 162.

³⁸⁴ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 134.

« Ce jour aussi, l'autorité allemande à Gand, qui occupait déjà presque tous les immeubles entourant la place d'Armes, veut reconquérir encore les bureaux de la Banque de Flandre (...) Grâce aux démarches faites immédiatement par l'administration communale auprès des autorités allemandes de l'Etape, ce projet fut heureusement abandonné, mais cet exemple nouveau démontre le sans-gêne avec lequel les officiers allemands s'installaient partout au gré de leurs caprices sans s'occuper des convenances des habitants³⁸⁵. »

Cet extrait confirme notre argument ci-dessus. Ici l'on parle d'un tout, pas d'un soldat ou d'un comportement individuel. Plus loin ce dernier mentionne *« l'attitude digne malgré toutes les provocations boches³⁸⁶ »* des Belges. Les Allemands ne sont plus des individus, mais une sorte d'agglomérations d'individus avec un même objectif. Ceci est à mettre en lien avec le chapitre précédent. Nous y constatons non seulement le peu d'émotions analysées dans son journal³⁸⁷, mais également l'absence de réaction face aux émotions et l'absence d'empathie dont il fait preuve face à l'autre. Nous verrons plus tard, que ceci est également observé chez Pauline Delahaye-Théry ainsi que chez Just Arnoux.

Néanmoins, la distinction entre le soldat et l'humain³⁸⁸ reste très importante dans les journaux de guerre de Virginie Loveling et du diariste anonyme de Gand. Cette double image du soldat est toujours présente et crée des contradictions tout au long du carnet.

« Daar staat een soldaat met het teeken van het "Rood Kruis" op den arm. (...) "Wat begeert gij van mij?" vraag ik zonder de minste ontsteltenis. "O, u spreekt duitsch!" roept hij uit met een blijde uitdrukking op den mond. "Ik ben zoo gelukkig te vernemen, dat ik hier kwartier krijgen kan." Hij houdt een geplooid briefje in de hand, dat hij mij wil afgeven. (...) "Mijnheer, ik woon hier als dame alleen. Men heeft mij verzekerd, dat zulke geen soldaten aanvaarden moeten." "Ik geloof, dat u gelijk hebt," zegt hij heel beteuterd. "Nochtans spreekt mijn briefje wel duidelijk op uw adres. Alles is zoo overvol en ik moet nu opnieuw gaan dompelen rondom de stad. Ik loop reeds drie uren van 't een naar 't ander." Ik kreeg onwillekeurig medelijden met zijn nood. "Als het volstrekt zijn moet, zal ik u herbergen." "Dank u, ik zal inlichtingen nemen en zoo mogelijk elders gaan."³⁸⁹»

³⁸⁵ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 68.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 74.

³⁸⁷ Voir annexe 19.

³⁸⁸ SALSON Philippe, *op. cit.*, p. 86.

³⁸⁹ « Il y a un soldat avec le signe de la "Croix rouge" sur son bras. "Que vous voulez de moi ?", demandé-je sans le moindre désarroi. "Oh, vous parlez allemand !" S'exclame-t-il avec une expression heureuse sur les lèvres. Je suis si heureux d'apprendre que je peux avoir mes quartiers ici." Il tient dans sa main une lettre pliée, qu'il veut me donner." (...) "Monsieur, je vis en tant que dame seule. On m'a assuré que de telles personnes ne devaient pas

Plusieurs expressions utilisées dans cet extrait datant du 12 mars 1915 nous montrent cette dualité soldat-humain dans les yeux de Virginie Loveling. Ainsi, d'abord on peut lire une attitude réservée et une volonté de faire partir le soldat. Pourtant, quand ce dernier se plaint de ne pas trouver de logement elle dit avoir une *pitié involontaire*. Certes il est humain, et ce soldat cherche juste un endroit où loger, mais il est également allemand : c'est un ennemi dans son foyer. Un autre passage nous confirme cette dualité, d'autant plus qu'ici il s'agit de son neveu Rudolphe – officier allemand – venu en visite. Bien que ce dernier soit de la famille, c'est l'ennemi. Ainsi, elle écrit le 16 juin 1915 :

« "Wat zal er van ons arm België geworden na den vrede?" Hij haalt de schouders op, geheimnisvol, terwijl zijn kleine oogjes en zijn mooie mond in harmonie blij glimlachen, maar hij vermant zich, bevreesd mij te kwetsen want, ofschoon verblind als alle Duitschers, indien het hun gezag, hun macht en hun grootheid geldt, schijnt hij goedhartig-meegaande en — het spijt mij het te bekennen — onweerstaanbaar sympathiek³⁹⁰. »

Elle n'oublie jamais qu'elle s'adresse à l'ennemi et arrive à décrire la manière dont elle, personnellement, conçoit la discussion avec un ennemi :

« En nog wat anders: indien ge niemand zijn meening vrij laat uitdrukken, al krenkt ze u, hoe kunt ge wetenschap der toestanden en menschenkennis opdoen? Met geen vijanden spreken willen, is u opzettelijk een blinddoek voor de oogen binde³⁹¹. »

Il y a donc sans aucun doute de l'empathie et même de la sympathie pour un ennemi chez Virginie Loveling. Elle semble très attentive aux différences entre les divers individus. Ce ne sont pas *que* des soldats ennemis. De plus, son carnet regorge d'émotions d'Allemands. Ce lien émotionnel est donc bien présent : ses émotions à elle et celles des soldats sont liées et influencent sa perception.

Cette dualité se retrouve également dans le carnet *Bommen op Gent*, bien que plus discrètement. En effet, bien qu'il réagisse peu aux émotions et que dans certaines situations et peut se montrer

accepter de soldats." "Je crois que vous avez raison", dit-il très tristement. "Cependant, ma note parle clairement de votre adresse. Tout est tellement surpeuplé et je dois retourner en ville. Je vais d'une maison à l'autre depuis trois heures. J'ai ressenti une pitié involontaire pour sa détresse. "Si c'est absolument nécessaire, je vous hébergerai." "Merci, je vais me renseigner et aller ailleurs si possible". » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, p. 90-91.

³⁹⁰ « Il hausse les épaules, mystérieusement, ses petits yeux et sa jolie bouche sourient en harmonie, mais il est prudent, a peur de m'offenser, car, bien qu'aveuglés comme tous les Allemands, lorsqu'il s'agit de leur autorité, de leur puissance et de leur grandeur, il semble avoir bon cœur et – ça me désole de l'avouer – est irrésistiblement sympathique. » cf. *Ibid.*, p. 138.

³⁹¹ « Et autre chose : si vous ne permettez à personne d'exprimer librement son opinion, même si elle vous offense, comment pouvez-vous acquérir la connaissance des conditions et des personnes ? Refuser de parler aux ennemis, c'est se voiler délibérément la face. » cf. *Ibid.*, p. 156.

froid et distant dans certaines situations, il ne peut s'empêcher d'avoir de l'empathie comme nous en témoigne l'extrait suivant du 30 décembre 1914 :

« Sedert eenigen tijd komen hier heel veel soldaten toe welke weigeren nog te vechten en welke in zich zeggen het woord van God: "Du sollst nicht töten!". De eersten welke kwamen werden volgens oorlogswet gefusileerd. (...) Neen, geen enkel gezond verstand kan inbeelden of raden, wat nu gedaan wordt. De soldaten van het Duitsche keizerrijk worden nu opgehangen. En dat is nog het minste. Zij worden gefolterd. Het Gravenkasteel moet zijn duizend jaar achteruit herdenken. De soldaten worden nu heel eenvoudig handen en voeten geketend, en nog eenvoudiger blijven ze liggen buiten op de grond tot den hongersnood een einde maakt aan hun bestaan. En God is met zulk volk! Was er eenen hij zou die beulen toch wel subiet laten kreveeren bij hun akelig werk³⁹². »

Il semble sincèrement choqué et montre des signes d'empathie envers les soldats qui sont victimes de ce genre de violences. Bien qu'il n'oublie pas que les Allemands et lui font partie de camps opposés en réagissant froidement face à la détresse et au deuil d'un soldat ayant perdu les siens³⁹³, il discute de manière récurrente avec eux :

« Gistereavond, een pint gaan drinken en met drie Duitsche soldaten gesproken. De eene zei, een Duitsch socialist te zijn. Hij zag er heel geleerd uit. Hij zei Van der Velde³⁹⁴ te kennen. Wij spraken over de schande en de gruwelijkheden van de oorlog³⁹⁵. »

Cet extrait nous montre bien que le diariste voit le soldat avec qui il parle avant tout comme un humain et pas uniquement comme le camp adverse. En outre, ils ont un point commun

³⁹² « Depuis quelque temps, de nombreux soldats arrivent qui refusent de se battre et se disent que la parole de Dieu dit que : "Tu ne tueras point!". Les premiers arrivés ont été fusillés selon le droit de la guerre. (...) Non, aucun esprit sain ne peut s'imaginer ou deviner ce qui est en train d'être fait maintenant. Les soldats de l'empire allemand sont pendus. Et c'est le moins grave. Ils sont torturés. Le château du comte doit se rappeler ce qu'il s'est passé il y a mille ans. Les soldats sont maintenant tout simplement enchaînés pieds et poings, et plus simplement encore, ils gisent sur le sol à l'extérieur jusqu'à ce que la famine mette fin à leur existence. Et Dieu est avec ces personnes ! S'il y en avait un, il laisserait sûrement ces bourreaux mourir dans leur horrible travail. » cf. *Bommen op Gent*, op. cit., p. 34.

³⁹³ Voir chapitre II, p. 27.

³⁹⁴ Il parle sans aucun doute d'Émile Vandervelde (1866-1938), homme d'État belge et figure de proue du socialisme européen. Vandervelde a rejoint le Parti ouvrier belge en 1889 et en est devenu dirigeant du parti. Il est entré au Parlement en tant que socialiste en 1894 et a joué un rôle de premier plan dans les congrès de la Deuxième Internationale après 1900. Il n'est donc pas étonnant que le soldat socialiste le connaisse, ou en tout cas ait entendu parler de lui.

cf. « Émile Vandervelde », dans *Encyclopedia Britannica*, <https://www.britannica.com/biography/Emile-Vandervelde> (consulté le 02 juin 2021).

³⁹⁵ « Hier soir, je suis allé boire une pinte et j'ai parlé à trois soldats allemands. L'un d'eux a dit être un socialiste allemand. Il avait l'air très instruit. Il a dit qu'il connaissait Vandervelde. Nous avons parlé de la honte et des horreurs de la guerre. » cf. *Bommen op Gent*, op. cit., p. 73-74.

indéfectible : ils veulent que la guerre cesse. Comme le dit si bien Annette Becker dans son ouvrage *Les cicatrices rouges 14-18 : France et Belgique occupées* :

« C'est la guerre qu'ils accusent plutôt que l'ennemi. Plus exactement ils comprennent conjointement les deux variables : les adversaires sont à la fois des hommes victimes de la violence extrême et les ennemis qui pratiquent cette violence (...) »³⁹⁶.

Les Allemands sont donc bel et bien vus comme des individus à part entière et non comme une masse, comme nous le constatons chez Marc Baertsoen. Il accorde aussi bien de l'individualité que de l'humanité aux soldats du camp adverse, il remarque, dès lors, et de manière plus extensive que Marc Baertsoen, les émotions de l'autre.

Jeanne Vanderstegen est, comme nous l'avons déjà évoqué, d'emblée très empathique et très ouverte face aux soldats. En revanche, ce n'est pas le cas des autres membres de sa famille. Sa grand-mère par exemple, qui elle aussi loge des Allemands, semble garder une distance émotionnelle et physique avec l'ennemi, alors que le père et la petite-fille semblent avoir un regard autre :

« Bonne maman Vandterstegen a deux officiers chez elle. Elle est décidée à les embêter le plus possible, à ce qu'il semble. (...) Il paraît que l'un des officiers de Bonne-maman Rosalie est très chic. Il a causé avec papa, qui en eu une bonne impression. Quant à l'autre, un postier, c'est un bon type inoffensif. Il faudrait seulement que B.M. Ros. tâche de n'être pas trop agressive... »³⁹⁷

Ainsi, au travers de nos carnets, nous pouvons également constater qu'il s'agit de positions fortement individuelles. Chaque personne réagit de manière différente face à l'ennemi. Pourtant, Jeanne Vanderstegen, aussi bienveillante puisse-t-elle paraître, connaît aussi quelques contradictions, car elle semble tout de même avoir de l'animosité envers l'ennemi :

« À mi-chemin vers la rue Haute le tram stoppe. Les animaux d'Alleboches ont coupé le câble. Nous sommes joliment fatigués en rentrant ! »³⁹⁸

Traiter son ennemi d'animal n'est pas un mot anodin. Le traiter d'animal ou de barbare est commun durant l'occupation. Traiter un autre d'animal, c'est mettre de la distance entre les

³⁹⁶ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, op. cit., p. 107.

³⁹⁷ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Familie Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 25 octobre 1914, p. 61-63.

³⁹⁸ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Familie Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 25 octobre 1914, p. 65.

deux personnes, enlever toute ressemblance entre l'autre et soi³⁹⁹. Mais plus encore c'est nier son humanité. L'emploi du mot *alleboches* en revanche ne peut pas être analysé dans ce cas précis, car comme nous avons déjà expliqué, elle utilise ce mot dans des contextes aussi bien positifs que négatifs.

En conclusion, la perception qu'a Jeanne Vanderstegen de l'ennemi est très nuancée, voire contradictoire. À la fois, elle semble pouvoir distinguer l'ennemi de l'humain, mais ressent tout de même des émotions vives à leur égard, surtout quand ces derniers ont un impact négatif sur sa vie, comme la rupture du câble dans l'extrait ci-dessus. En outre, elle remarque les émotions des soldats, même s'il ne s'agit pas forcément d'émotions intenses. De plus, dans les passages analysés, elle perçoit les émotions des soldats souvent lorsqu'elle, ou une de ses connaissances, entre en discussion avec ces derniers. Ainsi, la cohabitation de la grand-mère avec les Allemands fait couler beaucoup d'encre :

« B.M. l'a échappé belle ! Une ordonnance est venu retenir ses deux petites chambres. B.M. s'est défendue comme un beau diable, disant que les chambres sont froides et inchauffables, que le poêle fume, qu'elle est une vieille femme, veuve et malade. Rien n'y faisait, l'ordonnance se contentait de rire et de dire qu'elle était une "Böse madame" »⁴⁰⁰.

Elle remarque la différence entre individu et soldat, elle émet de la nuance, mais elle est moins sensible que Virginie Loveling aux émotions. En effet, elle ne mentionne pas être tiraillée entre les émotions positives et l'animosité envers les Allemands. Comme nous l'avons observé dans l'extrait ci-dessus, les émotions aussi bien positives que négatives viennent spontanément dans le carnet. Nous émettons l'hypothèse que la raison principale est sa jeunesse : elle est plus impulsive et moins réfléchie.

Ainsi, nous voyons que la perception de l'ennemi est complexe pour les diaristes de Gand. Elle est à la fois ambivalente et contradictoire. Chaque diariste répond de manière unique à cette perception, le lien qui se crée par la perception de l'autre l'est encore plus. Voyons maintenant comme les diaristes lillois réagissent et si un lien d'émotion est également présent.

³⁹⁹ BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, p. 162.

⁴⁰⁰ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Familie Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 19 janvier 1915, p. 114.

Lille : une situation très ambivalente

À Lille les diaristes décrivent moins les émotions allemandes et y réagissent moins également, ce qui engendre dès lors une plus grande distance émotionnelle entre les occupants et les occupés. Cela ne vaut en revanche pas pour Jeanne Lefebvre au début de l'occupation. Cette dernière est plus sensible que les autres lillois aux émotions des Allemands. Ses réactions face aux émotions de l'autre sont fortement marquées par une dualité entre ennemi et humain. Quand elle parle des Allemands en tant qu'ennemis, ses réflexions sont généralement négatives, acerbes et sont souvent en lien direct avec la guerre ou l'occupation. Elle écrit à ce sujet le 24 octobre 1914⁴⁰¹ :

« Je ne peux t'exprimer mon cher Charlot l'impression, la tristesse, le désespoir qui nous prend en face de ces débris, quand on a connu cette ville magnifique et qu'on retrouve des briques, rien que des briques, des débris de murs, mon cœur pleure devant l'affreux ouvrage de ces maudits⁴⁰². »

Pourtant, elle est sensible à l'humanité de l'autre. Elle remarque que les Allemands reçoivent beaucoup à manger. Au lieu de s'énervier ou d'émettre un commentaire négatif, elle espère simplement que son mari et les autres soldats français reçoivent le même traitement et l'écrit le 12 février 1915 :

« Ils [les Allemands] sont vraiment bien nourris, si toi, mon Charlot chéri et les autres Français, vous avez à manger autant qu'eux, vous devez avoir beaucoup de forces⁴⁰³ »

C'est un bel exemple de dichotomie, elle souhaite la victoire de la France, sans pour autant souhaiter du mal aux individus, bien qu'ils soient ses ennemis. Nous voyons que Jeanne Lefebvre n'oublie pas que l'ennemi est également humain. Son mari étant également un soldat, elle arrive à voir les soldats allemands pour ce qu'ils sont : des maris, des fils, amis, frères ... En revanche, elle ne cautionne pas les actions entreprises contre sa nation et espère, comme nous pouvons le constater dans l'extrait, que les soldats français sont suffisamment rationnés et qu'ils ont de la force, sans détester pour autant les individus qu'elle croise. Elle les perçoit donc comme des humains. En revanche, le lien d'émotions est compliqué, car elle ne les comprend pas :

⁴⁰¹ Comme mentionné dans l'introduction et le chapitre 1, elle commence son journal intime le 15 janvier 1915, mais exprime tous les événements d'étant déroulés à partir du 9 octobre 1914 en inscrivant les jours des événements.

⁴⁰² LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 29.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 45-46.

« M Bélurot héberge un soldat qui parle couramment le français, il peut le renseigner tandis que nous, à part pour le manger et la cuisson où nous communiquons par signes, nous ne pouvons pas parler, nous ne communiquons pas.⁴⁰⁴ »

Il semble plus difficile pour elle de comprendre l'autre et de comprendre qui il est exactement sans comprendre sa langue. Nous avons donc une vision nuancée avec comme nous l'avons vu, Jeanne Lefebvre qui réagit à la double nature du soldat allemand et fait un lien avec son mari.

Mais que se passe-t-il quand on garde une distance émotionnelle avec les Allemands ? Quand Just Arnoux parle des occupants, il en parle au pluriel et pas au singulier. Ce sont des Uhlands⁴⁰⁵, des boches⁴⁰⁶, les alboches⁴⁰⁷, nos ennemis⁴⁰⁸ ... Une image très négative se forme dès le départ, transformant des individus en une masse uniforme d'individus narquois, méchants, cruels et comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, ce sont les émotions négatives qui sont le plus observées. L'extrait du 9 septembre 1915 nous explique :

« Nous assistons, en effet, à d'incessants mouvements de troupes et de canons et nous constatons surtout, chez les boches, qui ne décolèrent plus, une méchanceté qui devient de la rage. (...) La population indignée conserve néanmoins son calme⁴⁰⁹. »

Ici en plus d'avoir une distance émotionnelle très grande entre eux et nous, il met une image presque binaire de la réalité : l'Allemand est méchant, colérique, injuste et les occupés sont dignes et calmes. Notons ici une réelle séparation symbolique entre les camps adverses, entre civilisation et barbarie⁴¹⁰. Ainsi, on établit une séparation avec l'ennemi, on le diabolise et on nie son humanité et surtout son individualité. L'ennemi est une armée, un groupe.

Quand les soldats font un geste qui ne correspond pas à cette image, au lieu d'y réfléchir ou de voir l'humanité de l'autre, comme nous l'avons vu chez certains diaristes, Just Arnoux y ajoute résolument un élément négatif, en témoigne ce passage écrit le 27 avril 1916, qui évoque les déportations de civils⁴¹¹ :

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 48.

⁴⁰⁵ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 7.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 95

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 64.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 62.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 144.

⁴¹⁰ BEAUPRÉ Nicolas, « Barbarie(s) en représentations : le cas français (1914 -1918) », dans *Histoire@Politique*, n° 26, mai - août 2015, p. 1-13, cf. p. 3.

⁴¹¹ Voir chapitre I.

« Les simples soldats sont tellement rompus à l'obéissance passive, qu'ils font preuve de bonne volonté ; ils portent les lourds colis des dames ou accompagnent celles-ci de côté et d'autres faire leurs adieux. La plupart ont conscience de la hideuse besogne qu'on leur fait accomplir⁴¹². »

Deux éléments rendent ce passage particulièrement intéressant. Premièrement, il reconnaît une certaine humanité des soldats, qui suivent des ordres contre leur volonté et leur morale. En revanche, très vite, il s'interdit cette reconnaissance d'humanité en ajoutant : *rompu à l'obéissance passive*. Il y a donc bien une volonté de nier l'humanité de la personne pour ne pas avoir à compromettre sa morale : c'est l'ennemi, c'est le méchant, il n'est pas comme lui.

Cette absence d'humanité nous la retrouvons également, comme mentionné ci-dessus, chez Pauline Delahaye-Théry, qui elle aussi est très négative dès le départ par rapport aux Allemands. Comme nous avons pu le voir au travers du graphique qui se concentre sur la diariste⁴¹³, les émotions de la veuve Delahaye-Théry sont pour la majorité négatives. L'émotion que la veuve observe le plus chez l'occupant est la colère. Ainsi se crée un même phénomène que chez Just Arnoux : la barbarisation de l'ennemi. Les Allemands sont également un groupe, un ensemble d'uniformes. En témoignent ses écrits datant du 20 avril 1915 :

« Personne ne peut atteindre le cœur de ces brutes d'Allemands. Ni les vieillards ! Ni mêmes les nouvelles accouchées de deux jours. En écrivant ces lignes je suis tellement émue qu'il m'est impossible de m'étendre sur le sujet. On ne peut que pleurer avec ces malheureux. Une femme, dont le petit commerce marche à peu près, a été à la Kommandatur, offrir d'aider ses parents pour qu'ils restent près d'elle, son mari étant déjà parti à la guerre. "Rien à faire, ont répondu ces brutes. Ils sont inscrits ! Ils partiront !" »⁴¹⁴

Ce passage se fait également suite à l'évacuation forcée de civils. Ceci vient confirmer nos analyses, les déportations civiles choquent les occupés et ont une grande incidence sur la perception que les occupés ont de l'ennemi. En outre, la veuve Théry oppose son humanité et ses émotions à ce qu'elle interprète comme de l'insensibilité de la part des occupants. À nouveau, une distance est mise entre les deux. Nous reprenons ci-dessous un autre passage datant du 31 mai 1915 pour confirmer nos dires :

⁴¹² ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 198-199.

⁴¹³ Voir annexe 13.

⁴¹⁴ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 56.

« Toujours des troupes ! Il en arrive de partout. Nos yeux sont fatigués de voir ces uniformes gris nous les trouvons laids, sales et quand on passe auprès d'eux on trouve qu'ils sentent mauvais. Ah ! Quand verrons-nous nos petits soldats, les nôtres⁴¹⁵ ? »

Elle barbarise clairement les soldats en les transformant en groupe uniforme gris et sale. En revanche, il arrive qu'un sursaut de reconnaissance d'humanité se retrouve dans ses carnets. Car même si elle fait tout pour nier leur humanité, à certains moments, elle reconnaît leur individualité. Par exemple, lorsqu'elle aperçoit des Allemands prier elle ne peut s'empêcher de remarquer :

« Ce matin un prêtre allemand a dit la messe à l'Hôpital Saint-Sauver. Une cinquantaine de soldats y assistaient et priaient d'une façon édifiante⁴¹⁶. »

Au travers de ces mots, elle partage un sujet qui revêt une importance commune : la spiritualité. Étant très croyante⁴¹⁷, le fait de voir des soldats prier lui permet de changer de regard. Par ailleurs elle reconnaît de manière sporadique l'individualité de la personne quand elle loge un Allemand. Dans certains cas, cela se passe bien et elle doit le reconnaître, comme c'est le cas le 31 juillet 1916 :

« Vers deux heures cet après-midi nous avons eu un officier et son ordonnance qui se sont couchés tout de suite tellement ils étaient fatigués. Ils ont été polis. (...) L'officier et l'ordonnance que nous avons logés sont partis ce soir vers 6 heures. Ils étaient convenables (...)»⁴¹⁸.

Nous voyons par ces différents extraits que l'image qu'elle se crée de l'ennemi est très négative, et de ce fait elle est plus sensible à des émotions comme la colère, même si de temps à autre elle reconnaît leur humanité dans certaines occasions très spécifiques.

En ce qui concerne Pierre Motte, le nombre modeste d'émotions dans son carnet ne signifie pas une indifférence totale. Le diariste semble pudique et ne partage que peu ses émotions certes, mais certains mots ou la manière dont il raconte certains événements ou dialogues qu'il a eus font ressortir des émotions. Il semble que pour gérer l'ennemi, la guerre et l'occupation, il ait choisi de continuer inlassablement sa routine.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 74

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁴¹⁷ LEMBRÉ Stéphane, *op. cit.*, p. 160.

⁴¹⁸ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 213-214.

Ainsi sa journée est faite de rendez-vous avec des connaissances et évidemment de son travail, car ce dernier est notaire. Dans son quotidien se mêlent activités habituelles et extraordinaires créés par l'occupation, comme nous pouvons le lire dans ses écrits du 21 avril 1915 :

« À 6h on vient m'éveiller : c'est la dame de St Sauveur qui veut modifier son testament, je me lève et je m'habille pour me rendre chez elle. Dans la rue de Paris & la rue de St Sauveur tout le monde est en émoi on voit défiler des caravanes de femmes et d'enfants qui portent des paquets lamentables et se dirigent vers la gare de St Sauveur⁴¹⁹. »

Sa relation à l'autre est complexe et presque imperceptible. Il loge de nombreuses infirmières entre 1914 et 1918, ce qui rend possible l'analyse de leur description et du vocabulaire qu'il utilise, vocabulaire qui fluctue durant la durée de l'occupation. Au début, sans grande surprise, il ne semble pas enchanté de devoir les loger :

« Je suis gratifié d'une nouvelle infirmière en remplacement d'une qui est retournée en Allemagne⁴²⁰. »

C'est léger, l'on ressent néanmoins une légère irritation dans le terme de *gratifié* utilisé ici au second degré. Pourtant, et malgré cette irritation, il évolue au fil de l'occupation, car au lieu du terme *les infirmières* dès mai 1915 il les appellent plus tard *mes pensionnaires* :

« Mes pensionnaires ont demandé la clef pour pouvoir rentrer et sortir pendant la nuit pour leur service⁴²¹. »

Une image dichotomique s'installe : à priori cela reste l'ennemi, mais certains passages montrent clairement qu'il y a une communication entre eux et que cette communication revêt suffisamment d'importance à ses yeux pour la noter.

« Les Allemands ont exposé des fragments d'obus de St Sauveur qu'ils prétendent causés par des aéros anglais. Je suis persuadé du contraire⁴²². »

L'extrait ci-dessous montre une certaine animosité, Pierre Motte n'oublie pas qui sont les adversaires. On ressent de la méfiance envers les arguments allemands, surtout en ce qui

⁴¹⁹ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – Journal de guerre, J 1950, 21 avril 1915, p. 9.

⁴²⁰ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – Journal de guerre, J 1950, 23 septembre 1915, p. 21.

⁴²¹ LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – Journal de guerre, J 1950, 13 mai 1915, p. 12.

⁴²² LILLE, Archives départementales du Nord, Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918). – Journal de guerre, J 1950, 1^{er} juillet 1916, p. 33.

concerne directement la guerre. L'entrée du 5 mars 1916 vient apporter de la complexité au diariste :

« Deux de mes pensionnaires sont parties et une rentre en Allemagne en congé pour sa mère malade⁴²³. »

Cette phrase, aussi anecdotique qu'elle puisse paraître, nous fournit de précieuses informations. Premièrement, il y a de la communication entre les infirmières et Pierre Motte, communication assez élaborée pour qu'il sache la raison du départ de l'infirmière. Il fait donc lui aussi la différence entre un individu, avec qui il a des discussions courtoises et l'ennemi, à qui il ne fait pas confiance.

3. L'OCCUPATION, VECTRICE DE CHANGEMENTS ?

La perception de l'ennemi et par extension de ses émotions connaît des transformations entre 1914 et 1918. L'évolution de cette perception est extrêmement individuelle et fortement liée non seulement à l'opinion qu'on a des Allemands au début de l'occupation, mais également au vécu de la guerre. Dans cette partie de chapitre, nous nous concentrons donc sur ce changement et sur ce que cela implique pour la vision de l'autre.

Le changement le plus impressionnant vient sans nul doute de Jeanne Lefebvre. Le premier chapitre nous a montré à quel point vivre dans une zone d'étape peut-être éprouvant. Les rudes conditions de vie et les événements parfois traumatiques dont les occupés ont fait l'expérience marquent fortement les diaristes. Jeanne Lefebvre souffre beaucoup de la guerre et supporte mal l'occupation par les Allemands. Le changement de ton est par conséquent assez considérable. Ainsi, comme nous le montre l'extrait datant du 3 août 1916, la diariste semble avoir encore de l'empathie pour les soldats et sait reconnaître, derrière l'uniforme, l'individu :

⁴²³ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918)*. – *Journal de guerre*, J 1950, 5 mars 1916, p. 27.

« Quarante-six hommes se sont installés chez Caby, toutes les autres maisons en ont reçu de seize à dix-neuf. Ces hommes étaient exténués, vidés physiquement et dormaient par terre, sur le plancher ; après une journée entière de récupération, ils sont partis pour les tranchées de Warneton⁴²⁴. Et toi, mon Charlot, subis-tu le même traitement dans les rangs français ? Ces hommes, comme toi, ont une famille, un bon lit chez eux, et ils ont dû tout laisser pour aller se battre, je suis sûre qu'ils n'en avaient pas envie⁴²⁵. »

Pourtant le 12 novembre 1917, son discours a évolué et s'est durci :

« Que la paix revienne serait la chose essentielle, mais l'idée de devenir Allemande me répugne, je ne peux plus les supporter. J'ai eu un peu de sympathie pour certains gentils jeunes soldats qui ont logé un temps chez nous, ils ne souhaitaient pas se battre et étaient envoyés à la boucherie contre leur volonté, mais maintenant, je les déteste tous sans exception. Pourtant nous souhaitons de tout cœur la fin de ce fléau maudit⁴²⁶. »

Ainsi, nous constatons que la différenciation entre individu et groupe s'estompe. Quand, avant elle arrivait à compatir, à partir de 1917, il n'est plus question de sympathie ou de faire la différence entre individus et nation⁴²⁷ :

« Les Allemands réquisitionnent à nouveau les cuivres (...) On sent son sang bouillir, on voudrait leur crier infamie, leur canaillerie de venir ainsi chez vous, vous voler vos plus belles choses. On voudrait à ce moment ne posséder qu'une cabane vide pour qu'ils n'aient rien à prendre. Que vont-ils encore inventer pour nous faire de la peine ? Je hais ces vauriens, il ne faut rien attendre de bon de ces gens-à, le meilleur d'entre eux ne vaut rien de rien ! On lit une joie féroce de prédateur quand ils vous enlèvent vos objets. Heureusement, j'ai réussi à ne pas pleurer devant eux, je n'ai pas voulu donner cette satisfaction à leur cruauté diabolique⁴²⁸. »

Le lien qui était établi par les émotions des soldats est rompu, tout comme l'individualité des troupes. Elle les bestialise en écrivant *une joie féroce de prédateur* ou encore une *cruauté diabolique*. Force est donc de constater que leur humanité a été effacée. Que se passerait-il si l'humanité des soldats revenait – contre sa volonté – à l'avant-plan ? C'est exactement ce

⁴²⁴ « Comines-Warneton est située en bordure du Saillant d'Ypres, l'un des secteurs les plus meurtriers du front de l'Ouest durant la Première Guerre mondiale. De nombreuses batailles se déroulent le long de ce demi-cercle », cf. INGELS Dolores, « Comines-Warneton/Bas-Warneton : souvenirs de la Première Guerre mondiale », dans <http://docum1.wallonie.be/documents/CAW/23/137.pdf> (consulté le 05 juillet 2021).

⁴²⁵ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 124-125.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 240.

⁴²⁷ 8 août 1917.

⁴²⁸ LEFEBVRE Jeanne, *op. cit.*, p. 213-214.

qu'elle décrit le 24 avril 1918, quand des soldats ayant logé chez elle quelques années auparavant, viennent lui rendre visite :

« Samedi 20 nous avons eu la visite de deux soldats allemands que nous avions logés il y a trois ans, ils venaient nous dire bonjour et nous dire qu'ils gardaient un bon souvenir de nous, même si maintenant je les déteste tous, je dois reconnaître qu'il reste encore quelques gentils qui haïssent la guerre autant que nous, mais sont obligés d'accomplir leur devoir.⁴²⁹ »

Ainsi, on la voit en pleine contradiction, cherchant à expliquer la sympathie qu'elle éprouve pour des ennemis qu'elle avait juré de détester.

Dans les écrits de Pauline Delahaye-Théry aussi, la haine de l'autre prime et le ton se durcit. Contrairement à Jeanne Lefebvre qui change de cap – on va de l'empathie et de la reconnaissance d'individualité à de l'antipathie, de la colère et au refus d'humanisation – l'animosité envers l'ennemi est présente dès le début de la guerre dans son carnet. Comme nous l'avons écrit ci-dessus, l'humanisation n'est que très ponctuelle chez la veuve et sa haine de l'ennemi ne fait que s'accroître, comme nous le démontre ce passage du 12 octobre 1916 :

« Voilà aujourd'hui deux ans que nos ennemis sont entrés à Lille. Ils y sont encore ! Une singulière date pour commencer mon sixième cahier. J'espère, en le commençant, ne pas le terminer. Que c'est dur, mon Dieu, de vivre si longtemps avec des ennemis pour qui nous avons une haine si profonde⁴³⁰. »

Pourtant, elle continue à avoir des moments, brefs certes, mais tout de même présents où elle n'est pas négative envers eux. Le passage suivant a été écrit le 30 janvier 1916 :

« Notre officier est parti ce matin pour ne plus revenir. Il ne faisait pas de bruit et était poli⁴³¹. »

L'exacerbation des propos peut être également retrouvée à Gand, comme nous pouvons le lire dans le carnet intime de Marc Baertsoen, pour qui la colère et la haine de l'autre sont bien présentes. En outre, les exécutions à Gand⁴³² ne font qu'amplifier sa colère, comme il est possible de lire le 25 septembre 1917 :

⁴²⁹ *Ibid*, p. 280.

⁴³⁰ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 232.

⁴³¹ *Ibid.*, p. 252.

⁴³² Dans la ville de Gand, 52 civils sont exécutés. La plupart sont accusés d'espionnage. cf. « Gand, ville occupée », *op. cit.* (consulté le 25 juin 2021).

« Toutes ces condamnations à mort ont reçu leur exécution, dit l'affiche. Cela porte à dix-neuf le nombre de Belges des deux sexes fusillés à Gand seul pendant le mois de septembre, sans que personne sache exactement pourquoi ces personnes ont été condamnées et exécutées. On a beau être habitué actuellement à lire de ces sortes d'affiches, cette lecture n'en continue pas moins à inspirer une haine de plus en plus forte contre nos oppresseurs et une pitié de plus en plus profonde pour leurs victimes⁴³³. »

Ce dernier ne cesse de souligner la dichotomie entre eux et lui. Cette binarité entre les deux parties est exacerbée par les événements survenus pendant l'occupation, en témoigne l'entrée du 16 août 1916 :

« Mais le Boche, qui mesure les autres peuples à son aune, veut répandre la terreur autour de lui par des exécutions terrifiantes, espérant dompter ainsi la résistance des Belges. Or il ne fait qu'exciter l'indignation de ceux-ci qui, de plus en plus, ne reculent devant aucun moyen pour se débarrasser d'un ennemi abhorré (...)»⁴³⁴.

Cependant, la haine de l'autre n'est pas la seule réponse possible face au temps qui passe. Ainsi, Jeanne Vanderstegen développe non une haine, mais une attitude rebelle, voyant l'ennemi comme l'autorité que son jeune âge pousse à défier :

« On me demande pourquoi il me faut aller à la campagne. Je réponds avec crânerie : "für meine gesundheit"⁴³⁵ : tous les alleboches présents me regardent et se mettent à rire, car mon émotion de devoir demander le passe-port et de devoir mentir avec tous ces boches me met des couleurs aux joues. Cependant j'obtiens mon passeport (...)»⁴³⁶

Quand bien même elle ment à l'Allemand (ce qu'elle fait à plusieurs reprises), elle remarque leur bienveillance à son égard. Pour le reste, elle semble assez neutre et déclare le 22 septembre 1918, quand elle apprend que sa famille va loger une quarantaine d'Allemands :

« On nous annonce l'arrivée d'une 60aine d'hommes dans la fabrique. On les logera dans les greniers et à la cave du grand bureau. Nous aurons peut-être un officier. Bah, tant pis⁴³⁷! »

⁴³³ BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 194.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 121.

⁴³⁵ Pour ma santé

⁴³⁶ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Familie Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 22-30 mars 1915, p. 120.

⁴³⁷ GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Familie Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10, 22 septembre 1918, p. 276.

Virginie Loveling et Pierre Motte, bien que vivant dans une ville différente, ont tous deux une évolution aussi similaire qu'intéressante. En effet, ces derniers se familiarisent avec les individus qu'ils logent. Ce qui amène une dualité encore plus importante chez Virginie Loveling et un questionnement personnel :

« Die twee bezoekers hebben elkaar gegroet en de hand gedrukt. Ik meen, dat ze kennissen zijn (...) "Ik heb groote haast," begint den ambulancier, "heden nog of morgen vertrek ik naar Roemenië." "Gij hebt het altijd gewenscht," zeg ik. "Ja, ja, maar mijn kameraden, ik moet ze verlaten en ben er nu zoo aan verkleefd. Maar nu moet ik weg..." heel zenuwachtig — "indien het geweten wordt, dat ik hier een voet zet, krijg ik drie dagen arrest." Onvoorzichtige! Ge weet niet, dat ge met een dienaar der politie te doen hebt! "Wilt ge mij uw naam aangeven?" vraagt deze dadelijk, "hem zelf opschrijven?" en hij toeschietelijk: "Ja zeker" maar hij heeft geen potlood, zou een stukje papier willen, en terwijl ik in de suitekamer op zoek ga, zegt hij, wat stiller: "Ik wilde niet vertrekken zonder Frau Loveling te hebben wedergezien. Ik stel mij bloot aan straf; om 't even." Hij heeft den toon nog verlaagd om er bij te voegen, "ik zal ze nooit vergeten. Ik ben hier ingekwartierd geweest. Haar kennismaking was voor mij iets van het interessantste en aangenaamste van mijn leven." Hij zag om naar de open deuren, bang of ik het hooren zou. Jawel, ik hoorde het en... is het geen schande, dat die lof mij welkom was?⁴³⁸ »

Un lien s'est indubitablement créé entre les deux individus. Elle écrit donc ressentir une forme de plaisir quand elle apprend que l'ambulancier avoue que faire sa connaissance a été une des expériences les plus agréables et intéressantes qu'il ait faite. Pourtant, cette émotion lui laisse un sentiment de culpabilité et elle se demande si ce n'est pas une *honte* d'éprouver cela. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, éprouver de l'empathie pour un soldat, même si ce dernier est un ambulancier, c'est trahir la distance patriotique.

⁴³⁸ « Les deux visiteurs se sont salués et se sont serré la main. Je crois que ce sont des connaissances (...) "Je suis très pressé", commence l'ambulancier, "aujourd'hui ou demain je pars en Roumanie". "Tu l'as toujours souhaité", je dis. "Oui, oui, mais mes camarades, je dois les quitter et je suis tellement attaché à eux maintenant. Mais maintenant je dois partir..." très nerveusement - "si l'on apprend que je mets les pieds ici, je serai arrêté pendant trois jours." Imprudent ! Vous ne savez pas que vous avez affaire à un officier de police ! "Voulez-vous me donner votre nom", demande-t-il immédiatement, "l'écrire aussi ?" et il s'exécute : " Oui, bien sûr ", mais il n'a pas de crayon, il veut un morceau de papier, et pendant que je regarde dans la pièce de la suite, il dit plus doucement : "Je ne voulais pas partir sans avoir revu Frau Loveling". "Je m'expose, peu importe ; de toute façon." Il a baissé le ton pour ajouter : "Je ne l'oublierai jamais. J'ai été caserné ici. Faire sa connaissance a été pour moi la chose la plus intéressante et la plus agréable de ma vie. ". Il s'est tourné vers les portes ouvertes, de peur que je ne l'entende. Oui, je l'ai entendu et... N'est-ce pas une honte que les louanges soient bienvenues ? » cf. LOVELING Virginie, *op. cit.*, 16 octobre 1916, p. 305.

Pierre Motte, aussi semble tisser certains liens avec ses pensionnaires, même si lui est taiseux quant aux émotions qui sont associées à ce rapprochement. Toujours est-il qu'à partir de 1915 il nomme les infirmières *mes pensionnaires*⁴³⁹ et connaît leur nom :

« *Les sœurs Elisabeth et Emma sont rentrées de permission*⁴⁴⁰. »

Le passage suivant nous montre qu'il a des conversations avec ces dernières, plus que ce qui est strictement nécessaire pour la cohabitation :

« *Mes pensionnaires annoncent qu'elles vont toutes partir, probablement la semaine prochaine. Elles ignorent si elles seront remplacées*⁴⁴¹. »

Enfin, il semble même s'inquiéter pour une des infirmières qui rentre chez lui par une froide nuit de janvier :

« *Une de mes pensionnaires (Johanna) rentre à 4h ½ du matin à moitié gelée. Elle est en service depuis dimanche matin et il y a beaucoup de neige en Allemagne*⁴⁴². »

Nous pouvons donc conclure qu'au fil de la guerre des diaristes tels que Virginie Loveling et Pierre Motte développent une sympathie pour l'ennemi, et plus particulièrement, pour les gens qu'ils logent. L'humain est par conséquent au cœur de leur expérience, c'est ce côté humain qui d'ailleurs fait que Pierre Motte note des émotions de l'autre, car ce dernier inscrit dans son carnet les émotions des infirmières qui logent chez lui.

Pourtant, cela ne veut pas dire qu'il ne se souvient pas dans quel camp il est ni qu'il a oublié les enjeux de la guerre. Si l'essentiel de son carnet porte sur son quotidien, il ne manque pas d'y inscrire les nouvelles internationales et les réalités de l'occupation telles que les réquisitions et l'existence des travailleurs forcés⁴⁴³.

Certains carnets intimes en revanche ne nous dévoilent que peu de changements dans les mentalités des diaristes face à l'autre. Ainsi, Just Arnoux garde une méfiance et une animosité envers l'ennemi durant tout le long de l'occupation. Le carnet édité *Bommen op Gent*, ne nous montre pas de changement non plus dans la perception qu'a le diariste des Allemands. En

⁴³⁹ Voir ci-dessus.

⁴⁴⁰ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918)*. – *Journal de guerre*, J 1950, 14 janvier 1917, p. 43.

⁴⁴¹ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918)*. – *Journal de guerre*, J 1950, 18 janvier 1917, p. 43.

⁴⁴² LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918)*. – *Journal de guerre*, J 1950, 23 janvier 1917, p. 43.

⁴⁴³ LILLE, Archives départementales du Nord, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918)*. – *Journal de guerre*, J 1950, 17 octobre 1916, p. 40.

revanche, nous observons une lassitude de la guerre et une volonté sans cesse plus grande de retrouver la paix. Ainsi, le Gantois écrit le 26 octobre 1916:

« *De Duitschers zouden op eenige uren alles voor Verdun verloren hebben wat zij sedert vijf maanden gewonnen hadden. Den boel begint omver te vliegen! Hourrah⁴⁴⁴!!* »

On sent bien dans le passage qu'il y a une réelle impatience de voir arriver la défaite allemande. Son attitude envers les Allemands ne s'en retrouve pourtant pas modifiée. Nous pouvons donc constater que les changements ou non de perception au fil de la guerre sont fortement en lien avec la perception de départ, la personnalité des diaristes ainsi que de leur expérience de la guerre. Aussi bien à Lille qu'à Gand, les diaristes réagissent de manière très personnelle à l'occupation et à la cohabitation avec les soldats et autres occupants.

Il est pourtant possible de recouper les expériences en des tendances. Ainsi, nous avons les diaristes dont la haine est le maître-mot comme c'est le cas avec Marc Baertsoen, Pauline Delahaye-Théry et Jeanne Lefebvre. Alors que Virginie Loveling et Pierre Motte éprouvent de la sympathie pour les personnes qu'ils logent. Just Arnoux et l'auteur de *Bommen op Gent*, ne changent, quant à eux, pas de position, ou en tout cas pas assez pour que ce soit remarqué dans leurs journaux de guerre. Enfin, citons Jeanne Vanderstegen, qui elle semble un cas à part. Elle adopte une attitude rebelle face à l'occupant, mais ne change, au demeurant, pas réellement sa perception de l'autre.

4. LA FIN DE LA GUERRE : LA RÉHUMANISATION DE L'ENNEMI

La fin de la guerre et la paix tant espérée arrivent enfin et voient partir les Allemands des villes occupées. Nous avons pu remarquer que les diaristes qui prenaient une distance émotionnelle par rapport aux Allemands en les déshumanisant trouvent une forme de réhumanisation à la fin de la guerre. Le nombre d'émotions qu'ils perçoivent chez l'ennemi augmente et la perception de l'ennemi aussi est modifiée. Ainsi, Marc Baertsoen qui ne cache pas sa haine pour l'ennemi remarque leur découragement et leur fatigue de guerre et utilise un terme qui semble décrire parfaitement les émotions des Allemands, le 5 octobre 1918 :

« *Les soldats paraissent absolument "Kriegsmüde", et chacun sent que la fin de la guerre approche... Ce sont des journées très énervantes pour notre impatience⁴⁴⁵.* »

⁴⁴⁴ « En quelques heures, les Allemands auraient perdu à Verdun tout ce qu'ils avaient gagné au cours des cinq derniers mois. L'ensemble commence à partir en vrille ! Hourrah!! » cf. *Bommen op Gent*, op. cit., p. 109.

⁴⁴⁵ BAERTSOEN Marc, op. cit., p. 240.

L'opposition que nous avons décrite durant ce chapitre semble nuancée, et maintenant que la victoire est proche, l'humanisation des soldats peut être observée. Cette humanisation amène de fait à son tour une plus grande sensibilité face à l'autre. Cette réhumanisation peut être également observée chez Just Arnoux. Néanmoins, il exprime une impossibilité d'avoir une réelle sympathie pour eux. Pour un meilleur éclairage du phénomène, nous reprenons un extrait écrit le 16 mai 1918, déjà partiellement utilisé, mais que nous complétons avec quelques lignes du carnet ;

« Et pourtant, dans l'étrangeté de ces deux vies parallèles, qui se coudoient sans se confondre, il y a plus que la distance d'une race, il y a l'infranchissable abîme du souvenir. Les soldats au repos repartent au front. Ils sont tristes, les plus jeunes pleurent ; on leur distribue du vin et de l'eau de vie.⁴⁴⁶ »

Il exprime donc cette incapacité à se reconnaître dans l'autre, et pourtant il semble percevoir leur tristesse et désespoir. Ensuite, quand il ne reste que peu de soldats allemands en ville le quinze octobre⁴⁴⁷, Just Arnoux décrit l'attitude des soldats restés en place :

« Nous en avons bientôt la confirmation par quelques traînards boches, blêmes de peur, qui se rendent à tout venant. Non ce n'est plus un rêve, l'horrible drame est achevé : C'est la délivrance⁴⁴⁸ »

Le carnet intime de Pauline Delahaye-Théry en revanche vient nuancer nos propos, car son évolution ne correspond pas entièrement à celle des deux autres diaristes. Elle remarque les émotions des soldats, en expliquant par exemple leurs émotions le premier octobre 1918 face à la paix et surtout leur défaite qui devient fortement tangible :

« Nous ne devons plus nous attendre à un moment de répit. L'arrivée des Alliés à Lille n'est qu'une question de quelques heures, mettons de quelques jours. L'attitude déprimée, inquiète, fiévreuse des Allemands ne laisse plus aucun doute sur ce point⁴⁴⁹. »

En revanche, l'individualisation ou simplement l'humanisation de l'autre semble être empêchée par la haine qu'elle éprouve pour eux – exacerbée par les violences subies lors de l'occupation – comme nous le montrent ses écrits du 29 septembre 1918 :

⁴⁴⁶ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 309-310.

⁴⁴⁷ Les Allemands sont officiellement tous partis le 17 octobre. cf. Exposition virtuelle, « La Libération de Lille », éd. Archives municipales de Lille, via le lien <https://archives.lille.fr/exhibit/17>. [consulté le 05 juillet 2021].

⁴⁴⁸ ARNOUX Just, *op. cit.*, p. 318.

⁴⁴⁹ DELAHAYE-THÉRY Pauline, *op. cit.*, p. 338.

« *Les Allemands pillent avant de s'en aller. Ce sont des voleurs. Ils ont des âmes de bandits*⁴⁵⁰. »

Quand bien même les trois diaristes ne peuvent s'empêcher de remarquer les émotions de l'ennemi à la fin de la guerre, Marc Baertsoen semble être celui qui a le moins de réserve face à l'humanisation de l'autre. Just Arnoux semble voir l'individu derrière le soldat, mais exprime une rancune empêchant de réellement créer un lien d'émotions et enfin la veuve Eugène Delahaye-Théry oppose sa haine à leur humanité, mettant ainsi un mur de colère entre elle et les soldats.

5. CONCLUSION DU CHAPITRE : L'IMPACT DE L'HUMANISATION ET DE LA PERCEPTION DE L'AUTRE

Le début de l'occupation signifie pour les habitants de Lille et de Gand le début d'une cohabitation forcée avec l'ennemi. Gand et Lille se démarquent lors de cette première rencontre avec l'occupant. À Gand, les diaristes notent tous la politesse et cordialité des Allemands alors qu'à Lille, la méfiance et l'animosité sont de mise.

Se développe donc dans ce contexte d'occupation ce que James Connolly appelle une *culture de l'occupé*, un cadre qui établit le comportement accepté envers l'ennemi. C'est dans ce cadre qu'intervient le concept expliqué par Sophie de Schaepdrijver de *distance patriotique*. Même si éviter tout contact avec l'autre est impossible, il faut rester loin, se mélanger le moins possible et toute sympathie envers l'ennemi est fortement désapprouvée. Pourtant, les Allemands sont humains, et cette dualité humain-ennemi forme le cœur du problème : comment faire pour maintenir une animosité envers quelqu'un qu'on ne déteste pas personnellement ? Comment détester un ennemi qui souffre comme soi de la guerre ?

Comme nous l'avons observé dans ce chapitre, chaque diariste répond à cette question de manière unique, mais un fil rouge existe entre les différentes réponses. Ce fil conducteur est le fait de reconnaître ou non l'humanité de son ennemi. Ainsi, Marc Baertsoen, Just Arnoux et Pauline Delahaye-Théry ne reconnaissent pas ou peu l'humanité et l'individualité de l'autre. Les Allemands ne sont plus des êtres à part entière, mais une masse uniforme. Une barbarisation et animalisation de l'ennemi a également lieu. En revanche, Virginie Loveling, Jeanne Lefebvre, Jeanne Vanderstegen, Pierre Motte et le carnet de *Bommen op Gent* reconnaissent tous d'une manière ou d'une autre l'humanité des occupants. Se crée donc une image dichotomique de l'occupant. L'Allemand en tant que groupe est un ennemi, mais

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 336.

individuellement les diaristes ne le détestent pas, il est un humain et souffre également de la guerre.

Nous avons pu observer que cette perception n'est pas obligatoirement statique et peut évoluer au fil de la guerre. Trois tendances ont été perçues : une haine grandissante ou naissante chez respectivement Marc Baertsoen, Pauline Delahaye-Théry et Jeanne Lefebvre, une position inchangée dans le carnet *Bommen op Gent* et chez Just Arnoux et une familiarité certaine avec l'autre et spécifiquement les individus que les occupés logent chez Virginie Loveling et Pierre Motte. La fin de la guerre signifie pour Marc Baertsoen et Just Arnoux et en moindre mesure la veuve Delahaye-Théry la réhumanisation du soldat : maintenant que la victoire est proche, la distance patriotique n'est plus nécessaire. Cela ne signifie pas qu'on éprouve plus de sympathie pour eux, mais on commence à les voir comme des individus, les émotions ressortent : on voit leur souffrance.

CONCLUSION

Au travers de ce mémoire, nous avons répondu par le biais de huit carnets intimes et de trois chapitres abordant chacun un angle de la problématique, à la question *comment se construit et se développe au travers des émotions la perception de l'occupant à Gand et Lille ?*

Pour répondre à cette question, nous pouvons d'abord affirmer que des événements marquants tels que le début de la guerre ou de l'occupation poussent nos diaristes à prendre leur plume et à noter leurs impressions et leur vécu des événements extraordinaires qui prennent place dans leur ville. Écrire un carnet intime permet de fixer le temps, d'ancrer les souvenirs pour soi ou pour un partage éventuel dans le futur et également de pallier l'absence de proches. L'isolement est un sentiment général pour nos diaristes. L'impossibilité de correspondre, la censure des journaux et la nécessité de se munir d'un passeport donnent l'impression aux occupés de vivre dans une prison à ciel ouvert.

Vivre en occupation c'est aussi vivre pendant quatre ans avec l'occupant : la rencontre se fait dès l'entrée des Allemands dans les deux villes. Les occupés partagent non seulement l'espace public avec les occupants, mais également dans certain cas, leur propre foyer, que ce soit de manière temporaire ou plus durable. Cette rencontre donne lieu à de nombreuses émotions des deux côtés. La fin de l'année 1914 forme par ailleurs un pic d'observation des émotions des autres : on apprend à connaître l'ennemi. À Gand, les Allemands éprouvent de la joie lorsqu'ils pénètrent pour la première fois dans la ville. Cette joie intervient dans un contexte d'expérience sociale : on rencontre l'autre et on se rend compte qu'il est humain. De plus, la ville offre un cadre familial, permettant à toutes ces personnes d'avoir un semblant de chez eux en contexte de guerre. Cette rencontre de l'ennemi par les habitants amène une constatation générale : les Allemands sont polis et courtois.

Cette joie est moins présente à Lille : le contexte est beaucoup plus violent et l'animosité des Lillois forme un barrage face aux émotions positives. En effet, à Lille la zone d'étape ne laisse qu'une fine frontière entre le front et l'arrière. La ville à moins de 20 kilomètres du front, subit de plein fouet les bombardements et le bruit du canon accompagne les Lillois du matin au soir. Le début de la guerre est particulièrement éprouvant pour les habitants, les combats autour de Lille faisant de nombreuses victimes et détruisant un nombre important de bâtiments. Cette violence de guerre est une réelle souffrance pour la population.

Une autre souffrance physique est la faim. Dès le début de la guerre, la nourriture manque dans les deux villes et les pénuries sont nombreuses, et ce malgré l'aide du *Commission for relief in Belgium*. Cette souffrance est telle, qu'elle remplace les observations des émotions des Allemands en 1917 qui se font rares. Certains diaristes arrêtent même l'écriture de leurs carnets, et ce parfois pendant plusieurs mois. De manière générale 1917 est une année marquée par le mot *survie*, aussi bien au front qu'à l'arrière. On se préoccupe plus de soi et de ses souffrances que celle des autres, contrairement à 1915 et 1916. Ces années-là sont pourtant des années de grandes violences avec l'industrialisation de la guerre pour l'une et des grandes offensives françaises pour l'autre. Elles forment néanmoins un pic d'occurrences des émotions observées chez l'ennemi.

Outre les souffrances physiques, les occupés font face à des violences psychologiques avec d'abord les arrestations et exécutions de civils, mais également la déportation de travailleurs et les évacuations forcées d'individus. Les nombreuses réquisitions que subit la population sont une souffrance aussi bien physique que psychologique et soulèvent l'indignation des habitants ayant le sentiment d'être volés dans leur propre foyer. Quand il s'agit des cuivres, ce sentiment est accompagné de la peur que les métaux réquisitionnés soient utilisés pour fabriquer des douilles pour tuer leurs compatriotes.

Nous le voyons donc, habiter en zone d'étape signifie pour les occupés vivre de nombreuses souffrances. Pourtant, cela n'empêche pas les diaristes d'observer des émotions chez les Allemands, émotions qui sont résolument humaines, comme la tristesse d'être loin de chez soi par exemple. Le partage d'émotion qui se crée met en avant l'humanité de l'ennemi. Une première conséquence est que très vite, les occupés remarquent des différences entre les individus, que ce soit dans leur rôle en zone d'étape, leur grade ou encore leur origine régionale.

La question à laquelle sont confrontées les occupées est donc : comment gérer cette humanité ? Comment garder une distance patriotique aussi bien physique qu'émotionnelle et par conséquent conserver une animosité envers l'ennemi pendant quatre ans ? Chaque diariste répond de manière unique à ces questions. Leur réponse détermine leur réaction aux émotions et l'image qu'ils se construisent des soldats allemands.

Une première réponse est de nier l'humanité de l'autre. En barbarisant et/ou animalisant l'occupant en lui niant toute humanité, ne reste que la souffrance vécue. Le lien des émotions est par conséquent rompu et le partage impossible. Ceci résulte en une absence d'empathie face aux émotions des Allemands et le panel d'émotions observé dans le carnet intime en est réduit.

Marc Baertsoen, Just Arnoux et Pauline Delahaye-Théry ne reconnaissent que peu voire pas l'humanité de l'autre. Nier l'humanité de l'autre amène aussi à une négation de l'individualité de la personne. Ces diaristes décrivent les Allemands comme une collectivité, un tout, une masse uniforme grise et sale.

Une autre réponse est de dissocier l'uniforme du soldat. Virginie Loveling exprime son impossibilité à haïr des individus qui ne lui ont fait personnellement aucun mal et se sent coupable de ne pas respecter la distance patriotique, de manière émotionnelle du moins. D'autres diaristes n'expriment pas cette lutte interne et semblent comprendre les deux réalités : ils détestent les Allemands en tant qu'ennemis, ils souhaitent et espèrent la victoire des Alliés, mais s'autorisent de l'empathie voire de la sympathie envers les individus. Ceci est le cas pour aussi bien Pierre Motte, Jeanne Lefebvre, Jeanne Vanderstegen et le diariste anonyme de Gand.

En voyant l'ennemi comme un être humain, les diaristes réagissent plus aux émotions de ces derniers et montrent plus d'empathie. Néanmoins, l'empathie de l'individu et la réaction qu'ont ces diaristes face aux émotions allemandes reposent sur de multiples paramètres. Le genre, la ville ainsi que les expériences personnelles et le caractère de la personne ont un impact sur les émotions allemandes observées par les diaristes, la réaction aux émotions et enfin la présence ou non d'empathie pour les Allemands. Ceci montre la place prépondérante qu'ont les diaristes dans les analyses. Le lien qui est par conséquent créé par le biais des émotions est bidirectionnel et va du diariste à l'Allemand et vice versa : l'allemand exprime des émotions et ces émotions sont observées ou non par les diaristes.

Par ailleurs, pour la majorité des diaristes, l'image qu'ils ont de l'autre n'est pas fixe et évolue au fil de l'occupation et de l'expérience de guerre. Il est possible d'observer différentes tendances. Une première tendance est la naissance ou l'exacerbation de la haine. La veuve Delahaye et Marc Baertsoen voit leur haine s'amplifier par les exactions de guerre. Jeanne Lefebvre, qui était auparavant si empathique et distinguait l'individu du soldat, durcit le ton de manière impressionnante, revendiquant sa haine des ennemis. Ses enfants et elle souffrent particulièrement de l'occupation et plus précisément des pénuries de nourriture et des multiples réquisitions. Pourtant cette haine se trouve questionnée quand des soldats qui avaient logé chez elle au début de la guerre reviennent dire bonjour. Elle semble donc en proie au doute et à une lutte interne. Ceci nous montre la complexité et la tangibilité de l'image de l'autre et des émotions humaines.

Jeanne Vanderstegen quant à elle, ne développe pas une haine envers l'ennemi, mais bien une attitude rebelle : son jeune âge la pousse à défier les Allemands en mentant par exemple pour avoir un passeport. D'autres en revanche, développent une familiarité avec les occupants qu'ils logent ou ont logés. C'est le cas d'aussi bien Virginie Loveling que de Pierre Motte. Virginie Loveling se pose la question du bienfondé de cette familiarité et se retrouve en proie à de nombreux doutes. La familiarité de Pierre Motte est moins tangible et se lit entre les lignes. Enfin, certains diaristes ne connaissent pas d'évolution notable en ce qui concerne l'image de l'ennemi. Citons Just Arnoux et le carnet intime *Bommen op Gent*, qui malgré une lassitude de la guerre et la dureté de l'occupation ne changent pas de cap.

Une fois les derniers jours de la guerre arrivés, les observations d'émotions allemandes connaissent une recrudescence. Les derniers mois de 1918 semblent marquer fortement les occupants et les occupés. Chez les occupants il y a un découragement prononcé qu'ils appellent *Kriegsmüde* : une fatigue de guerre. Ils semblent également avoir peur de leur sort et de ce qu'il peut leur arriver. Malgré la peur, la paix imminente et la perspective du retour au foyer semblent apporter de la joie aux Allemands.

Outre l'attente de la délivrance, chez certains diaristes la fin de la guerre et surtout la paix imminente semblent amener une réhumanisation partielle des Allemands. En effet, les trois diaristes semblent être plus sensibles aux émotions des Allemands comme le découragement ou la peur face à la guerre par exemple. Pourtant, bien qu'ils semblent remarquer enfin cette individualité et bien qu'ils réhumanisent quelque peu les Allemands, l'empathie face à l'autre est impossible. Just Arnoux explique que cette distance émotionnelle est causée par la différence entre les peuples. En outre, les souffrances causées par la guerre et l'occupation n'ont fait qu'agrandir le gouffre émotionnel entre les Allemands et lui.

Au travers de ce mémoire, nous n'avons répondu qu'à une partie de la question. Pour y répondre de manière plus complète dans d'autres recherches, d'autres diaristes devront être sélectionnés. Les possibilités sont nombreuses. Il serait pertinent de s'intéresser à la noblesse ou au contraire à des personnes plus modestes et ainsi avoir une idée plus globale de la société. En outre, choisir des enfants pourrait également apporter un regard intéressant et différent sur la question, de par leur jeune âge et leur expérience unique de la guerre. Enfin, sélectionner d'autres villes, en zones d'étapes et en dehors permettrait d'effectuer une comparaison aussi intéressante que pertinente. Nous voyons au travers de ces différentes possibilités les nombreuses perspectives qu'offrent encore le sujet et l'étude des carnets intimes en général, source inépuisable d'information.

BIBLIOGRAPHIE

1. INSTRUMENTS DE TRAVAIL GÉNÉRAUX EN LIGNE

- *Encyclopædia Universalis*, Dictionnaire Cordial via le lien <https://www.universalis.fr/dictionnaire>.
- *Encyclopedia Britannica* via le lien <https://www.britannica.com>.
- Bibliothèque nationale de France, *Base de donnée Data* via le lien <https://data.bnf.fr/>.

2. RESSOURCES ÉLECTRONIQUES

- « En territoire ennemi. Expériences d'occupation ; transferts, héritages (1914-1949) », dans <http://arch.arch.be/index.php?l=fr&m=actualites&r=toutes-les-actualites&a=2018-02-19-en-territoire-ennemi.-experiences-d-occupation-transferts-heritages-1914-1949>.
- « Gand, ville occupée », dans https://stamgent.be/fr_be/digi-expos/gent-bezette-stad.
- « Geschichte des Deutschen Roten Kreuzes », dans <https://www.drk.de/das-drk/geschichte-des-roten-kreuzes/wissen-und-helfen/das-rote-kreuz/geschichte-des-deutschen-roten-kreuzes>.
- « Les Arrageois sous les obus en juin et juillet 1915 », dans <https://archivespasdecalais.fr/Recherche-par-commune/Lettre-A/Arras/Chroniques-de-la-Grande-Guerre/Les-Arrageois-sous-les-obus-en-juin-et-juillet-1915>.
- Exposition virtuelle, « 11 janvier 1916: l'explosion des "18 ponts" », éd. Archives municipales de Lille, via le lien <https://archives.lille.fr/exhibit/32>.
- Exposition virtuelle, « La Libération de Lille », éd. Archives municipales de Lille, via le lien <https://archives.lille.fr/exhibit/17>.
- Exposition virtuelle, « Lille en 1914 : des premières heures de la guerre au début de l'occupation », éd. Archives municipales de Lille, via le lien <https://archives.lille.fr/exhibit/17>.
- INGELS Dolores, « Comines-Warneton/Bas-Warneton : souvenirs de la Première Guerre mondiale », dans <http://docum1.wallonie.be/documents/CAW/23/137.pdf>.
- VAN BORK Gerrit Jan, « Loveling, Virginie », dans https://www.dbnl.org/tekst/bork001schr01_01/bork001schr01_01_0707.php (consulté le 17-05-2021).

3. TRAVAUX

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Apocalypses de la guerre », dans CORBIN Alain e.a. (éd.), *Histoire des émotions volume 3 - De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 271-290.
- Beaupré Nicolas, « Barbarie(s) en représentations : le cas français (1914 -1918) », dans *Histoire@Politique*, n° 26, mai - août 2015, p. 1-13
- BEAUPRÉ Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne. 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, 2006 (CNRS histoire).
- BECKER Annette, « Les occupations », dans AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (éd.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 787-798.
- BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18 : France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010.
- BECKER Annette, *Oubliés de la Grande guerre : humanitaire et culture de guerre (1914-1918). Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998.
- BECKER Jean-Jacques et KRUMEICH Gerd, *La Grande Guerre: une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2008.
- BECKER Jean-Jacques, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Bruxelles, André Versaille, 2008 (Références (Versaille)).
- BECKER Jean-Jacques, *L'année 14*, Paris, Armand Collin, 2^e éd., 2013 (Histoire contemporaine).
- BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *Le ventre des Belges. Une histoire alimentaire des temps d'occupation et de sortie de guerre (1914-1921 & 1939-1945)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2017 (Studies in Belgian history).
- BODDICE Rob, *The history of emotions*, Manchester, Manchester University press, 2018.
- BOLGER Niall, DAVIS Angelina et RAFAELI Eshkol, « Diary methods: capturing life as it is lived », dans *Annual review of psychology*, vol. 54, 2003, p. 579-616.
- BRUNELLO Manon, *Psychologie générale : Émotions, stress et santé*, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain [2020-2021].
- COCHET François et PORTE Rémy (éd.), *Dictionnaire de la Grande Guerre. 1914-1918*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2008 (Bouquins).
- CONNOLLY James e.a. (éd.), *En territoire ennemi : expérience d'occupation, transferts, héritage (1914-1949)*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, 2018 (Histoire et civilisations).

- CONNOLLY James, *The experience of occupation in the Nord, 1914-1918: living with the enemy in the First-world-war France*, Manchester, Manchester University press, 2018 (Cultural history of modern war).
- DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 7, 2000, p. 17-49.
- DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Populations under Occupation », dans WINTER Jay, *The Cambridge History of the First World War*, vol. III, Cambridge, Cambridge University Press, 3 vol., 2014, p. 242–256.
- DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Presses interuniversitaires européennes, 2^e éd., 2005 (Documents pour l'Histoire des francophonies/ Europe, 4).
- DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996.
- DILLY Heinrich, « Septembre 1914 », dans *Revue germanique internationale*, n° 13, 2000, 223-237.
- FRIJDA Nico, *De emoties. Een overzicht van onderzoek en theorie*, 6e éd., Amsterdam, Bert Bakker, 2008.
- GEUDEKER Nienke, *Onafhankelijkheid en neutraliteit. De Nederlandse pers tijdens de Eerste Wereldoorlog. Een vergelijkend onderzoek naar De Telegraaf, de Nieuwe Rotterdamsche Courant en Het Volk.*, Utrecht, Universiteit Utrecht [Maart 2004]
- HARDIER Thierry, JAGIELSKI Jean-François et PEDRONCINI Guy, *Combattre et mourir pendant la Grande guerre, 1914-1925*, Paris, Imago, 2001.
- HARMON-JONES Eddie and HARMON-JONES Cindy, « Chapter 44: Anger », dans FELDMAN Lisa e.a. (éd.), *Handbook of emotions*, 4^e éd., Londres/New-York, The Guilford Press, 2016, p. 774-791.
- HERWIG Holger « Chapter Four. War in the West, 1914-16 », dans HORNE John (éd.), *A companion to the First world war*, Oxford, Blackwell, 2010 (Blackwell companions to world history) p. 49-65.
- Hirschfeld Gerhard, « Germany », trad. Jones Marc, dans Horne John (éd.), *A companion to the First world war*, Oxford, Blackwell, 2010 (Blackwell companions to world history) p. 432-446.
- HORNE John, « Atrocités et exactions contre les civils », dans AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (éd.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Fayard, 2004, p. 367-379.
- HORNE John, *Vers la guerre totale : le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010.

- JEISMANN Michaël et LASSAIGNE Dominique, *La patrie de l'ennemi : La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS Éditions, 2^e éd., 1998.
- KÖNIG Mareike et JULIEN Élise, *Rivalités et interdépendances. 1870-1918*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018 (Histoire franco-allemande).
- LAFON Alexandre, *La France de la Première Guerre mondiale*, Paris, Armand Colin, 2016 (Cursus).
- LE MANER Yves, *La Grande guerre dans le Nord et le Pas-de-Calais : 1914-1918*, Lille, La voix du Nord, 2014.
- LEJEUNE Philippe et BOGAERT Catherine, *Un journal à soi : histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003.
- LEMBRÉ Stéphane, *La guerre des bouches : ravitaillement et alimentation à Lille (1914-1919)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016 (Histoire et civilisations).
- LITTLE Branden, « Commission for Relief in Belgium (CRB) », dans Daniel Ute e.a. (éd.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin, Freie Universität Berlin, 2014, p. 1-5.
- MANTELS RUBEN, *Gent. een geschiedenis van stad en universiteit 1817-1940*. Brussel: Mercatorfonds, 2013.
- NATH Giselle, *Brood willen we hebben ! Honger, sociale politiek en protest tijdens de Eerste Wereldoorlog in België*, Anvers, Manteau, 2013.
- NEIBERG Michael, « 5. 1917: Global war », dans WINTER Jay (éd.), *The Cambridge history of the First World War*, vol. I, Cambridge, Cambridge University Press, 3 vol., 2014, p. 110-132.
- NIEBES Jean-Pierre e.a. (éd.), *1000 personnalités de Mons et de la région : dictionnaire biographique : Boussu, Colfontaine, Dour, Frameries, Hensies, Honnelles, Jurbise, Lens, Mons, Quaregnon, Quévy, Quiévrain, Saint-Ghislain, Waterloo*, 2015.
- NIVET Philippe, *La France occupée, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011.
- PIETERS Denis et DE GROOTE Stefaan, *Gent in de Grote Oorlog*, Bruges, Uitgeverij de Klaproos, 2014.
- PRIOR Robin, « 1916: impasse », dans WINTER Jay (éd.), *The Cambridge history of the First World War*, vol. I, Cambridge, Cambridge University Press, 3 vol., 2014, p. 89-108.
- RIMÉ Bernard, *Le partage social des émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Quadrige).

- ROBBINS Stephen et JUDGE Timothy, *Essentials of Organizational Behavior*, 14^e éd., Essex, Pearson, 2018.
- ROTH François, *Alsace-Lorraine. Histoire d'un "pays perdu". De 1870 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2019.
- SAX Aline e.a., *Tegen-strijd. De beleving van de eerste wereldoorlog in het land van Dendermonde*, Louvain, Geheugen Collectief en Davidsfonds Uitgeverij, 2014.
- SIMKINS Peter, « Somme », dans HIRSCHFELD Gerhard, KRUMEICH Gerd et RENZ Irina (éd.), *Brill's Encyclopedia of the First World War*, trad. CORUM James, t. II, Leiden, Brill, 2. t., 2012, p. 913-918.
- SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier et VRITS Antoon, « Fighting and writing. The psychological functions of diary writing in the First World War », dans GENEVIÈVE Warland (éd.), *Experience and memory of the first World War in Belgium: comparative and interdisciplinary insights*, Waxmann, Münster, 2018 (Historische Belgienforschung, 6) p. 23-43.
- TALLIER Pierre-Alain, *Cent ans (et plus) d'ouvrages historiques sur la Première Guerre mondiale en Belgique*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2 vol., 2019.
- VANDENBOGAERDE Sebastiaan, *Een kijk op de administratiefrechtelijke organisatie van het "Etappengebied" tijdens de Eerste Wereldoorlog. Masterproef van de opleiding 'Master in de rechten'*, Gand, Faculteit Rechtsgeleerdheid Universiteit Gent [2009-2010].
- VANDENBUSSCHE Robert, « Lille dans la main allemande », dans *Cahiers Bruxellois – Brusselse Cahiers*, n° 1F, vol. XLVI, 2014, p. 109-123.
- WATSON Alexander, *Enduring the Great War. Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies. 1914–1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- WEBB Christian et PIZZAGALLI Diego, « Chapter 49 : Sadness and Depression », dans FELDMAN Lisa e.a. (éd.), *Handbook of emotions*, 4^e éd., Londres/New-York, The Guilford Press, 2016, p. 859-870.
- WEBER David, « Démobilisation des esprits chez l'occupé et guerre des cultures : l'expérience de la Gazette des Ardennes », dans *Cahiers d'Études Germaniques*, n° 66, 2014, p. 77-90.
- WEGNER Larissa, « Occupation during the War (Belgium and France) », dans DANIEL Ute e.a. (éd.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin, Freie Universität Berlin, 2014, p. 1-16.
- WENDE Frank, *Die belgische Frage in der deutschen Politik des Ersten Weltkrieges*, Hambourg, Böhme, 1969 (Schriftenreihe zur auswärtigen Politik, 7).

- WINTER Jay, « Introduction to Volume III », dans WINTER Jay (éd.), *The Cambridge History of the First World War*, vol. III, Cambridge, Cambridge University Press, 3 vol., 2014, p. 1-4.

CORPUS DE SOURCES

1. ARCHIVES

- GAND, Liberaal Archief (Liberas), *Familie Nowé-Vanderstegen*, Dagboeken/memoires van Jeanne Vanderstegen, 1.8-1.10.
- LILLE, Archives départementales de Lille, *Pierre Motte, notaire à Lille (1914-1918)*. – *Journal de guerre*, J 1950.

2. SOURCES ÉDITÉES

- ARNOUX Just, *Bombardement et occupation de Lille par les Allemands*, Paris, Hachette/Bibliothèque nationale de France, 2018.
- BAERTSOEN Marc, *La guerre de 1914-1918. Notes d'un Gantois*, Gand, Société anonyme de la presse libérale gantoise, 1922.
- *Bommen op Gent. Het oorlogsdagboek van een Gentenaar*, éd. DEBAILLIE Filip, Bruges, Uitgeverij Bonte, 2016.
- DELAHAYE-THÉRY Pauline, *Les cahiers noirs. Notes quotidiennes d'octobre 1914 à novembre 1918 par une Lilloise sous l'occupation allemande*, éd. Delahaye Eugène, Rennes, Éditions de la Province.
- LEFEBVRE Jeanne, *Moi, Jeanne. Mon journal intime sous l'occupation. Quatre ans en tête-à-tête avec l'ennemi*, éd. Francis Arnould, Paris, Éditions PixL, 2016 (Carnets de guerre).
- LOVELING Virginie, *Oorlogdagboek [1914-1918]*, éd. VAN RAEMDONCK Bert, e.a., Gand, Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde/ Bibliothèque universitaire de l'Université de Gand, 2005.

3. DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES ET CARTOGRAPHIQUES

- LILLE, Archives municipales de la ville de Lille, *Cartes postales de la ville de Lille*, Lille. – Gare, 7Fi/548, Gravure représentant le départ des mobilisés le 2 août 1914.
- *Carte « Département du Nord »*, éditée par la Bibliothèque nationale de France, GED-6476, 1911. Disponible en ligne via le lien suivant : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb40748578r>.

- *Carte de transport de la Belgique et du nord de la France « Gent – Brüssel »*, exécutée et éditée par PAASCHE Walter et Institut *Paasche & Luz*, Stuttgart, 1918. Disponible en ligne via le lien suivant : <https://opac.kbr.be/Library/doc/SYRACUSE/18484546/gent-brussel>.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial